

HEURES
DE
DÉTRESSE



BELGIQUE 1914-1915



M.L.A. 4664

HEURES DE DÉTRESSE

Il a été tiré de cet ouvrage
75 exemplaires sur papier Japon impérial
numérotés à la presse.

EXEMPLAIRE N° 17

HEURES DE DÉTRESSE

L'ŒUVRE DU
COMITÉ NATIONAL DE SECOURS ET D'ALIMENTATION
ET DE LA
COMMISSION FOR RELIEF IN BELGIUM



BELGIQUE 1914-1915

AVIS AU LECTEUR

LES détresses de l'heure présente nécessitent le renouvellement constant des secours.

Pour conserver à l'élan de charité qui sauve l'existence de nos populations toute sa puissance, il nous a paru utile d'en entretenir l'ardeur jusqu'ici infatigable.

Rien n'est plus simple : l'effort de ceux qui possèdent devait être violemment aiguillonné par le récit de misères à secourir et par la constatation du succès obtenu par l'œuvre à laquelle ils avaient participé.

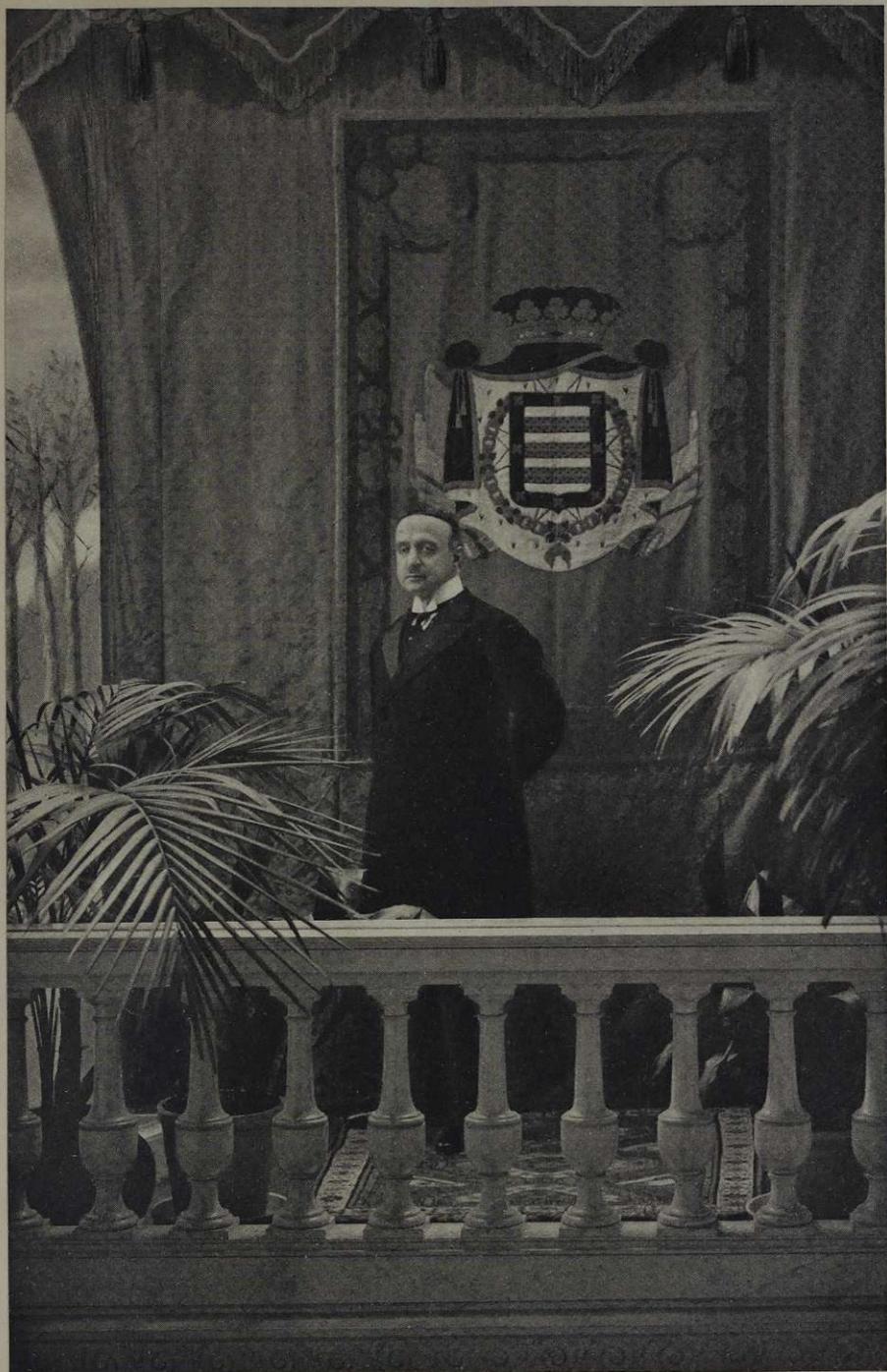
C'est le but qu'ont poursuivi les auteurs de ce livre en narrant les malheurs qui nous terrassent et les moyens victorieux employés pour lutter contre eux. Afin d'être compris par tous, ils ont évité, autant qu'il était possible, de fatiguer le lecteur par l'énumération de chiffres, par des considérations techniques. Travaillant sur des statistiques, des bilans, des dénombrements, ils ont voulu faire œuvre de vulgarisation.

Le lecteur averti trouvera sans doute à critiquer le plan du présent travail. Il y notera des lacunes. Quelques institutions, en effet, ont été laissées dans l'ombre. Le motif en est que l'état embryonnaire, le caractère spécial, le peu

d'importance, l'analogie des causes qui les ont fait naître avec celles de certaines œuvres analysées ici, ont justifié l'omission d'une étude spéciale de ces organismes.

Nous nous bornons donc à en donner ici une simple nomenclature : *Aide et Protection aux Médecins et Pharmaciens belges*; *Aide et Protection aux Familles d'Officiers et de Sous-Officiers privées de leur soutien par suite de la guerre*; *Société coopérative d'Avance et de Prêt*; *Bureau de Prêt*; *Aide et Protection aux Sinistrés*; *Aide et Protection aux Artistes*; *Comité des Orphelins de la guerre*; *Aide et Protection aux Étrangers*; *Aide et Apprentissage aux Invalides de la guerre*.

Le second reproche qu'on pourra nous adresser à juste titre est que bien des fois au cours de ces pages se retrouveront les mêmes développements. Ils paraîtront peut-être comme autant de répétitions. Notre excuse est que cet ouvrage est un travail collectif et non l'expression d'une pensée unique. Plutôt que de sacrifier une part de la conception de l'un ou l'autre d'entre nous, au risque de déformer l'harmonie de son travail, nous avons préféré, malgré les redites, conserver à chacun l'intégrité de sa pensée.



S. E. M. le marquis de Villalobar, ministre d'Espagne

Le présent ouvrage est dû à la collaboration de :

MM. Franz Ansel, Thomas Braun, Marcel Castiau,
Edmond de Bruyn, Maurice des Ombiaux, Émile
Kebers, Paul Mussche, Henri Puttemans, Paul Schmitz,
Eugène Soudan, Fernand Vander Elst, Eugène Voets.

Pour les dessins ornant le texte, de

M. Oswald Poreau.

Pour les hors-texte et médaillon, de

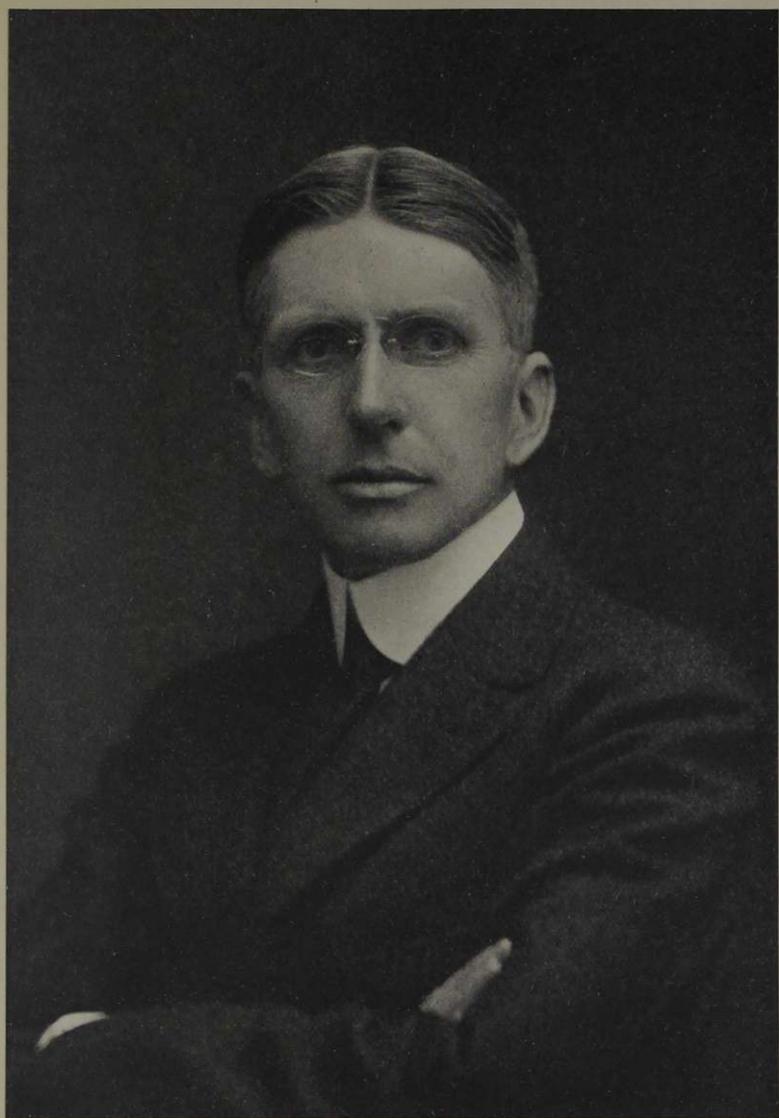
MM. Firmin Baes, Godefroid De Vreese, Oswald
Poreau.

Pour les photographies, du

Club des Amateurs Photographes de Belgique.

Pour la partie technique, de

MM. Edmond Gregoir, Jean Van Overstraeten.



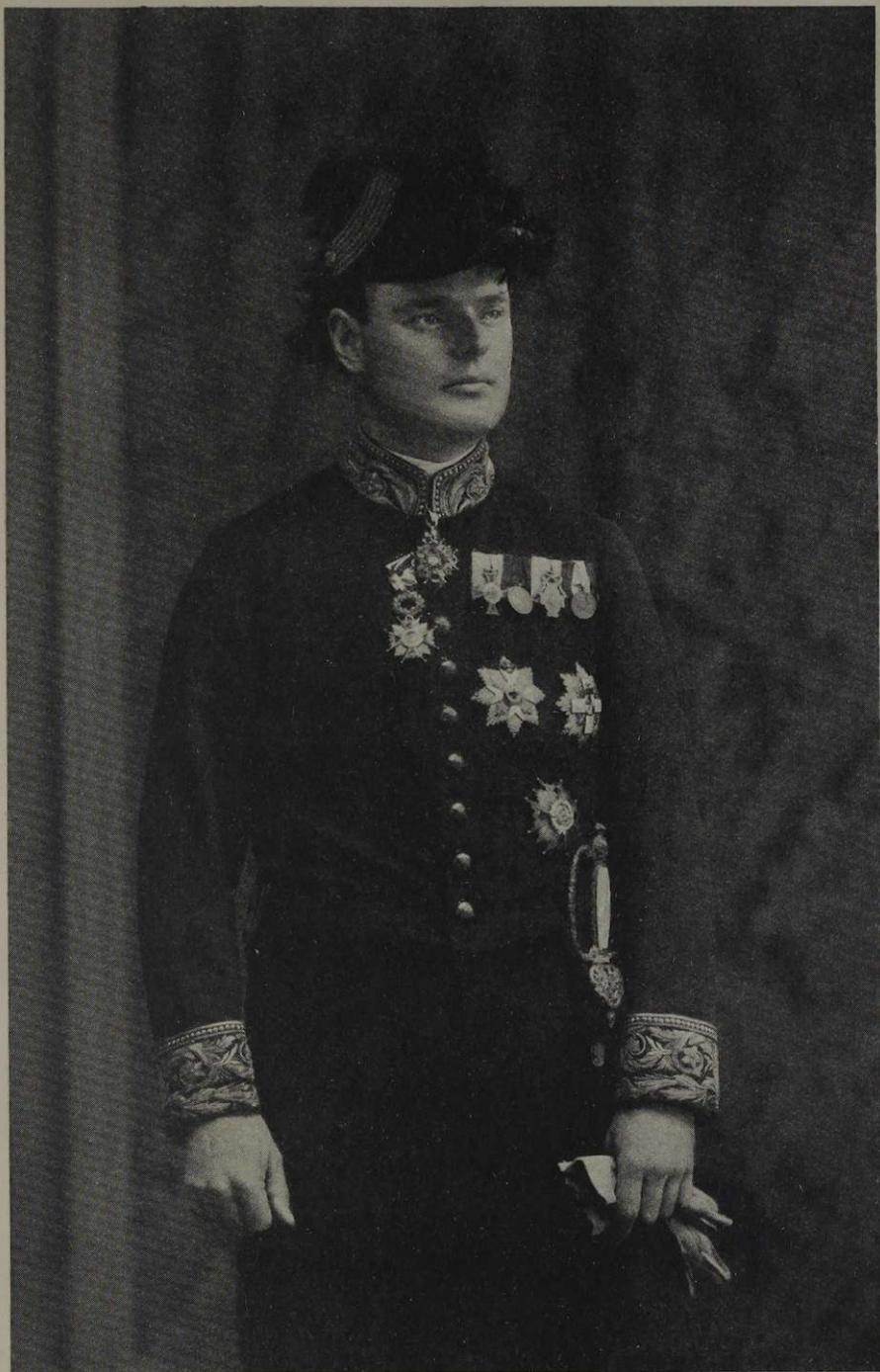
S. E. M. Brand Whitlock, ministre des États-Unis d'Amérique

Les Hauts Protecteurs de l'Œuvre :

- S. E. M. le marquis DE VILLALOBAR, ministre d'Espagne,
S. E. M. BRAND WHITLOCK, ministre des États-Unis d'Amérique,
S. E. M. le jonkheer VAN VOLLENHOVEN, chargé d'affaires de la
Légation des Pays-Bas, conseiller de Légation.

Le Comité :

MM. Ernest Solvay, *Président*; Jean Jadot et L. Van der Rest, *Vice-Présidents*; le comte Cicogna, le baron Coppée, P. Dansette, le chevalier de Bauer, G. de Laveleye, le comte Jean de Mérode, E. Francqui, le baron A. Goffinet, D. Heineman, W. Hulse, le baron Janssen, Ém. Janssen, le baron Lambert, Alfred Orban, L. Cousin, L. Solvay, Josse Allard, F.-M. Philippon, le général Thys, E. Van Elewyck; F. Van Brée, *Secrétaire*.



S. E. M. le Jonkheer van Vollenhoven
chargé d'affaires de la Légation des Pays-Bas, conseiller de Légation

PRÉFACE

PAR EDMOND PICARD

CHEZ un sculpteur, — un sculpteur de notre race, de nos traditions historiques, de notre Ame belge, — on s'entretenait, mélancoliquement, gravement, de nos poignants soucis actuels : la Guerre et le sort de la Patrie.

Au-dessus de nos tristesses planaient, comme les franges d'argent à la bordure d'un gris nuage, nos Espérances !

Et en nous pénétrait, lointaine, indécise, consolante, l'entrevision du Jour béni de l'Indépendance nationale reconquise et de la Liberté retrouvée.

L'Artiste dit tout à coup : De quel monument symbolique fixer alors le souvenir des maux soufferts et des vertus écloses pendant l'invasion ? Ne faut-il pas en couvrir déjà le projet pour être prêt à l'heure voulue, pour ne pas fléchir dans l'hésitation, pour aller droit et dignement au but ?

Il y eut du silence : chez tous la pensée ouvrit ses ailes et s'envola dans les espaces du rêve. C'était calme, attendri, confiant, comme le silence de la prière.

A demi-voix, hésitant, ma pensée bégayant à l'aspect brumeux des images qui se dessinaient en elle ; subissant,

peut-être, mystérieusement l'influence de l'ambiance statuaire de cet atelier où tant de belles œuvres avaient éclos et flottaient encore en fantômes, je dis :

« Il me semble..., ne croyez-vous pas..., ne serait-il pas héroïque, touchant et beau... que, par des figures de bronze ou de marbre, assemblées en un lieu et en un ordre heureux, sur un fronton..., sous une colonnade..., au long d'un péristyle, fussent glorifiées et perpétuées les hautes Vertus qui, sous l'oppression du malheur, à l'émerveillement du Monde et à la confusion des incrédules, ont surgi de notre *Ame Belge* si longtemps niée, méconnue, bafouée?

» Cette Bravoure, d'abord, sur les champs de bataille et dans les périls civils, qui a retenu sur le sol de la Patrie mourante les plus virils de ses enfants, qui sauva l'honneur de la Nation en l'agrandissant à des proportions non surpassées dans l'Histoire, et qui attachera au Roi, son inaugurateur et son révélateur, le surnom d'Intrépide. Cela ne vaut-il pas une statue à *L'Intrépidité* ?

» Cet Optimisme, ensuite, qui, malgré toutes les incertitudes et les trahisons de la Fortune, maintient inébranlablement dans nos cœurs la Foi en une Belgique qui ne veut, qui ne peut pas périr, qui n'est pas en agonie mais en résurrection morale; optimisme qui s'est transformé en une force, aussi puissante que celle des armes, pour maintenir notre indépendance. Cela ne vaut-il pas une statue à *La Confiance* ?

» Puis cet indomptable Obstination des âmes à l'égard du conquérant, faisant avec entêtement obstacle à toute compromission avec la puissance étrangère, ne concevant comme solution possible du conflit terrible où nous avons

été précipités, que « la restitution en entier » de ce bien sacré et irremplaçable : notre vie nationale. Cela ne vaut-il pas une statue à *L'Intransigeance* ?

» Et cette attitude résolue de subir avec un Calme extérieur ne se démentant jamais, avec la patience et la sagesse de l'homme fort, les dures calamités dont le cataclysme est, sur nous, venu s'abattre; de ne rien livrer aux hasards des justes colères et des répressions redoutables; de demeurer sans crainte. Cela ne vaut-il pas une statue à *L'Impavidité* ?

» Ce n'est pas tout. La brusque réduction des besoins et des dépenses, contrainte, certes, par les événements, mais acceptée sans récriminations, en une vision soudaine de son accord avec l'existence mieux ordonnée, en une plus exacte conscience de la nature humaine vouée au labeur et aux vicissitudes. Cela ne vaut-il pas une statue à *La Simplicité* ?

» Et ce dogme, désormais accepté par tous les Belges, de notre Unité nationale, aperçue, enfin, en sa durée miraculeuse, embrassant deux mille ans d'histoire; unité cent fois cherchée, cent fois menacée, cent fois submergée, toujours reparaissant plus vivante, plus énergique, plus opiniâtre, malgré les attaques du dehors, malgré les raileries et les blasphèmes du dedans. Cela ne vaut-il pas une statue à *La Patrie*, une et indivisible ?

» Enfin, pendant « les Heures de Détresse », cette immense mobilisation des cœurs et des ressources pour organiser une entr'aide prodigieuse; efforts surprenants et triomphants vers une œuvre magnifique de Charité crue d'abord impossible, et s'épanouissant néanmoins en une

efflorescence confondante ; mouvement d'une ampleur pareille aux forces de la Nature ; où la bienfaisance, en son immense collectivité sociale, apparaît en Génie de la solidarité. Cela ne vaut-il pas une statue à *La Fraternité* ? »

*
* *

La Fraternité, la Charité ! Des statues ! Sept statues, sept, le nombre fatidique. Attendons ce que feront la reconnaissance et la justice futures. Souhaitons qu'après avoir tant donné il n'y ait pas beaucoup à pardonner.

Mais voici un Livre qui anticipe sur les glorifications en métal ou en pierre, et qui, en ses fragilités de papier et d'encre, déjà fait entendre la fanfare d'une noble gratitude qui ne se résoud pas à plus longtemps attendre.

Ils sont là, ses Auteurs, en une équipe qui, à la beauté de leurs gestes scripturaux individuels et associés, ajoute l'élégance de l'anonymat. Ils se présentent en un total, étroitement serrés, bras à bras, s'appropriant, tous et chacun, les idées généreuses, les paroles ingénieuses, par lesquelles ils se sont efforcés de formuler leur pieux hommage à l'architectural édifice d'amour du prochain sorti de l'Ame Belge pendant la crise la plus émouvante de notre Histoire.

Quelle superbe leçon ils racontent ! Quel imprévu *Sursum Corda* ! Quelle application à jamais mémorable de ce tétragramme qui semble résumer tout le devoir social : *À chacun selon ses besoins. — De chacun selon ses facultés. — Par les efforts de tous. — Et par les efforts de chacun.* On sent venir aux lèvres ce cri de Jules Lejeune, mon

maître, fermant, après lecture, le livre de la comtesse de Spoelberg *La Belgique Charitable* : Je ne savais pas que nous fussions aussi bons !

Où sont, dans ce Récit multiple où ces égrégores se passent le flambeau, les délétères et déplorables querelles de partis auxquelles nous devons les plus lourdes des misères qui présentement nous tourmentent au point de croire qu'on ne pourra plus jamais être joyeux ? Au-dessus se dressent de pures Déités qui font lever la tête vers les cieux au lieu de l'abaisser vers les marécages.

C'est un coup formidable porté à l'égoïsme. Il semble ne plus exister que comme une honte. Les cœurs se ruent vers la Fraternité. L'émulation a gagné au dehors : comment ne pas voir, en son resplendissant éclat, le gigantesque secours des États-Unis d'Amérique, cet élan, sans précédent, d'une Nation se constituant la mère nourricière d'une autre nation que son héroïsme et la justice de sa cause n'auraient, seuls, pu préserver de mourir de faim.

O hommes futurs, quel hymne de hautes actions pour vous inspirer, pour vous diriger, pour vous égaler à ceux qui vous auront précédés dans les drames de la vie !

Mais s'il en résulte un exhaussement des âmes bien situées, si le patrimoine de la générosité humaine en reçoit un accroissement merveilleux, laissons-nous aller à croire qu'il en découlera aussi un enseignement efficace pour ceux qui, jadis, misérablement baignèrent dans les eaux corruptrices du Faste et de la Vanité, oubliant leur prochain pour ne penser qu'à eux-mêmes ; humains de rebut parmi lesquels se recrutent ceux qui crèvent d'indigestion pendant que leurs frères crèvent de privations. Les innom-

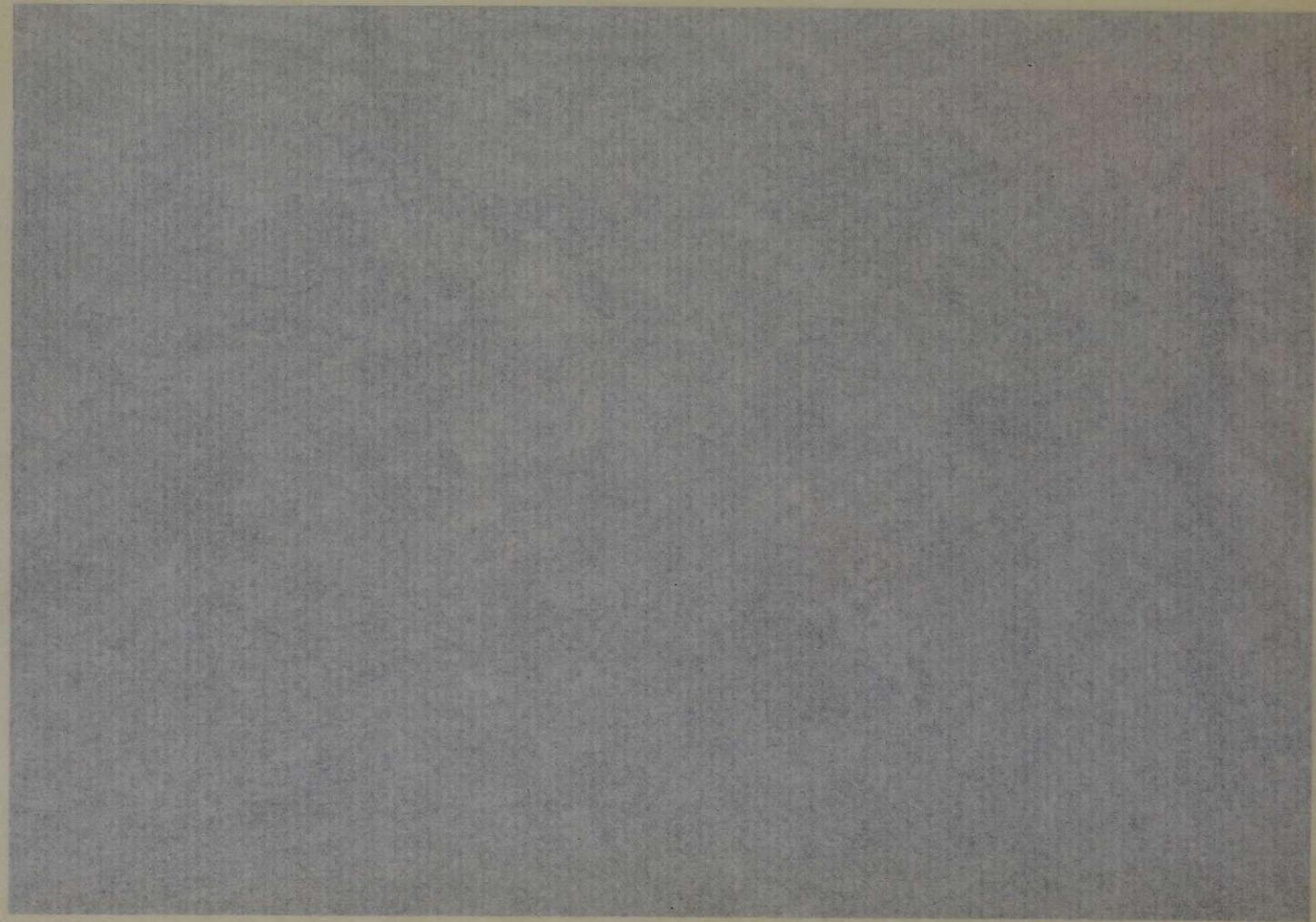
brables bienfaiteurs dont ce Livre expose les dévouements se doutent-ils de l'admirable propagande de magnanimité qu'ils ont accomplie ?

Il est de nos compatriotes qui se sont soustraits à ces magnanimes devoirs. Combien, reculant devant les sacrifices, ont déserté la tâche et ont fui. C'est un triste chapitre de notre effroyable aventure sur lequel, dans le commun désastre, il vaut mieux, sinon faire l'oubli, du moins ne pas appuyer. Heure viendra qui tout paiera. Il y a toujours une écume sociale que rien n'émeut, pour qui les catastrophes patriotiques semblent choses que le cœur peut négliger et qui ne doivent sevrer ni des plaisirs possibles, ni des occasions de s'enrichir sournoisement aux dépens d'autrui ; les mouches pompent le sang des blessures.

Ce n'est pas d'après cette cohue et cette tourbe qu'il faut juger l'Âme d'un peuple. Celle-ci se révèle par ses beautés morales : elles obscurcissent les laideurs et les infirmités, cortège inévitable, hélas ! de tous les êtres et de toutes les conjonctures où travaille ce que Bossuet a nommé : la Mécanique supérieure du Monde.

EDMOND PICARD.

15 Juillet
de notre année terrible.



LES ERRANTS

PAR OSWALD POREAU

brables bienfaiteurs dont ce Livre expose les dévouements se doutent-ils de l'admirable propagande de magnanimité qu'ils ont accomplie ?

Il est de nos compatriotes qui se sont soustraits à ces magnanimes devoirs. Combien, reculant devant les sacrifices, ont déserté la tâche et ont fui. C'est un triste chapitre de notre effroyable aventure sur lequel, dans le commun désastre, il vaut mieux, sinon faire l'oubli, du moins ne pas appuyer. Heurs viendra qui tout paiera. Il y a toujours une écume sociale que rien n'émue, pour qui les catastrophes patriotiques semblent choses que le cœur peut négliger et qui ne doivent sevrer ni des plaisirs possibles, ni des occasions de s'enrichir sournoisement aux dépens d'autrui ; les mouches pompent le sang des blessures.

Ce n'est pas d'après cette cohue et cette tourbe qu'il faut juger l'Âme d'un peuple. Celle-ci se révèle par ses beautés morales : elles obscurcissent les laideurs et les infirmités, cortège inévitable, hélas ! de tous les êtres et de toutes les conjonctures où travaille ce que Bossuet a nommé : la Mécanique supérieure du Monde.

EDMOND PICARD.

15 Juillet
de notre année terrible.



ORGANISATION GÉNÉRALE



La Belgique en danger

DEPUIS les blondes dunes qui gardent la mer jusqu'aux plateaux boisés de l'Ardenne, le soleil de juillet apportait à chacun la joie de vivre... La splendeur des jours invitait à la rêverie et engageait au repos.

Le peuple belge, travailleur obstinément acharné à accomplir sa tâche, jouissait de la satisfaction du devoir accompli.

Dans les villes, les riches s'apprêtaient aux villégiatures, aux voyages, au cours desquels les cerveaux fatigués allaient se désencombrer des préoccupations lancinantes. Les pauvres escomptaient la prolongation des beaux dimanches qu'ils passeraient à battre les campagnes vivifiantes, loin des usines. Là-bas, l'herbe est douce aux dormeurs, les auberges joyeuses et hospitalières, les bois discrets pour les amoureux.

Aux champs, l'épanouissement du bonheur était plus complet encore.

Le soir, dans les vergers où les arbres ploient sous le lourd fardeau des fruits mûrissants, les campagnards brisés par la saine fatigue des travaux de la journée prennent quelque repos dans la fraîcheur de la nuit. L'ombre et le silence les enveloppent. Ils rêvent ou causent de leurs moissons splendides, de leurs troupeaux prospères qui, là-bas, dans les prairies, paissent encore à la lueur des dernières phosphorescences du couchant.

Il semblait, en Belgique, que durant ce mois de juillet de l'an 1914 les bienfaits d'une paix, de plus de soixante-quinze années, avaient enfin trouvé leur suprême expression, dégageaient tout leur énivrant parfum, leur dangereuse vertu narcotique.

Huit millions d'individus, insouciants de l'avenir, jouissaient là d'un bonheur dont ils ont depuis apprécié l'immensité; à peine les chagrins coutumiers de la vie embrunissaient quelques fronts, faisaient verser quelques larmes.

*
* *

Durant les derniers jours du mois, le calme des premiers temps fut troublé par le malaise que la situation internationale répandait sur le monde entier.

Les Belges, jusque-là, n'avaient eu à l'égard des questions extérieures qu'une indifférence marquée; mais, à l'horizon politique, de sombres nuées s'accumulaient. Confiants dans une destinée qui toujours leur avait été favorable, la plupart affirmaient que l'orage menaçant avorterait et, qu'au pis aller, il n'atteindrait pas la Belgique dans sa course.

Cependant, les nuées montaient toujours vers le Zenith, les craintes pourtant n'allaient pas loin; elles se traduisaient par l'appréhension d'une violente commotion économique.

Inquiète quant à la sécurité de son avoir durement amassé, la foule se pressa aux guichets des banques, précipitant par son impatience la crise que l'on voulait éviter, obligeant la banque d'État à créer du papier-monnaie pour satisfaire plus rapidement

aux retraits de fonds. Mais les préoccupations s'arrêtaient là.

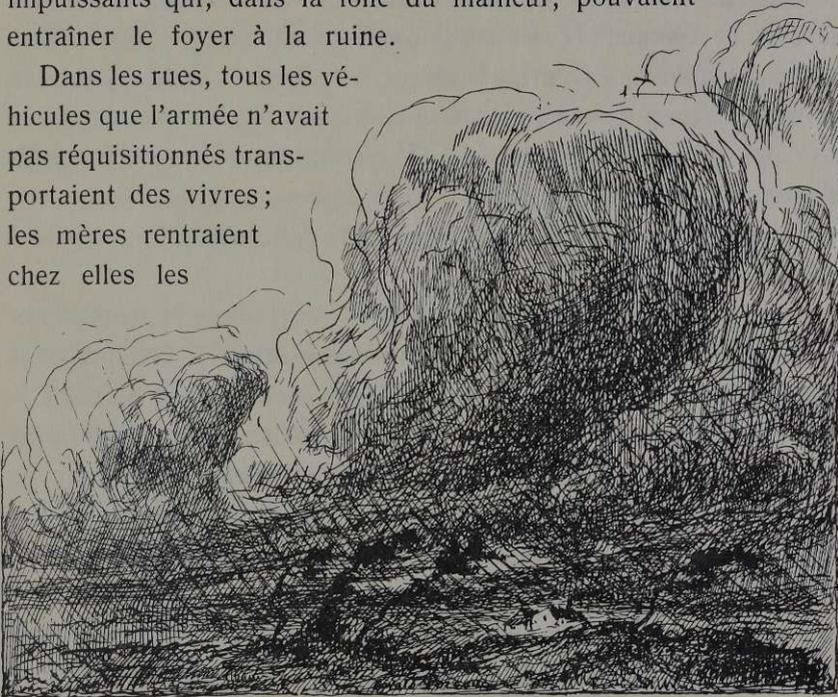
Brusquement, en quelques heures, en quelques minutes, le ciel avait été envahi. La tornade faisait rage. La guerre était déclarée!

Jamais nation ne fut si peu préparée à la plus terrible des calamités. Dans une fièvre indescriptible, courant de-ci de-là, conscient du sacrifice librement consenti par le pays entier, l'esprit ferme devant l'immensité d'un malheur inconnu qui s'abattait brusquement, chacun cherchait à préserver des maux associés à la guerre les êtres chers qui ne pouvaient donner leur vie pour la patrie.

Aux portes des marchands de produits alimentaires, de longues théories de femmes se pressaient impatientes. La femme du peuple coudoyait l'aristocrate; toutes deux étaient unies par une même pensée. Chacune avait la vision des heures douloureuses de l'avenir, durant lesquelles leurs cœurs saigneraient aux gémissements des enfants dont elles ne pourraient calmer les tortures de la faim.

Elles redoutaient, pour lors, les colères, les révoltes des hommes impuissants qui, dans la folie du malheur, pouvaient entraîner le foyer à la ruine.

Dans les rues, tous les véhicules que l'armée n'avait pas réquisitionnés transportaient des vivres; les mères rentraient chez elles les



bras chargés de ce qu'elles avaient butiné à force de patience et d'argent.

Les magasins se vidaient, les vivres devenaient rares et coûteux. Accumulant des provisions dans les celliers, les ménages voyaient les économies s'évaporer. La situation devenait critique.

*
* *

C'est aux pouvoirs publics qu'incombe la mission tutélaire de prévoir pour les imprévoyants et d'assister les faibles.

Si des mesures rigoureuses n'étaient pas décidées, ceux qui avaient manqué de précautions et les indigents allaient être inévitablement aux prises avec la faim. Alors tout était à craindre; la sécurité de la Nation pouvait en dépendre. Le Gouvernement Belge arrêta que la vente des subsistances nécessaires à la vie seraient soumises à un maximum de prix.

Mais certains marchands avides allaient-ils subir cette loi sans essayer de l'éluder? N'allaient-ils pas conserver leurs farines, leurs grains, les pommes de terre, le sel, en des endroits cachés, jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, le public viendrait, les mains pleines d'or, les supplier de vendre? Le Gouvernement défendit, en conséquence, l'accaparement.

Ceux qui auraient spéculé sur la faim, pour s'enrichir, devaient craindre les rigueurs de la justice.

La loi donnait, en outre, aux pouvoirs communaux et provinciaux le droit de réquisitionner les choses nécessaires à l'alimentation chez les accapareurs.

Mais dans des moments de crise on ne saurait suffisamment prévoir. L'Administration communale de Bruxelles, entre autres, consciente des énormes charges qu'elle allait avoir à supporter, responsable de l'ordre dans l'énorme population de son territoire, créa des dépôts de vivres. Elle y accumula, en hâte, tout ce qu'elle pouvait trouver de produits alimentaires. Elle se disait qu'un jour viendrait, assurément, où il faudrait secourir une foule

de meurt-de-faim tombant¹ à sa charge. Elle comprenait aussi, qu'aux heures troublées, dans le chaos des événements imprévus et des situations nouvelles, la loi pouvait rester sans puissance



La foule devant les banques

efficace et les mesures d'exécution contre l'accaparement sans effet.

Comment régler, alors, le prix des vivres, si ce n'est, en mettant à la disposition du public des denrées à un prix inférieur à celui réclamé par les accapareurs ? Ces dépôts allaient être le régulateur des marchés.

Et c'est ainsi que, conscients d'avoir fait tout ce qui était possible, les pouvoirs publics attendaient le déroulement des événements.

*
* *

C'est en des moments aussi graves que ceux qui frappaient le pays que les vertus d'une nation apparaissent en vive lumière. Le Belge étant parcimonieux, froid de caractère, l'observateur peu attentif pourrait croire que les sentiments de solidarité ont peine à s'éveiller en Belgique. Rien n'est plus faux. Les œuvres de bienfaisance n'y sont que trop nombreuses. Elles ont même par leur activité, retardé l'organisation de la bienfaisance publique.

Les moments tragiques qu'on allait traverser effacèrent les riva-

lités qui auraient pu avoir surgi entre les œuvres, les poussèrent à se perfectionner, à améliorer leurs voies d'actions. Le malheur purifie toute chose.

On peut donc affirmer que jamais un élan d'abnégation, de dévouement, de charité ne fut plus rapide, plus complet, plus parfait. Partout les œuvres charitables se fondent, les dons affluent, les bonnes volontés s'offrent sans ménagement, sans condition, sans arrière-pensée de profit ou de récompense. La Nation semble donner un effort suprême. Elle est le noyé qui se débat ; l'arbre fruitier qui périra peut-être à l'automne, mais qui dans un dernier élan de sève donne au printemps la plus belle et la dernière des floraisons.

*
* *

Pendant des jours, la plus grande partie du pays vécut dans la fièvre. Le passant aurait pu croire que jamais l'activité n'y avait été aussi débordante.

Cette vie n'était qu'une vie de surface couvrant le mal d'une paralysie grandissante... Les uns après les autres, dans l'épouvante du lendemain, les commerçants cessèrent leurs affaires, renvoyèrent, les larmes aux yeux, leur personnel qui parfois durant des années avait été leur collaborateur dévoué. Chaque jour, la mort dans l'âme, magasiniers, employés, voyageurs de commerce, rentraient au logis, annoncer à l'épouse inquiète, aux parents dont ils étaient le soutien, que désormais ils ne pouvaient plus compter sur leur traitement, leur salaire pour vivre.

Les usines chômaient, les sans-travail flânaient par les rues tumultueuses, encore inconscients de l'abîme de misère dans lequel ils étaient précipités.

Puis, les maigres ressources diminuant, tous ces êtres qui ne pouvaient subsister sans un travail assidu, cherchèrent à s'occuper...

Mais où trouver du travail ?...

A l'étranger ? On n'avait pas la moindre notion des possibilités d'engagement dans les États voisins. Cet inconnu venait encore se

renforcer des difficultés que l'on rencontrerait dans ces pays de langues étrangères.

La Hollande n'allait-elle pas entrer dans le conflit ?

L'Angleterre allait-elle pouvoir supporter cette invasion de sans-travail ?

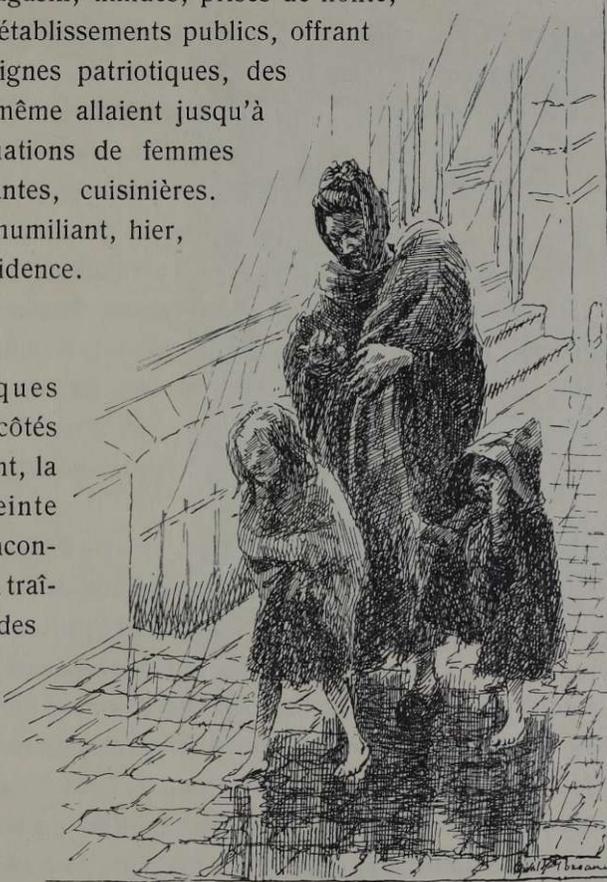
Non, après réflexion, les projets d'exil étaient abandonnés.

La seule solution était : rester au pays, attendre, souffrir et peut-être mourir...

On cherchait du travail malgré tout; des forgerons, des menuisiers se firent vendeurs de journaux, chanteurs publics, camelots; des voyageurs de commerce devinrent colporteurs, messagers; des demoiselles de magasin, timides, prises de honte, parcouraient les établissements publics, offrant en vente des insignes patriotiques, des fleurs; certaines même allaient jusqu'à accepter des situations de femmes de charge, servantes, cuisinières. Ce qui semblait humiliant, hier, était devenu providence.

*
* *

Depuis quelques jours, de tous les côtés du pays, arrivaient, la consternation peinte sur le visage, inconscients et affamés, traînant derrière eux des enfants brisés de fatigue ou endormis dans les bras de leurs parents, les fuyards !



Ils venaient en bandes désordonnées, par centaines, ne sachant où s'arrêterait leur course, dans la terreur de la lutte et des incendies dont ils avaient perçu le fracas et les lueurs sanglantes... Le fardeau que Bruxelles avait prévu devoir porter commençait à se faire sentir. Il fallait les loger, les réconforter, les nourrir ! Les indigents qu'elle soutenait s'augmentaient ainsi de jour en jour. Elle s'affaissa brusquement sous le poids lorsque l'occupation fut un fait consacré.

Le 20 août, les Allemands entraient à Bruxelles.

En vertu du droit de la guerre, ils réclamaient pour les trois jours durant lesquels le gros de leurs troupes défilèrent, outre le café, le sucre, le cacao, l'avoine, le thé, le vin, 88 tonnes de pain, 60 tonnes de farine, 36 tonnes de riz et de fèves, 15 tonnes de viande fumée, 51 tonnes de bétail.

Les magasins communaux suffirent à peine.

En outre, la ville avait à payer, dans les trois jours, une contribution de guerre de 50 millions. Comment la capitale allait-elle, après avoir exécuté ces réquisitions, pouvoir encore prendre à charge d'adoucir les misères qui s'accumulaient autour d'elle ?...

De partout, les nouvelles arrivaient alarmantes. Chaque jour apportait l'écho d'un désastre nouveau ! Des villages étaient sans pain, la population sans abri errant dans les bois, vivant d'écorces.

*
* *

La moitié du pays crie à l'aide. On voudrait pouvoir lui prêter assistance, mais les moyens de communication sont rompus. Le railway ne fonctionne plus. Les tramways vicinaux ont pour la plupart leur trafic arrêté par des opérations de guerre. Les canaux ne sont plus navigables. Les cours d'eau sont barrés par les débris des ponts détruits. Les routes elles-mêmes sont inaccessibles, encombrées qu'elles sont par les troupes. Les véhicules réquisitionnés sont rares, les prix des transports au delà de toute possibilité. Et par-dessus tout cela, la ligne du feu supprime aux provinces occu-

pées toute communication avec l'étranger. Le pays doit se suffire avec ses propres moyens. Il doit vivre avec ce qui lui reste de forces vitales. Ses forces s'affaiblissent. La Nation s'anémie au point que ceux qui, dans leur amour pour Elle, s'inquiètent de cette santé chancelante prennent peur et consultent...

*
* * *

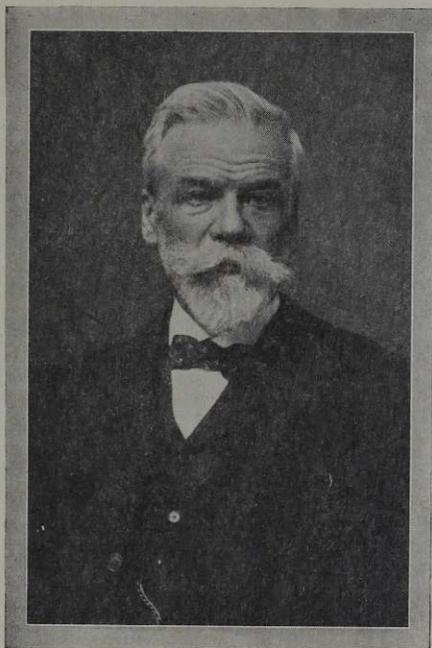
Lorsque des années et des années se seront écoulées, qu'on aura perdu le souvenir des chagrins, que les tombes de nos héros se seront couvertes de lierres puissants et de mousses, les mères raconteront encore à leurs enfants qu'il y eut en Belgique, l'année terrible, des hommes très bons et très puissants et que le peuple serait mort si ces bienfaiteurs n'avaient pas été là.

L'un d'eux, surtout, toujours attentif à calmer les misères de ses concitoyens, M. Ernest Solvay, avait dû souffrir de ce que ses yeux voyaient, de ce que ses oreilles entendaient d'horrible.

Le peuple belge allait-il mourir ? Comme un malade que l'on affectionne, ils songèrent à le guérir, à le sauver.

Ils réunirent tous ceux qui pouvaient, et par leur qualité de cœur et par leur talent, apporter leur opinion éclairée sur le cas désespéré du pays.

Ils furent là, une vingtaine d'hommes, puissants par leur situation, par leur science, réunis autour d'une table de conseil d'administra-



M. Ernest Solvay

tion au tapis vert traditionnel. Chacun sentit que ce n'était pas l'assemblée accoutumée à laquelle il allait participer et dans laquelle il faudrait se prononcer sur quelque question de finance, de politique ou de science. Ce qui était en jeu était plus grand, plus grave. C'était, en effet, la vie du pays entier qu'on leur donnait cette fois à ausculter.

On demandait à ces docteurs savants de se pencher sur les misères de la malade, de dire si elle pouvait vivre et comment?

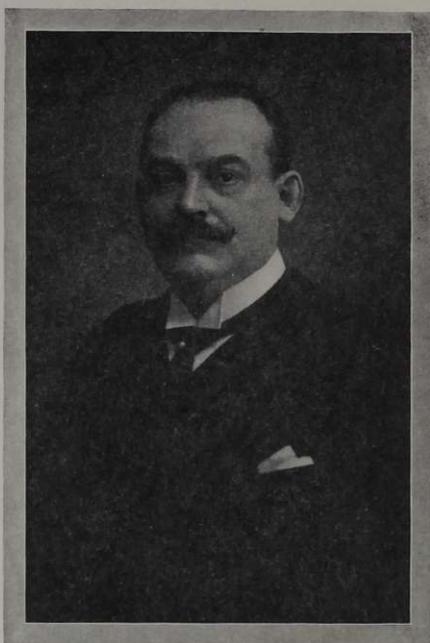
Les plis de l'inquiétude fronçaient tous les fronts ; mais, ils s'effacèrent quand MM. les Ministres d'Espagne et des États-Unis présents affirmèrent avec un geste large comme celui d'un serment :

Le peuple vivra.

L'espoir devint certitude lorsque l'on sut que l'Amérique se chargeait de ce soin.

Le Comité de Secours et de Ravitaillement était fondé, la Belgique était sauvée et, comme un bulletin de santé, sur les murs de la capitale, l'affiche annonçant sa constitution avait été placardée pour inviter la population à prendre confiance.

*
* *



M. Emile Francqui

La tâche qui incombait à l'institution était nouvelle et difficile. Il fallait pour la mener à bien un homme d'énergie, un organisateur, un nom imposant le respect par le prestige de sa situation. Ce fut à M. Emile Francqui, directeur du plus grand établissement financier de Belgique, la Société Générale de Belgique, qu'échut la mission de diriger, de présider le comité exécutif de

l'activité duquel devait dépendre la réussite ou l'échec de l'effort qu'on allait tenter.

Allait-on s'occuper du pays entier? Les ressources étaient encore minces. Les quelques millions accumulés et l'effort constant et considérable de la charité locale suffisaient à peine à aider Bruxelles. Les communications régulières avec la province étaient impossibles. La moitié du pays ne subissait pas encore l'occupation. Il valait donc mieux aller au plus près, au plus urgent et organiser là même à titre d'expérience.

L'agglomération bruxelloise fut d'abord le champ d'action du nouveau comité. Il fut l'école des organisateurs, le laboratoire où se firent les expériences; c'est là qu'on comprit la possibilité des remèdes, le danger de certaines mesures. Il fut, en somme, le creuset



Dépôt de vivres

dans lequel les éléments essentiels du Comité National de Secours et d'Alimentation se fusionnèrent en un puissant et précieux amalgame.

Le comité, pour préserver les vivres contre les réquisitions militaires, avec le secours des Ministres d'Espagne et d'Amérique, auxquels se joignit plus tard le Ministre des Pays-Bas, obtint des autorités allemandes la promesse qu'on ne toucherait pas à son avoir.

Ce qui restait dans les magasins communaux, le Comité National l'acquittait, mettant ainsi définitivement les subsistances à l'abri; puis,

il centralisa les œuvres que dans chacune des communes de l'agglomération les pouvoirs avaient tenté d'organiser pour pourvoir à l'alimentation des indigents.

L'œuvre visant au ravitaillement ne devait pas exclusivement apporter son aide aux pauvres ; elle devait encore venir au secours des classes moyennes et des riches. C'était non seulement l'aumône que le comité voulait organiser avec justice pour tous les nécessiteux, mais encore l'assistance à ceux qui, ayant des ressources, seraient morts de faim sur leur trésor si personne ne pouvait leur offrir, à prix d'argent, le pain qui ne pouvait tarder à manquer.

Le comité, cependant, ne voulait aider les riches que pour autant qu'ils consentissent, en payant ce qu'on leur offrirait, à alimenter la caisse des pauvres.





La Détresse

LA Belgique avait avant la guerre une organisation de la bienfaisance publique désuète. Le Gouvernement travaillait depuis quelques années à la réorganiser. Pour se soumettre aux exigences de la solidarité moderne, jusque-là l'initiative privée avait répondu par la fondation d'œuvres multiples concurrentes et parfois rivales.

C'était un chaos d'associations de bienfaisance mues par les meilleures intentions et cherchant, chacune dans une émulation louable, à donner son maximum d'effet.

La multiplicité de ces efforts pour le même effet ne pouvait amener que le désordre et l'impuissance. La dispersion des énergies ne crée que faiblesse !

La mission formidable que les œuvres de secours allaient devoir assumer était trop grave pour qu'on ne cherchât pas à leur donner, par la centralisation, leur maximum de force.

Le Comité de Secours s'attacha à cette réorganisation, patronna de son influence toute-puissante les œuvres les mieux armées pour venir à bout des difficultés; il les subsidia, les transforma et lorsque la nécessité s'en faisait sentir en créait de nouvelles.

En effet, ce n'était pas seulement la question de l'alimentation à laquelle il allait falloir répondre. La guerre avait éclaté à la saison chaude, tout faisait prévoir qu'elle serait longue. Il faudrait lutter contre les rigueurs des mauvais mois.

A quoi aurait-il servi de donner du pain, si ce secours n'avait fait que prolonger chez les indigents le martyre qu'ils auraient à endurer durant les interminables journées de pluies pénétrantes? — A quoi aurait-il servi de tendre à quelque misérable la gamelle de soupe chaude, si, sans logis, grelottant, les membres raidis, l'hiver l'avait abattu l'une de ces nuits de gel atroce qui torture le pauvre sous la splendeur d'un ciel étoilé?

On fonda des ouvroirs, où les pauvres gens allaient pouvoir venir chercher des vêtements chauds. On créa des œuvres multiples destinées à les assister chaque fois qu'une nécessité autre que celle de la faim se serait légitimement éveillée chez eux.

*
* * *

La citadelle d'Anvers était tombée.

Le cercle des territoires occupés en Belgique s'était étendu autour de Bruxelles.

La nouvelle s'étant répandue insensiblement dans le pays qu'un comité providentiel s'était constitué à Bruxelles pour assister les misères, chaque jour arrivaient des délégations de notables, porteurs de suppliques, accourus du fond des provinces pour réclamer au comité du pain, des vêtements, des abris. Confiants dans les ressources qu'ils croyaient inépuisables, ce qu'ils réclamaient de cette institution n'était rien moins que des secours s'élevant à des millions.

Et pendant que cet incessant cortège défilait au siège du Comité

d'Alimentation, les nouvelles les plus alarmantes, quant à l'alimentation de Bruxelles seule, arrivaient.

Les entrepôts étaient vides. — Les minoteries achevaient la mouture des derniers sacs de farine. On avait envoyé jusqu'à cinq lieues à la ronde, journallement, quarante lourds chariots chercher les grains qui pouvaient encore se trouver dehors.

Alors qu'en temps normal trois mille sacs de farine blanche devaient être livrés chaque matin, au géant insatiable qu'était la foule de cette énorme agglomération, on n'était plus parvenu à en trouver un millier!

Comme si une calamité ne peut naître sans avoir de compagne, les pluies froides d'automne achevaient de rendre les misères plus poignantes.

Cette fois encore, il y eut à Bruxelles un conseil de guerre, mais de guerre contre la faim.

Les organisateurs du Comité National se réunirent. L'un d'eux exposa la situation, presque sans issue dans laquelle on se trouvait. Ce n'était plus Bruxelles seule qu'il fallait alimenter, c'était le pays. Ce n'était plus quelques millions qu'il fallait, mais bien vingt millions par mois, rien que pour le froment. Et le Comité National n'avait devant lui que quelques millions!

L'angoisse étreignait toutes les poitrines.

Était-ce donc la fin?

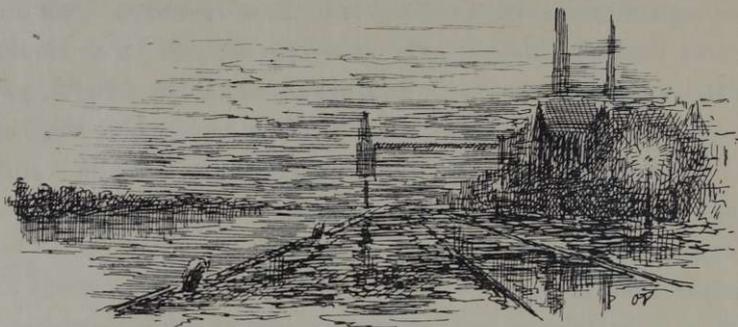
Mais non, le pays ne pouvait pas mourir, ne voulait pas mourir. L'effort suprême devait être tenté, coûte que coûte : l'Amérique avait donné l'espoir qu'elle nous sauverait...

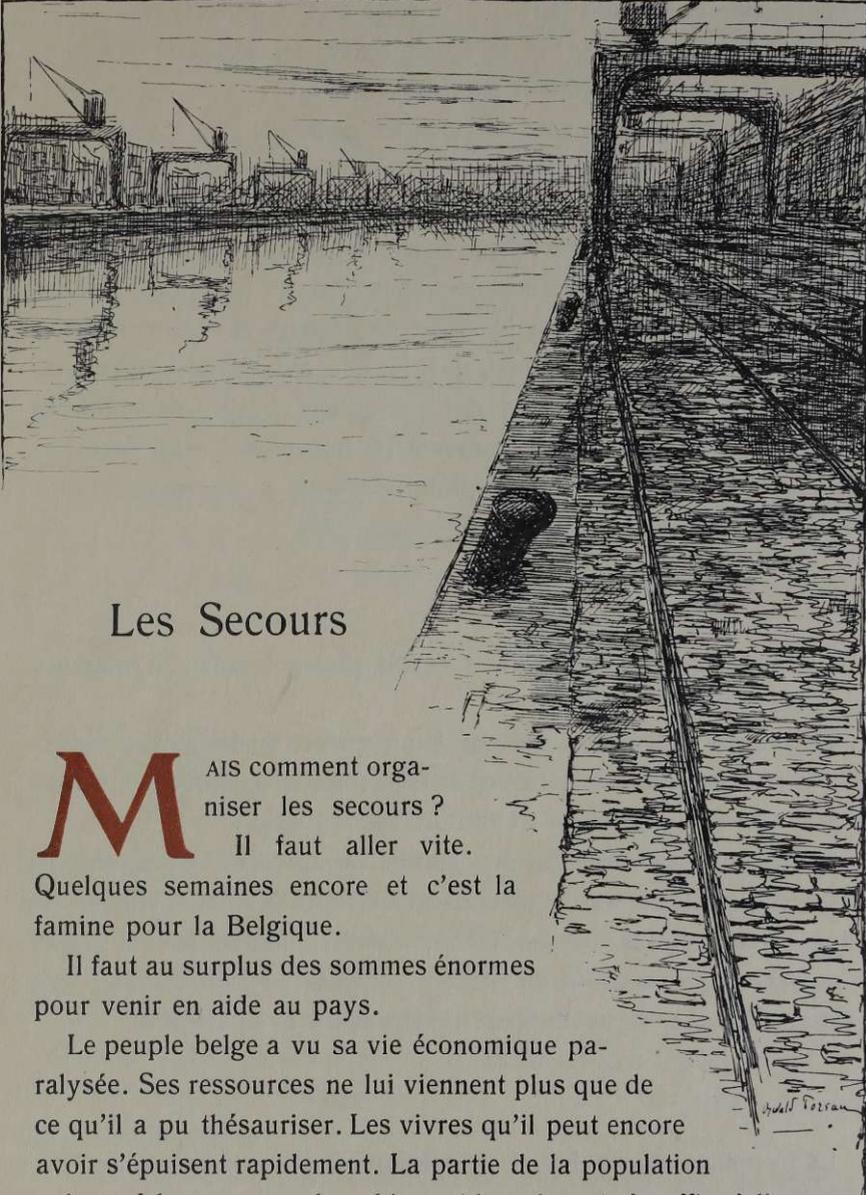
*
* * *

Deux délégués furent envoyés à Londres avec la mission de résoudre ce que bien des gens croyaient impossible.

Le représentant des États-Unis mis au courant par le Ministre Brand Whitlock du désastre imminent qui allait frapper la Belgique n'hésita pas à accorder le secours de toute son influence.

Il approuva le plan des délégués du comité, les seconda de tout son pouvoir et leur indiqua l'homme qui allait pouvoir organiser l'œuvre sublime d'entr'aide internationale à laquelle son pays allait se vouer : la Commission for Relief in Belgium. Il fallait pour diriger cette œuvre internationale qui allait seconder celle du Comité Belge National un organisateur puissant, un homme de cœur ; M. Hoover fut choisi pour accomplir cette tâche glorieuse, mais délicate.





Les Secours

MAIS comment organiser les secours ?
Il faut aller vite.

Quelques semaines encore et c'est la famine pour la Belgique.

Il faut au surplus des sommes énormes pour venir en aide au pays.

Le peuple belge a vu sa vie économique paralysée. Ses ressources ne lui viennent plus que de ce qu'il a pu thésauriser. Les vivres qu'il peut encore avoir s'épuisent rapidement. La partie de la population qui possède encore quelque bien est impuissante à suffire à l'entretien des millions d'hommes tombés dans le besoin. Le pays ne peut plus compter seulement que sur lui-même, car ce ne sont pas quelques secours qui pourront suffire, ce sont des millions qu'il faut.

Le monde entier doit participer à cette œuvre de solidarité.

A Londres, le Comité de la Commission for Relief in Belgium recevra les dons en argent et les dons en nature.

Les dons en argent venus de tous les coins du globe, joints aux ressources du Comité National de Secours et d'Alimentation, devront servir à acquérir les blés destinés à l'alimentation de la Belgique. C'est encore le bureau de Londres qui achètera les vivres nécessaires au pays, prenant en considération les indications qui lui seront données de Belgique par le Comité National de Secours et d'Alimentation.

On peut dire, en synthèse, que le rôle assigné au bureau de Londres est double : c'est lui qui provoquera l'esprit de solidarité et la générosité mondiale et amassera les trésors qu'on lui enverra ; c'est lui qui dirigera vers la Belgique les dons en nature qu'il aura reçus et les vivres qu'il aura achetés pour elle.

*
* *

Les moyens de communication ne sont plus normaux. La Belgique n'a plus son port : Anvers.

Les vivres d'Amérique doivent, pour arriver en Belgique, passer par la Hollande. Ils seront donc amenés à Rotterdam où la Commission for Relief in Belgium établira un second siège.

Là, les envois d'Amérique concentrés, seront réceptionnés, emmagasinés. Puis, sur les indications du Comité National, dirigés en allèges par voie d'eau sur Gand, Anvers, Bruxelles et Liège. Rotterdam sera le centre de répartition générale des vivres, sera l'intermédiaire entre les bureaux de Bruxelles et de Londres.

*
* *

La Commission for Relief in Belgium ainsi organisée à Londres et à Rotterdam, devait-elle voir son action s'arrêter là?

Le Comité National allait-il pouvoir fonctionner seul en Belgique? Le gouvernement allemand avait renoncé à réquisitionner les denrées qu'il avait en magasin. Cette garantie restait précaire.

Par contre, si les denrées étaient propriété de puissances neutres jusqu'au moment de leur consommation, elles devaient inévitablement jouir d'immunités plus certaines.

Les vivres devaient donc être mis sous protection de drapeaux neutres, les magasins, les entrepôts, les moyens de transport devaient être placés sous l'égide du Comité Hispano-Américain, comme on le désigna dans les premiers temps, c'est-à-dire sous la sauvegarde de la Commission for Relief in Belgium. Les autorités allemandes accordèrent volontiers leur approbation à cette organisation.

Pareilles dispositions amenaient inévitablement l'installation en Belgique d'un troisième bureau de la Commission for Relief in Belgium.

Son siège central devait être à Bruxelles, aux côtés du Comité Central de Secours et d'Alimentation, et dans chaque province un délégué de la Commission for Relief devait assister le Comité provincial.

*
* * *

La Commission for Relief in Belgium avait encore, en Belgique, une autre charge dont les effets étaient utiles au pays.

Lorsqu'on nous fait une faveur, lorsqu'on nous accorde une grâce, ou que nous jouissons d'un bienfait, n'est-il pas d'une âme bien née de montrer à celui qui nous a assistés que nous sommes dignes des égards qu'il a manifestés pour nous ? Comment le lui prouver autrement qu'en l'associant jusqu'aux plus petits faits de notre existence.

Le monde nous secourait, il fallait qu'il sut ce que nous faisons de ses secours et la Commission for Relief devait être là pour le lui dire.

Tels furent les mobiles de l'organisation de la Commission for Relief in Belgium.

Quelques jours après sa constitution, la Commission for Relief accumulait des sommes considérables pour l'œuvre, recevait l'annonce émouvante d'envois nombreux de vivres de toutes espèces.

Lorsque les délégués revinrent à Bruxelles et eurent rendu compte de leur mission triomphale, ceux qui avaient assisté à la

séance du Comité rentrèrent chez eux, se sentant émus comme un père qui vient d'apprendre que son fils vient d'échapper à la mort.

*
* *

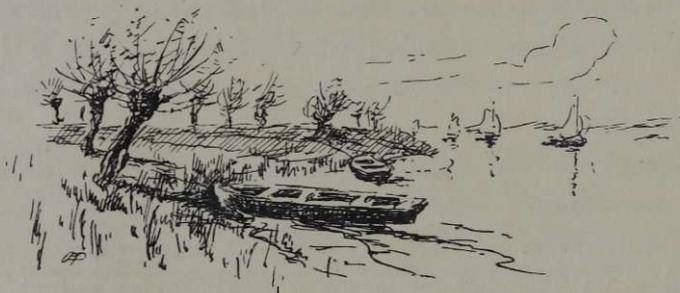
Cependant, les vivres arriveraient-ils encore en temps ?

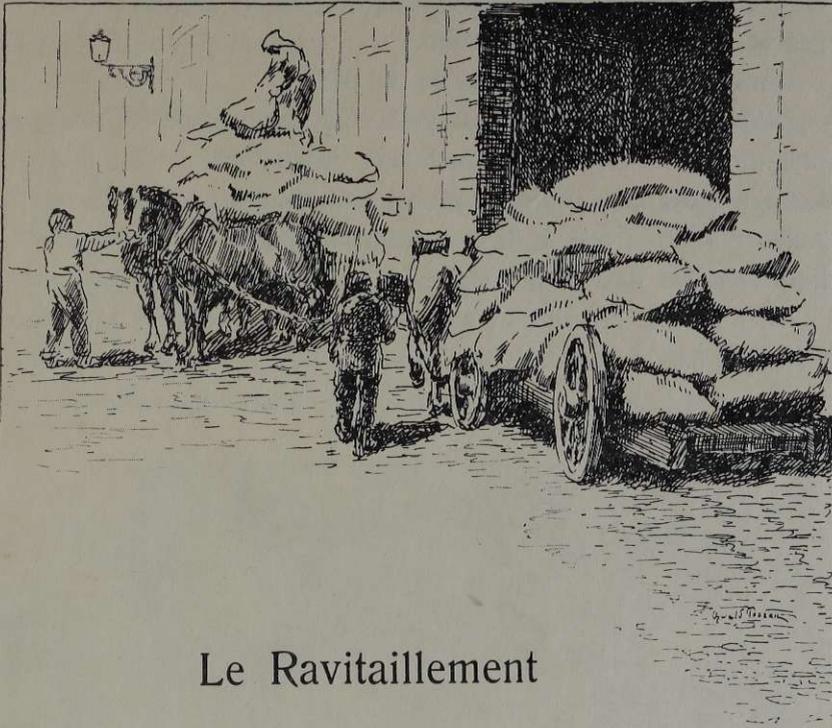
O Belges, tout à vos peines et vos chagrins, tandis que le glas de Toussaint sonnait aux églises qui n'avaient point disparu dans la tourmente, alors que vous pleuriez vos disparus, vous ne vous doutiez pas qu'un autre drame vous menaçait :

Vos ports autrefois si animés étaient vides, les canaux encombrés de transports étaient déserts et ceux qui avaient pris la charge de vous donner du pain s'énervaient de voir les secours tarder.

Sur l'océan, à force vapeur, des navires venaient chargés de blé d'Amérique, mais la route était longue à parcourir et la famine n'attend pas. Puis, un matin, tandis que les dernières réserves allaient être épuisées, un panache de fumée s'éleva dans le lointain où les eaux du canal menant à la mer se confondent avec le ciel. C'étaient les premiers chalands qui arrivaient, c'était l'espoir, c'était la vie, c'était le calme après tant d'angoisses !

Alors, durant des jours, les arrivages succédèrent aux arrivages. A la morne solitude des cours d'eau abandonnés succédait enfin l'animation, et, comme dans le triomphe du succès un visage s'illumine, fleuves, rivières et canaux semblaient retrouver l'aspect riant qui faisait leurs charmes aux temps heureux de la paix.





Le Ravitaillement

DÈS que les premiers vivres arrivèrent, ce fut dans le pays comme un renouveau d'activité. Les secours que les nations amies, compatissantes à nos misères, nous apportaient, opéraient comme une transfusion de vie, une transsubstantiation.

Les allèges nombreuses, lourdes, enfoncées au point que l'eau semblait devoir les envahir, se rangeaient le long des quais de Liège, de Bruxelles et plus tard de Gand. Mariniers, débardeurs, mécaniciens, reprenaient avec fièvre leur travail abandonné depuis des semaines.

Les moulins riverains jusqu'alors inoccupés semblèrent plonger avidement les gigantesques bras de leurs élévateurs dans les cargaisons de blés. Le bourdonnant travail des meules reprit sa chanson monotone.

Les entrepôts immenses qui étaient vides hier, se remplissaient,

en quelques jours, de farine, de riz, de pois, de conserves de tous genres, amenés par les chalands.

Curieux spectacle que celui de ces ports !

Jadis, durant les jours où la paix nous comblait de ses dons, au plus fort de l'animation, les pavillons des navires étaient aux couleurs belges, aux couleurs allemandes, françaises ou anglaises. Aujourd'hui tout cela a disparu dans la tourmente. Seuls, symboliquement les pavois américains et hollandais ont pris leur place.

La flottille se presse tout entière en un seul coin du port, là où s'élève le hangar mis à la disposition de la « Commission for Relief in Belgium » par quelque corporation charitable. Chacun des



Les allèges au moulin

navires porte visible, inaccoutumée, une inscription sur calicot blanc : les initiales « C. R. B. ». Elles agissent là comme une incantation. Les difficultés de douane, d'éclusage, grâce à cet exorcisme dont la puissance a été consacrée avec l'accord de l'autorité allemande, s'évanouissent.

C. R. B., curieux vocable, aujourd'hui sur toutes les bouches en Belgique, que de puissance efficace il contient à l'heure actuelle dans le pays!

Mais autre chose qui ne s'était encore jamais vue, frappe dans l'aspect du port.

Avec les navires venus de loin, sont arrivés d'Amérique des gens d'action et de dévouement. Animés de sentiments sympathiques devant les souffrances du pays, ils donnent leur force, leur travail, sans ménagement.

On les trouve partout, multipliant leurs efforts au port, aux entrepôts, dans les administrations, sur les routes, dans les pro-



Au port

vines. Leur ardeur dans le dévouement est sans borne, au point qu'un jour, certain alla jusqu'à faire aux misérables une répartition sommaire des vivres dont il avait la garde.

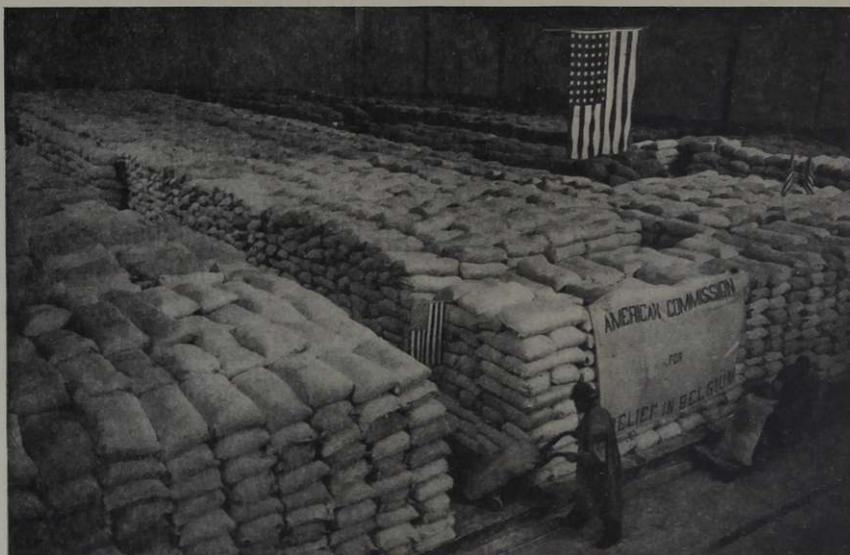
Un pauvre s'adressait-il à lui pour lui demander du pain? il puisait dans les flancs de l'allège un sac de farine et le lui chargeait sur les épaules.

Un phtisique grelottait-il de froid à ses côtés? il ouvrait une caisse de vêtements pour le couvrir d'un manteau...

*
* *

Ainsi s'accumulèrent dans les entrepôts les vivres ardemment attendus.

Vulgaires et mornes bâtisses, qui donc, en vous voyant, aurait pu croire à la puissance que vous enfermez dans vos murailles? Lorsque Pandore ouvrait le coffret que lui avait donné Jupiter, les maux en sortaient pour se répandre sur le monde, l'espérance seule y restait. Vous, les entrepôts, vous renfermez les bienfaits. Lorsque vos portes s'ouvrent, les félicités inondent le pays. Qu'un moment



Entrepôt de farines

de crise épuise vos trésors, il nous restera encore l'Espérance, car, peut-on douter, en face de l'élan merveilleux de solidarité dont le monde a fait preuve, qu'il ne cherchât pas à nous sauver malgré tout.

*
* * *

C'est au travers de la Belgique entière que ces marchandises doivent voyager, doivent être réparties avec équité.

Lorsqu'on vit en pays organisé, jouissant de tous les bienfaits de la paix, quoi de plus simple?

Pour ceux qui vivent éloignés des événements qui secouent le monde entier à l'heure présente, l'idée de difficultés insurmontables ne peut venir à l'esprit.

Il faut être sur place pour concevoir l'étendue du bouleversement que la guerre a amené. Alors on aperçoit qu'un détail infime de toute la machine économique du pays, venant à manquer, c'est la désorganisation, le désordre, l'impuissance partout. Le Comité National de Secours et d'Alimentation a eu le rôle délicat de remettre cet organisme en état de marche.

Il a créé dans le pays un appareil circulatoire nouveau transportant par les artères, les artérioles et les vasculaires, depuis le cœur, au centre, jusqu'à la surface, dans les points les plus reculés des provinces, les vivres, qui, comme le sang, garantissent partout l'existence.

Pour atteindre plus sûrement son but, le Comité de Secours et d'Alimentation a établi son centre de direction à Bruxelles, qui, de concert avec la Commission for Relief in Belgium, donne à Londres les indications sur les envois à faire. Dans chaque province et dans les deux métropoles du pays, Bruxelles et Anvers, un Comité provincial est constitué. Ce comité centralise les renseignements quant aux besoins de son territoire.

Chaque commune, chaque région à son tour, constitue un comité éclairant le Comité provincial sur les choses qui lui sont nécessaires.

Ainsi renseigné, le Comité central fait dépêcher vers les provinces et celles-ci vers les communes, les régions, les vivres, les vêtements, les secours.

Pour parvenir à se renseigner sur les nécessités du pays, à faire convoyer ainsi sur un territoire dont les voies de communication sont désorganisées, les vivres nécessaires, il a fallu accomplir de véritables miracles, s'assurer de l'étendue exacte des besoins, déblayer les voies d'eau, trouver des moyens de transport puissants ou rapides. Et c'est merveille de voir combien, aujourd'hui, après quelques difficultés passagères, la farine et le grain arrivent jusqu'au plus petit hameau du pays.

Pour mener cette tâche à bien, la Commission for Relief in Belgium a dû donner son constant concours.

Les magasins provinciaux, régionaux, communaux, placés sous sa protection ont couvert le pays. Les transports s'effectuent sous sa surveillance. Ses autos parcourent en tous sens la Belgique entière.

Des longs convois, lourdement chargés, couverts par le C. R. B.



Dons de farines

dont l'immunité est reconnue, suivent les routes interminables pour ravitailler les greniers communaux.

C'est vers lui, le Comité secourable, que la confiance du pays s'est portée. Il n'est pas un fermier du plus petit bourg dont les yeux ne s'illuminent de bonheur en voyant passer par les chemins les chariots et les autos pavoisés aux couleurs américaines. Messagers de réconfort, les petits drapeaux, plantés sur les radiateurs, frissonnant au vent, sont salués comme l'expression d'une des vertus morales les plus hautes : la solidarité humaine dans le malheur.

Et comment pourrait-il en être autrement lorsque l'on sait que les libéralités ainsi faites au pays sont sans lendemain. Quelle récompense peut-on attendre de nous qui sommes ruinés ?

Dans ses Pensées, le grand empereur philosophe a dit :

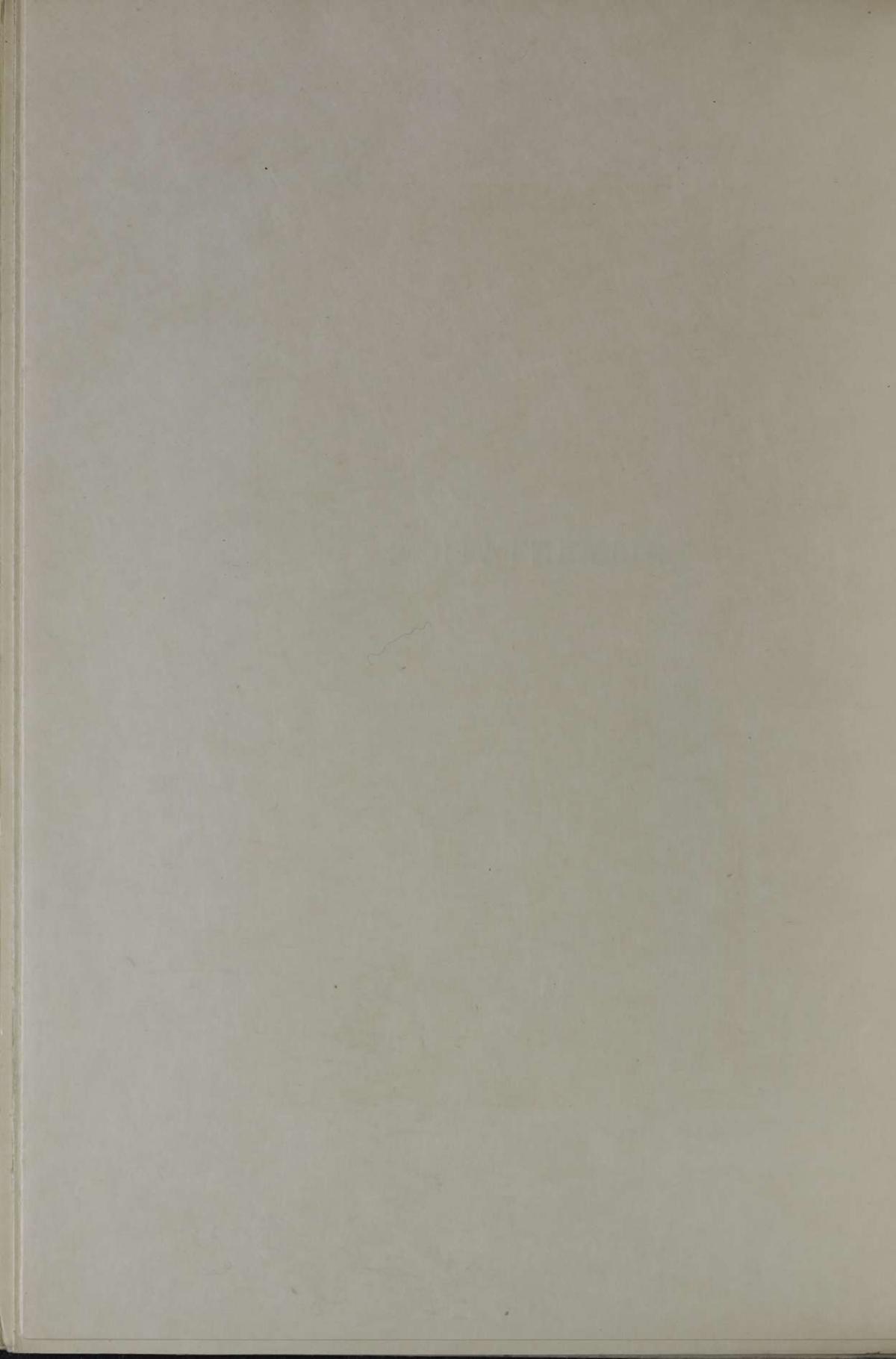
« Tel après avoir rendu service à quelqu'un, se hâte de lui porter
» en compte cette faveur. Tel autre ne va pas jusque-là, mais au
» fond considère son obligé comme débiteur, et il a toujours pré-
» sent à la pensée le service qu'il a rendu. Tel autre enfin semble
» ignorer le service qu'il a pu rendre, de même que la vigne qui,
» après avoir porté du raisin, n'exige rien de plus, contente d'avoir
» produit le fruit qui lui est propre, de même que le cheval qui a
» fait une course, le chien qui a dépesté le gibier, l'abeille qui a fait
» du miel.

» Le vrai bienfaiteur ne réclame rien, mais passe à quelque autre
» bonne action, comme fait la vigne qui, la saison venue, donne
» encore d'autres raisins. »

C'est en bienfaiteur parfait que le monde s'est placé devant les malheurs de la Belgique et sa charité revêt la splendeur du désintéressement.

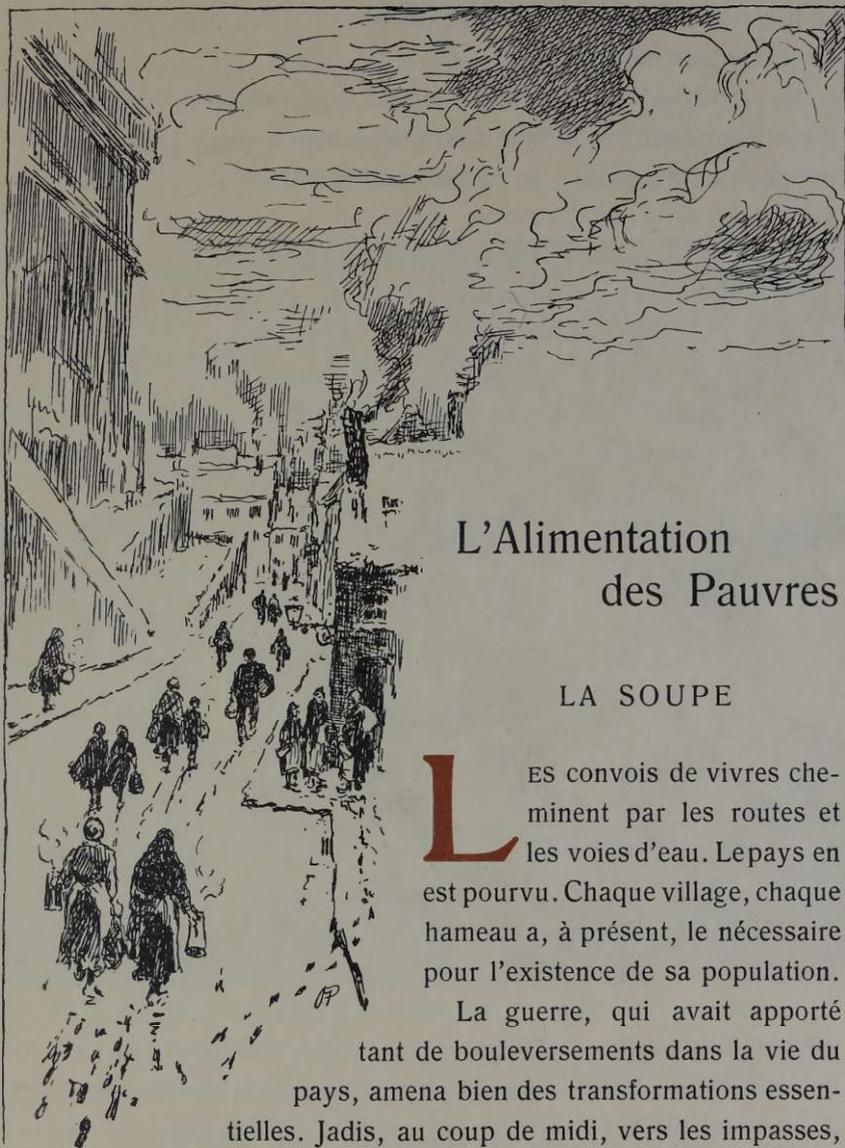


ALIMENTATION









L'Alimentation des Pauvres

LA SOUPE

LES convois de vivres cheminent par les routes et les voies d'eau. Le pays en est pourvu. Chaque village, chaque hameau a, à présent, le nécessaire pour l'existence de sa population.

La guerre, qui avait apporté tant de bouleversements dans la vie du pays, amena bien des transformations essentielles. Jadis, au coup de midi, vers les impasses, les ruelles, les cités ouvrières, c'était la ruée des travailleurs regagnant le logis où les attendait la soupe chaude; aujourd'hui, à la même heure, c'est de là que dévalent hommes, femmes et enfants porteurs de cruches et de paniers, courant à la distribution de la soupe commune.

Il a fallu, en effet, pour nourrir le peuple, transformer ses usages, bousculer ses habitudes.

Le problème de l'alimentation des indigents comportait deux solutions : la répartition directe aux habitants des vivres, ce qui aurait permis à la population de ne rien modifier à son genre d'existence, ou l'alimentation en commun qui devait la transformer et l'uniformiser pour tous.

Quelle solution devait-on adopter ?

Il fallait être économe. Afin de servir le mieux cette règle, la soupe commune semblait devoir parfaitement remplir cet objet.

Les circonstances étaient d'autant plus favorables à l'adoption de cette organisation que depuis quelques années, dans tous les



Distribution de soupe

centres importants de Belgique, on avait constitué des œuvres municipales de distribution de soupe aux enfants des écoles.

La crise que traversait le pays arrivait précisément au moment des vacances scolaires. Le personnel des soupes chômait et le matériel était prêt à l'emploi. Il suffisait donc de remettre en œuvre et de développer cette institution pour obtenir la réalisation du but poursuivi.

Ainsi, les communes organisèrent l'alimentation en commun des

adultes. Elles se réservaient de veiller à nouveau à l'alimentation des enfants, plus tard, lorsque les écoles auraient repris leurs travaux.

Le système de l'alimentation en commun ne put être mis en œuvre immédiatement dans le pays entier. Par suite de circonstances spéciales locales, on dut se résigner, en certains endroits, à répartir



Distribution aux enfants des écoles

les vivres dont la préparation restait à charge de la population. Mais, là même, où n'existait pas l'œuvre de la soupe, en raison de ses avantages économiques, elle s'introduisit rapidement. Elle se généralisa dans le pays entier.

*
* *

Il eût été dangereux de vouloir appliquer cette organisation à la répartition des vivres sans prendre conseil auprès d'autorités compétentes quant aux quantités moyennes à distribuer à chaque individu, sous forme de soupe nutritive et de pain.

On avait bien certaines données sur l'alimentation des troupes, mais elles ne pouvaient suffire en l'occurrence, l'âge, le sexe, le travail produit, étant des facteurs différents dans le problème de l'alimentation des populations civiles.

Il y avait bien encore les chiffres révélés par l'histoire du siège de Paris, mais les rations qui furent distribuées dans la ville assiégée ne pouvaient être considérées que comme un strict minimum, allant déjà se confondre avec la famine.

Malgré la consultation donnée par les savants, il y eut quelque flottement dans l'appréciation des quantités à répartir aux adultes indigents. On crut d'abord qu'un demi-litre de soupe et 250 grammes de pain auraient été suffisants, on dut bientôt reconnaître que ces quantités étaient inférieures à une moyenne raisonnable. On fit alors, hebdomadairement, une distribution supplémentaire, par personne et par semaine, de 2 1/2 kilos de pommes de terre, 50 grammes de café et chicorée.

Bruxelles, la première, organisa cette alimentation et les autres communes y trouvèrent un enseignement précieux.

Qu'il nous suffise donc de dire ce que fut, là, l'œuvre de la soupe pour permettre, au lecteur, de comprendre ce que fut l'organisation de l'alimentation dans le pays.

*
* *

La capitale et les faubourgs comptent environ 700,000 âmes. Ils furent divisés en quartiers; dans chacun d'eux fut constitué un comité local présidé par un ou deux membres du Conseil communal et composé de notables choisis sans préoccupation quant à leurs opinions politiques ou philosophiques.

Chaque comité jouit au point de vue de son organisation interne d'une très large autonomie. Si, par suite de cette liberté d'action, certains abus tentent de poindre, ils ne peuvent avoir la vie longue, car le Comité National et la commune exercent sur l'activité, la gestion financière du bureau, une surveillance et un contrôle constants.

Quelque précaution que l'on prenne pour empêcher la fraude, cette peste s'insinue dans toutes les institutions humaines. C'est le devoir des dirigeants de lui opposer des barrières aussi infranchissables que possible.

C'est dans cet esprit que l'on édicta des règles sévères d'admission aux distributions de soupe.

Les indigents, les gagne-petit munis de leurs pièces d'identité doivent se faire inscrire aux registres du comité de leur quartier.

Lors de leur inscription on leur remet, par famille, un bulletin renouvelable qui doit servir au contrôle durant le mois. Il indique le nombre de rations que l'assisté peut recevoir et c'est sur le vu de cette pièce, visée à chaque distribution, que le chef de famille ou son représentant reçoit sa ration.

La ration est délivrée contre paiement de 5 centimes qui représentent les frais pris à charge par la ville de Bruxelles. La différence entre cette somme et le coût total du repas, qui est de 15 centimes, est supportée par le Comité National.

Les comités locaux peuvent dispenser du paiement de la redevance les personnes complètement dénuées de ressources. Ils se livrent à des enquêtes permanentes pour éviter les abus et surveiller les modifications qui peuvent se produire dans les situations individuelles.

Rien de plus suggestif, les jours d'inscription, que le défilé des malheureux qui sollicitent les secours alimentaires; toutes les épaves de la guerre viennent y échouer et les détresses cachées voisinent les misères les plus noires.

Le flot des étrangers et des réfugiés de province en grossit encore le nombre.

Ici, ce sont de pauvres vieux dont les soutiens sont partis à la guerre, leurs dernières ressources sont épuisées; c'est l'ouvrier dont l'usine chôme, la femme est sur le point d'être mère et les enfants demandent du pain qu'il ne peut leur donner; c'est même l'employé brusquement congédié et privé de son traitement et pour qui le recours forcé à la charité publique constitue la pire des humiliations.

N° 21052 Mai 1918
 VILLE DE BRUXELLES. — STAD BRUSSEL
Euvre de l'Alimentation publique
Werk der Openbare Voeding
 Comité N° 8 A
 Nom Godebaere - Villy
 Nombre d'enfants 3
 Domicile Alexiens 39
 Nombre de 6 portions
 prendra au Quartier N° 8
 rue Rollebeek, 22
 N. B. Les vivres ne
 seront délivrés qu'aux
 familles qui ont été
 reconnues par le
 Comité National d'Alimentation
 Publique.
 31 | 30 | 29 | 28 | 27 | 26 | 25 | 24

Bulletin de contrôle

Là, ce sont des réfugiés de Liège, de Louvain, de Termonde, de Dinant, qui ont perdu leur fortune, leur abri, qui ont marché, marché le long des grand'routes et devant les yeux desquels passent encore les abominables visions des horreurs vécues; ce sont des enfants qui ignorent ce que leur père est devenu et qui ne le reverront peut-être jamais; c'est un malheureux qui a parcouru les campagnes à la recherche du corps de son fils unique et qui, la mort



Distribution de soupe aux enfants

dans l'âme, ne croit pas encore à la réalité de l'épouvantable journée où il a perdu jusqu'à l'espérance même d'un bonheur désormais impossible.

Pour tous ces gens, l'œuvre de l'alimentation est le salut matériel et sa suppression ou même sa suspension momentanée causerait de telles ruines qu'on ne peut envisager sans frémir pareille éventualité.

La seule ville de Bruxelles, faubourgs exceptés, en mars 1915, distribuait environ 400,000 rations par semaine. Dans l'ensemble de l'agglomération bruxelloise, elles ont atteint, durant le mois de janvier 1915, une moyenne de plus de 261,000 par jour. Et le nombre s'en accroît constamment.

Pour faire face à ces besoins, les collaborateurs dévoués ne manquent pas : les dirigeants de la Fédération Nationale et de l'Union Syndicale des Hôteliers mirent à la disposition de l'œuvre leur personnel, leur temps et leur expérience afin d'assurer journellement la préparation de la soupe.

Chacun prit sur lui une partie de la besogne, et, grâce à une intelligente répartition du travail, l'organisation, dès ses débuts, fonctionna admirablement.

Les légumes épluchés par une équipe de femmes, des cuisiniers, plongeurs et hommes de peine préparent, dans d'immenses mar-



L'épluchage des légumes

mites chauffées au gaz, la soupe dont la cuisson, commencée à 2 heures du matin, est terminée à 8 h.

A titre d'indication, mentionnons ici que, pour 54,000 rations, la soupe communale

de Bruxelles absorbe par exemple 5,500 kilos de pommes de terre, 1,400 kilos de céleris et d'oignons, une tonne de riz, 900 kilos de viande et 80 kilos de graisse. On fait varier chaque jour autant que possible la nature du potage sans que sa composition fondamentale, qui doit rester au même degré de force nutritive, soit modifiée.

La cuisson achevée, la soupe est expédiée à chacun des comités de quartiers chargés d'en opérer la distribution.

Le pain est en outre livré de même aux diverses cantines dès 10 heures du matin par les boulangers agréés qui reçoivent et travaillent les farines du Comité National.

La distribution de la ration commence généralement vers 10 heures et demie et se termine vers midi. Certaines cantines livrent ainsi, durant ce court espace de temps, près de 4,000 portions.

C'est un spectacle poignant que celui de cette foule se pressant à la porte des locaux affectés aux distributions. Chacun porte avec



La cuisson de la soupe

lui le récipient destiné à recevoir la soupe chaude impatientement attendue. Les miséreux n'ont pas toujours le choix de l'ustensile de ménage. Certains sont astreints dans leur dénuement à présenter aiguières, bassins, bouilloires, anciennes boîtes à conserves.

Et tout ce peuple malchanceux et dépouillé défile avec calme et docilité pour recevoir la manne quotidienne.

Les nouveaux venus sont souvent timides et hésitants, ne sachant croire à la fée bienfaisante qui les secourt si généreusement. Ils sont vite rassurés, car une atmosphère de solidarité et de cordialité préside à toutes ces distributions. Elle fait disparaître la sensation du secours et de l'aumône, si dure pour ceux qui n'ont jamais rien

demandé et que seule une misère imméritée a forcés à tendre la main.

Les distributeurs deviennent vite les amis des clients habituels, auxquels ils donnent le réconfort matériel et moral. Des conversa-



Après la distribution



tions familières s'engagent ainsi entre les plus pauvres et les plus riches qui s'aperçoivent alors combien ils sont rapprochés par leurs préoccupations, leurs peines, leurs espoirs, alors qu'ils avaient, auparavant, la croyance d'appartenir à des mondes différents, réciproquement incompréhensibles et impénétrables.

Le mode de contrôle varie selon les comités, mais partout, pour éviter qu'une carte puisse servir deux fois le même jour, on recourt au poinçonnage ou à la biffure de la date de distribution.

Les réclamations sont pour ainsi dire inconnues, les membres

des comités mettant un réel souci dans l'accomplissement de leur œuvre de dévouement et le peuple comprenant d'instinct l'importance des efforts que l'on fait pour lui.

Pour montrer l'importance de cette œuvre, il suffit de rappeler que depuis le 7 septembre 1914 jusqu'au 2 janvier 1915, il a été distribué aux adultes de l'agglomération bruxelloise près de vingt millions de rations.

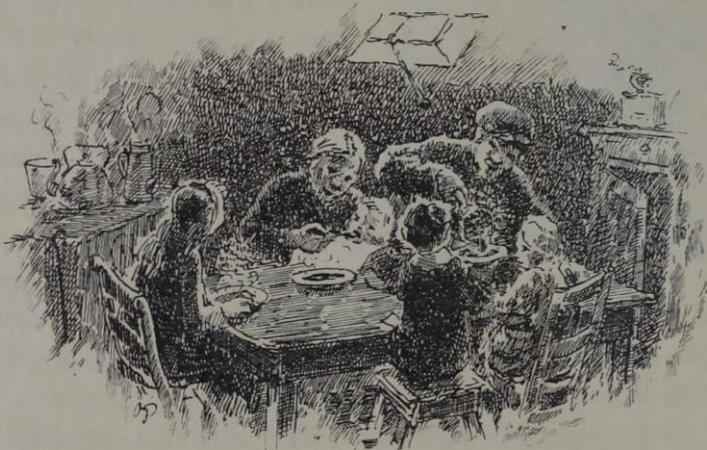
Aussi, l'Œuvre de la Soupe marquera-t-elle parmi les plus belles créations de la charité publique appuyée par les dévouements privés.

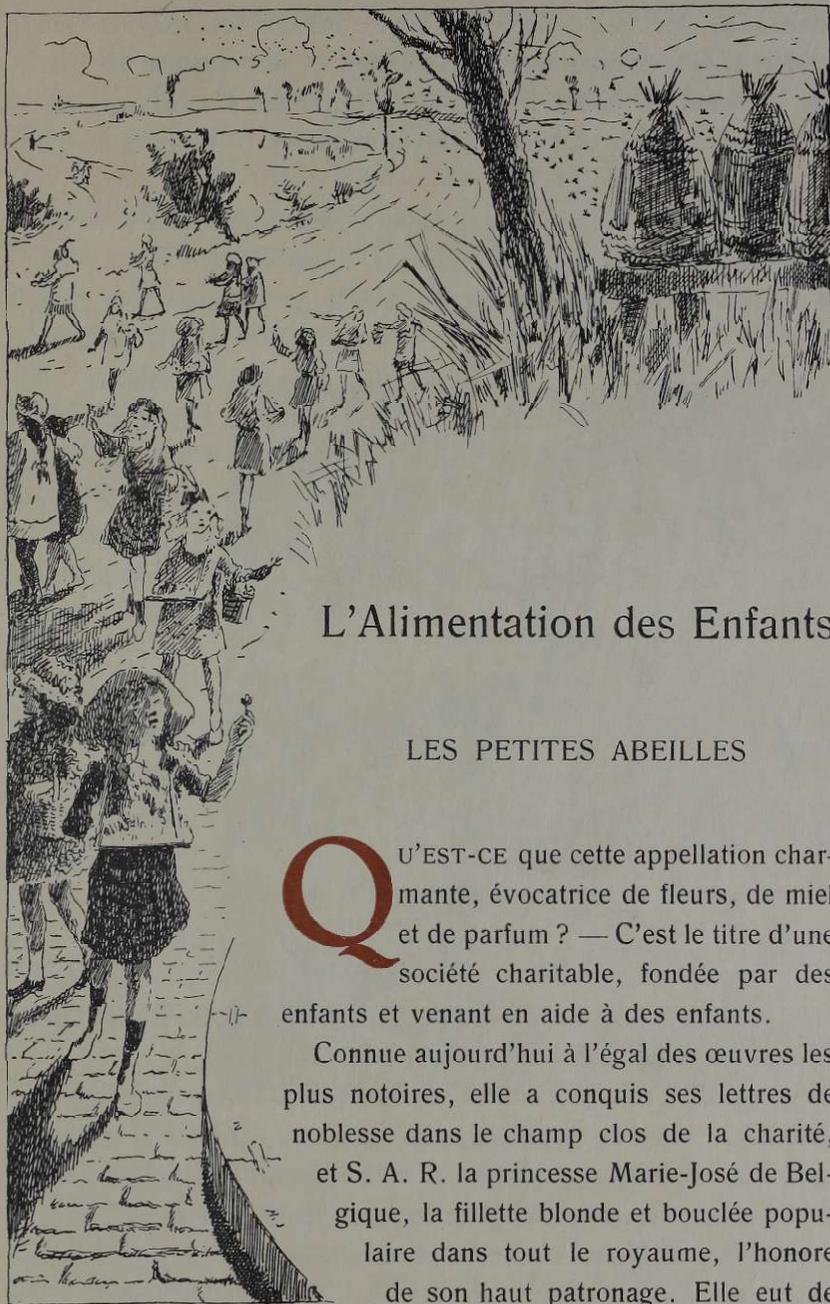
Son budget relativement énorme, surtout lorsque l'on sait que l'œuvre fonctionne dans le pays entier, n'a rien d'excessif, si l'on considère le but poursuivi et atteint.

Grâce à elle, toute la population adulte a été mise à l'abri de la faim.

Durant les jours vides, mornes, inutiles, que les malheureux auront dû passer, alors qu'ils s'étaient cru nécessairement plongés dans un abîme de détresse, le secours efficace de l'Œuvre fut le plus puissant réconfort moral.

Aussi, lorsqu'au logis, attristé par les calamités du temps, les nécessiteux se partagent la soupe chaude et le pain, bien des bénédictions sont adressées à ceux qui, heureux, ont pu contribuer à ce large geste d'amour à l'égard du prochain terrassé par la destinée.





L'Alimentation des Enfants

LES PETITES ABEILLES

QU'EST-CE que cette appellation charmante, évocatrice de fleurs, de miel et de parfum ? — C'est le titre d'une société charitable, fondée par des enfants et venant en aide à des enfants.

Connue aujourd'hui à l'égal des œuvres les plus notoires, elle a conquis ses lettres de noblesse dans le champ clos de la charité, et S. A. R. la princesse Marie-José de Belgique, la fillette blonde et bouclée populaire dans tout le royaume, l'honore de son haut patronage. Elle eut de

modestes débuts ; fondée en juin 1909, elle clôturait son premier bilan avec un total de recettes de fr. 820.56 et 132 membres ; en 1914, elle comptait 2230 adhérents et les recettes de l'exercice s'étaient élevées à fr. 31,822.78, qui lui avaient permis de distribuer notamment 114,516 litres de lait et 10,092 objets d'habillement.

Le jour de la déclaration de la guerre, les *Petites Abeilles* avaient en ruche, ou plutôt en caisse, quelque chose comme 5000 francs. Qu'était-ce cela en présence de la calamité qui s'abattait tout à coup



Distribution de pain

sur leurs petits protégés dont les papas avaient dû partir pour la guerre ou qui devaient chômer du jour au lendemain.

Lorsqu'au milieu de l'été, la foudre vient tonner dans un ciel serein, elle jette le désarroi parmi les bu-

tineuses de miel qu'un sûr instinct ramène au rucher ; il en fut ainsi aux *Petites Abeilles*. Dispersées à la mer ou à la montagne, elles se réunirent au siège social, se concertèrent et prirent, avec l'audace de leur jeunesse, d'importantes décisions.

C'était le 4 août, au milieu de la ville pavoisée aux couleurs nationales, parmi les gens inquiets et affairés, entre les autos trépidantes, elles se dispersèrent pour aller frapper aux portes amies, quêter dans les rues, demandant ici, sollicitant là, butinant partout et ramenant au logis, heureuses et harassées, leur provende chèrement conquise.

Il y avait des craquements dans la grande machine sociale, chacun essayait ses facultés d'accommodation, un immense besoin de dévouement et de charité emplissait les cœurs, les *Petites Abeilles* restaient fidèles à elles-mêmes : l'enfance secourait l'enfance et, dès le 8 août, elles ouvraient dans Bruxelles quatre cantines de distribution alimentaire aux enfants en dessous de trois ans.

Les *Petites Abeilles* ignoraient le 4 août qu'on aurait fondé un Comité Central de Secours et d'Alimentation, que ce comité devenu bientôt national aurait obtenu le tout-puissant concours de la « Commission for Relief in Belgium » et des États-Unis d'Amérique, mais leur sûr instinct de futures mamans leur disait qu'il fallait des mains de femme pour soigner les tout petits et des voix douces pour dire aux mères hésitantes, dont quelques-unes portaient déjà des châles noirs : « Vous pouvez venir, nous sommes-là ! ».

Pendant six semaines, sans autres ressources que celles qu'elles se procuraient au jour le jour, elles renouvelèrent le miracle de la multiplication des aliments infantiles, ouvrant un peu partout de nouvelles cantines.

Les vacances scolaires étaient là, facilitant les dévouements et l'organisation des cantines



Distribution de lait

dont la petite clientèle augmentait chaque jour, si bien que le Comité de Secours et d'Alimentation prit l'œuvre sous son égide et lui accorda les subsides nécessaires à son indispensable extension ; ils s'élèvent actuellement à plus de deux cent mille francs.

Aujourd'hui, les *Petites Abeilles* dont les rangs ont grossi depuis la guerre, ont quarante-deux cantines disséminées dans l'agglomération bruxelloise; du 8 août au 18 février, elles ont distribué 1,140,000 rations alimentaires à 9421 enfants, dont 825 de 0 à 3 mois, 2470 de 3 à 7 mois, 832 de 7 à 8 mois, 1175 de 8 à 14 mois, 2106 de 14 à 24 mois et 2012 de 2 à 3 ans.

A chacun de ces stades correspond une alimentation appropriée et lorsqu'une mère se présente au bureau central d'inscription, munie de son carnet de mariage, il lui est remis, selon l'âge de ses enfants et après inscription sur fiche pour éviter des doubles emplois, des cartes qui, d'après leur couleur, donnent droit à la délivrance dans la cantine du quartier, d'un demi-litre de lait, d'un litre de lait, d'un litre mi-lait, mi-phosphatine, d'un litre de phosphatine, d'un litre de cacao phosphaté ou d'un litre de soupe et 250 grammes de pain. Ces rations exigent 3675 litres de lait et plus de 800 pains par jour.

Une inspection médicale contrôle la nutrition générale de tous les petits clients qui semblent fort satisfaits de leur régime dont le coût moyen journalier est d'environ 15 centimes.



Sortie d'une distribution
de lait et de vêtements

Il est bien entendu que chaque cantine met son orgueil à être le moins possible à charge de l'œuvre-mère : on fait des collectes, on se cotise entre soi, on organise des tombolas et dès la pointe du jour on voit de *Petites Abeilles*, la corbeille au bras, quêtant par les marchés ou les boucheries les légumes et les os qui feront bonne à midi la soupe odorante et donneront une faim canine à de petits estomacs creux qui, comme apéritif, n'ont souvent pas eu à déjeuner.

De même qu'elles connaissent leurs petiots, elles sont connues dans le quartier. Comment refuser à un minois souriant et à des

yeux profonds et le charcutier d'en face, la « verdurière » d'à côté, l'épicier du coin, dont les affaires ne sont cependant pas bien brillantes, trouvent moyen de leur réserver la part du pauvre. Elles ont pu ainsi recueillir en argent et en nature quelque 50,000 francs, elles-mêmes ont rogné sur leur budget réduit et tout leur plaisir est de pouvoir procurer à leurs protégés quelques gâteries permises; à la Saint-Nicolas, à la Noël, il y a eu un grand branle-bas dans toutes les cantines, on a distribué des douceurs, des jouets et des vêtements, de chauds vêtements de laine que des doigts agiles ont tricotés avec une patience angélique.

Conjointement à la distribution alimentaire dont les circonstances actuelles ont fait, semble-t-il, leur occupation

principale, les *Petites Abeilles* ont continué ce qui, en temps de paix, n'était pas un des moindres objets de leur activité sociale : la distribution des vêtements aux enfants de moins de quatorze ans dont une enquête discrète leur a révélé les besoins et le Comité National les a chargées de répartir tous ses vêtements confectionnés pour les enfants en dessous de quatre ans.

A leur exemple, des œuvres se sont fondées en province et si elles ne sont pas connues sous le charmant vocable qui a fait rapidement populaires nos butineuses, elles exercent comme elles leur charitable



Distribution de phosphatine

mission au bénéfice des tout petits et ce sont les crèches, les asiles, les gouttes-de-lait...

D'ailleurs le dévouement des *Petites Abeilles* ne s'est pas borné là ; dans un grand immeuble de la rue de Jéricho où elles ont installé, outre une cantine, leur magasin central, elles ont accueilli des réfugiés de province et à la date où nous avons visité les locaux, ceux-ci avaient abrité 4,500 personnes parmi lesquelles nous avons trouvé des femmes qui n'avaient plus que leurs yeux pour pleurer. Le magasin central contient toujours une réserve pour faire face aux demandes des cantines ; c'est là qu'on a préparé à ce jour 80,000 kilogrammes de l'aliment-type des enfants d'après la recette que voici : cacao, 4 ; fêverolles, 4 ; orge, 4 ; maïs, 7 ; riz, 7 ; farine, 4 ; féculé, 10 ; sucre, 60 = 100. Si ce n'est pas le mélange idéal prévu



Distribution de lait

par les chimistes, s'il y manque du glycéro-phosphate, n'en accusez que la difficulté de certaines importations, mais soyez assurés pourtant qu'il est satisfaisant.

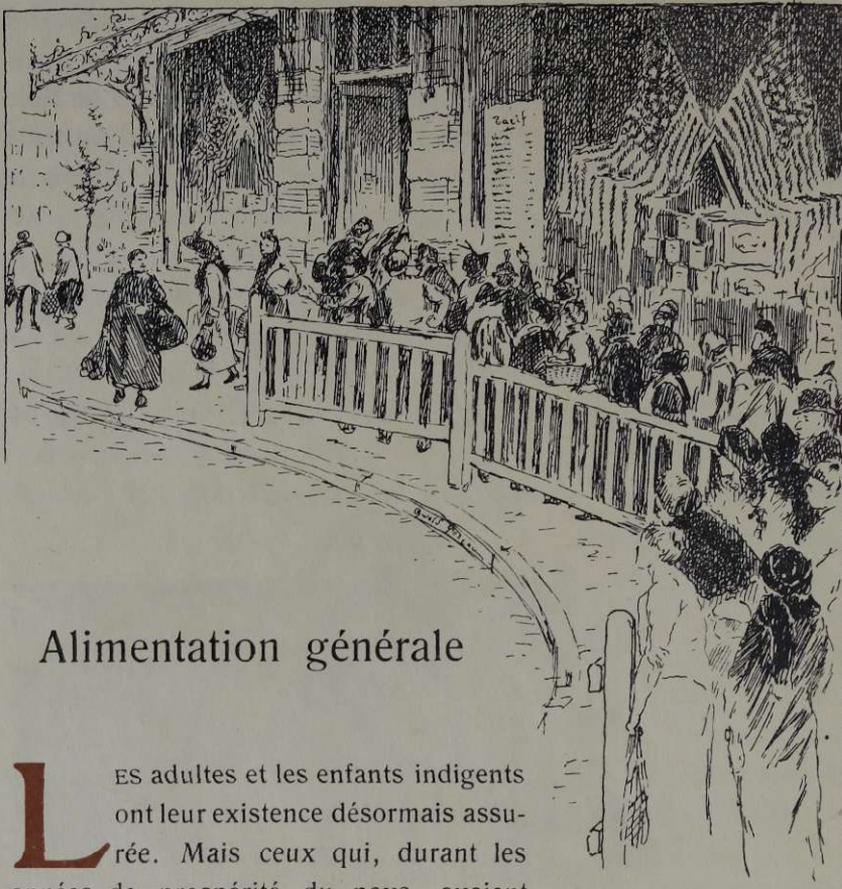
Étendant encore le cercle de leur activité, les *Petites*

Abeilles s'emploient à la vente des bons de charité de fr. 0.05, 0.10, 0.20 et 0.50, dont la contre-valeur en denrées alimentaires (pommes de terre, café, chicorée, sucre, savon, etc.) est délivrée dans dix-sept de leurs cantines aux pauvres qui en sont porteurs et qui les ont reçus au lieu et place d'une aumône en argent dont le bon emploi n'est pas toujours certain.

Pareilles enfin aux ruches bourdonnantes, lourdes de miel, les *Petites Abeilles* essaient en province ; elles ont des succursales et exercent leur charitable industrie au village, stimulées par leur

zèle et par le bien qu'elles font où elles passent, elles veulent réaliser la devise qu'elles avaient inscrite dans leurs statuts constitutifs : *Excelsior !* ne songeant pas que c'était la guerre, l'horrible guerre — antithèse et négation même de leur œuvre d'entr'aide humanitaire — qui devait faire monter leur essor si haut dans le ciel de la charité !





Alimentation générale

LES adultes et les enfants indigents ont leur existence désormais assurée. Mais ceux qui, durant les années de prospérité du pays, avaient amassé quelques économies étaient à leur tour en danger de souffrir de la faim. Les deux tiers de la population urbaine étaient ainsi menacés. Ils avaient des ressources, mais comment leur or pouvait-il leur venir en aide si, à quelque prix que ce fût, il leur était impossible de se procurer du pain? C'eût été le cas d'appliquer à leur situation qui menaçait d'être affreuse les paroles de saint Ambroise : *Vous êtes éblouis de cet or qui brille dans la maison des riches, vous voyez bien ce qu'ils ont, mais vous ne voyez pas ce qu'il leur manque.*

Comme les pauvres ils avaient le droit de vivre, mais leur donner gratuitement du pain eût été un gaspillage d'argent, une aumône faite à ceux qui pouvaient payer. Le Comité de Secours et d'Ali-

mentation comptait devoir dépenser dix millions par mois pour l'alimentation du million et demi d'indigents qu'il avait pris à sa charge. Malgré les trente-deux ou trente-trois millions de dons qu'il avait reçus, il était dans l'impossibilité de faire cet effort. Ceux qui avaient les moyens de pourvoir à leur subsistance, grâce aux ressources considérables dont ils disposaient encore, pouvaient aider le Comité à secourir les malheureux.

Certes les riches avaient déjà contribué, par les dons considérables qu'ils avaient faits, à seconder le Comité dans l'œuvre grandiose entreprise.

Les classes moyennes, elles-mêmes, avaient abandonné libéralement au Comité leur superflu. Pour résister plus sûrement à la misère menaçante, elles sacrifièrent tout luxe, tous les plaisirs habituels; par contre elles donnèrent ce qu'elles pouvaient, en tenant compte de l'incertitude du lendemain.

Le Comité National eut le mérite alors de servir les intérêts de cette population encore aisée, d'obtenir par une organisation bien comprise son concours régulier et constant dans l'œuvre d'entr'aide qu'il avait entreprise.

« Vous avez, dit-il à ceux qui avaient des ressources, besoin de farines, de denrées que seul, grâce aux immunités qui m'ont été accordées, je puis vous procurer. Les denrées, je vous les vendrai à un prix légèrement supérieur à celui qu'elles m'ont coûté. Le bénéfice ainsi réalisé sera intégralement versé à notre caisse de secours. Là il servira à venir en aide au million et demi de Belges à charge de la bienfaisance. »

Pareil système généralisait l'œuvre d'entr'aide, personne n'échappait au devoir imposé par cette obligation morale.

*
* *

Telles furent les raisons qui amenèrent l'organisation de la vente des farines dans le pays entier.

Les moyens à mettre en œuvre devaient être adaptés aux institutions, aux usages du pays.

Les comités provinciaux reçoivent comme attribution, parmi d'autres, le soin de mener à bien l'entreprise.

Pour y parvenir les comités provinciaux constitués en sociétés coopératives, en unions de communes, en associations, achètent au Comité National par l'intermédiaire du C. R. B. les blés qui seront transformés en farine par leurs soins et les farines nécessaires à



Dépôt de vivres

l'alimentation de la région sur laquelle s'étend leur administration.

Le prix fixé pour les vivres ainsi vendus est le même pour toutes les provinces.

Les sommes versées au Comité National sont employées à acheter à nouveau à l'étranger les blés nécessaires. Nul autre que lui d'ailleurs, ne pourrait assumer cette tâche. Grâce à sa collaboration avec la Commission for Relief in Belgium, il est le seul à posséder dans le pays le privilège de cette importation. Il doit ce monopole exclusif aux accords internationaux qui ont immunisé son avoir.

*
* *

Les comités communaux ou régionaux organisés, selon les exigences locales, rachètent à leur tour aux comités provinciaux les blés destinés à l'alimentation des populations dont ils ont le soin.

Mais où trouveront-ils l'argent nécessaire à ces achats?

En certaines régions industrielles, le nombre d'indigents à entretenir est une telle charge que les dons faits par les gens aisés sont insuffisants pour subvenir à l'achat du pain des pauvres.

A part ces dons, les moyens auxquels le comité aura recours pour se créer des ressources seront triples.

Le Comité régional pourra s'adresser à certains établissements de crédit qui lui avanceront des fonds à titre d'emprunt remboursable après la guerre.

Si ces prêts sont insuffisants, le Comité s'adressera au Comité National qui lui remettra, cette fois, à titre de don, les sommes nécessaires pour mener à bien la mission entreprise. Certains pourraient croire que cette intervention eût dû intervenir d'abord pour que la commune ne s'endettât pas.



Contrôle des boulangeries

En agissant comme il le fait, le Comité National a voulu que les communes usent de tous les moyens en leur pouvoir pour que le pays vive, autant que possible, non d'aumônes mais à l'aide de ses ressources.

Procéder autrement eût été entacher la dignité de la nation. Elle doit mettre son point d'honneur à pouvoir dire qu'elle a donné son maximum d'effort dans l'œuvre de solidarité.

Enfin, par-dessus tout et toujours, le Comité régional vend avec bénéfice aux riches, afin de se créer par là un revenu qui alimentera son fonds de roulement.

*
* *

Certains ont paru surpris de voir que les dons de farines, d'aliments de toutes espèces, envoyés d'Amérique et de tous les coins

du monde étaient vendus par le Comité National. Il leur semblait que ces envois devaient conserver leur caractère de gratuité et être affectés directement à l'alimentation des indigents.

Pareille répartition en nature devait nécessairement amener un véritable chaos dans l'organisation du ravitaillement.

Chacun aurait trouvé à critiquer la répartition. Le voisin aurait paru mieux réparti. Les denrées envoyées n'auraient pas répondu exactement aux exigences de la contrée; elles auraient été mieux en place si on les avait attribuées à d'autres.

Le seul moyen de tourner ces difficultés à prévoir, était de rétablir autant que possible le jeu naturel du commerce, permettant à tous de choisir en l'achetant ce qui lui convenait, le prix payé allant enrichir la caisse de secours et reconstituer le fonds de roulement du Comité National.

* * *

Ainsi fournis, les Comités régionaux et communaux veillent, selon les exigences locales, à la répartition des vivres en nature ou à la distribution de la soupe commune aux indigents; puis, vendent aux boulangers les farines nécessaires pour qu'ils puissent satisfaire leur clientèle.



Magasin communal

Le poids est réglementé, la qualité est surveillée, le prix de vente est fixé par les autorités locales ou les conventions passées avec les fabricants de façon telle que tout abus est impossible.

Chaque habitant est rationné et la boulangerie n'a droit qu'aux quantités établies d'après le relevé du nombre de clients. Au surplus un contrôle vigilant est exercé pour empêcher les fraudes.

* * *

Outre les farines, les grains, le Comité National avait acquis ou reçu des denrées de toutes espèces, utiles à l'alimentation de certains groupes de populations, ne se prêtant pas toujours à une répartition en nature. Il fallait trouver le moyen de les mettre à la disposition du public.

Le système adopté fut : l'établissement de magasins communaux. Le succès de ces magasins installés un peu partout, même dans un temple désaffecté, fut considérable ; cet essor montre leur utilité.

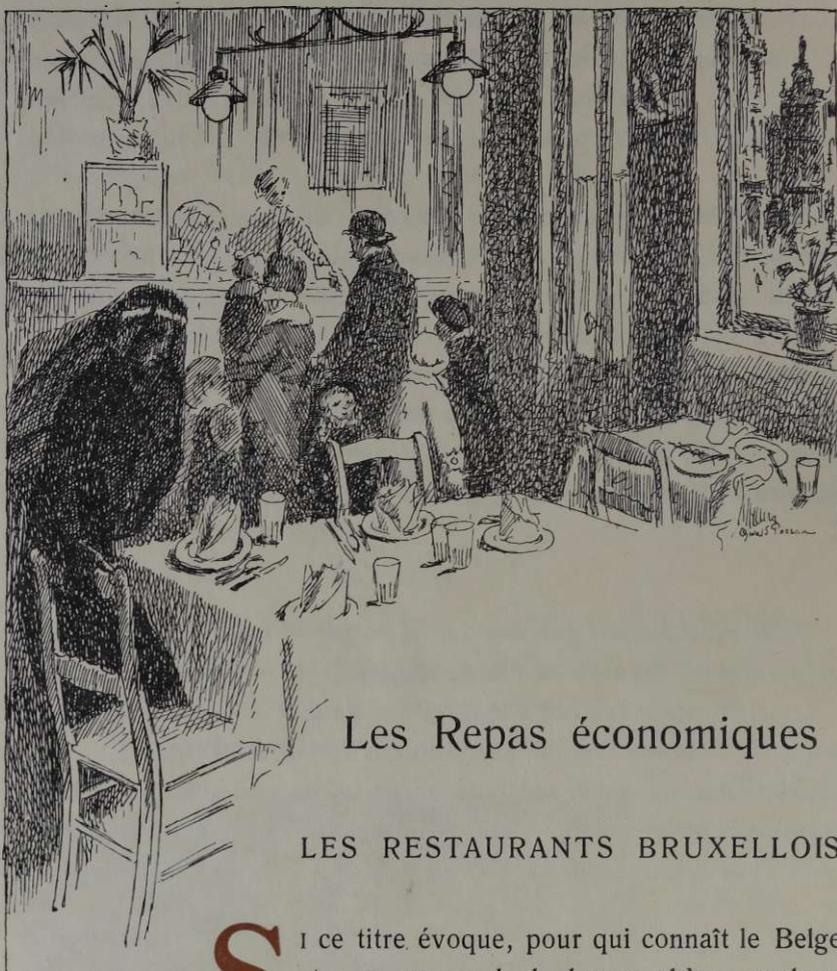
Certains produits qui y étaient vendus furent en telle faveur que lorsque la vente en était annoncée, les ménagères accouraient de tous les points du territoire. Les portes des magasins étaient prises d'assaut bien avant l'heure de la vente dans la crainte de voir la provision épuisée par des acheteuses plus vigilantes.

*
* * *

Telle est dans ses grandes lignes, à part l'institution des repas économiques, l'œuvre de l'alimentation dans le pays.

Ce n'est point là toute l'œuvre, car chaque région jouissant au point de vue de son organisation d'une grande liberté, a pris souvent des mesures spéciales quant à son ravitaillement. Alors, cependant, cette activité n'eut point recours à l'aide du Comité de Secours et d'Alimentation ; elle sort donc du cadre du présent exposé.





Les Repas économiques

LES RESTAURANTS BRUXELLOIS

Si ce titre évoque, pour qui connaît le Belge et son amour de la bonne chère, quelque vision jordaenesque de beuveries et de bombance, qu'il refrène son imagination, elle fait fausse route. Les joies grossières de la table, la truculence des ripailles, l'ivresse des vins et des cervoises se sont cristallisées dans les tableaux des maîtres flamands; le goût du bien-vivre ne survit plus ici que dans les toiles léguées par l'opulente Renaissance à nos riches musées et un repas inutilement luxueux apparaîtrait en ce moment comme un crime.

L'œuvre des Restaurants Bruxellois est, comme tant d'autres, une fondation de guerre.

Elle est destinée à servir des dîners d'un prix réduit aux personnes dont les ressources ont été sérieusement amoindries par les événements et qui, sans tomber à charge de l'alimentation publique, peuvent encore assumer une part importante de leur entretien. Il s'agit de demoiselles de magasin, ne travaillant plus qu'un jour sur deux, d'employés à appointements réduits, d'artistes sans engagement, de commerçants dont les affaires péri-



Restaurant économique

clitent, de petits rentiers empêchés de toucher leurs médiocres revenus, de modestes propriétaires pour qui le loyer de quelque maison de banlieue, aujourd'hui inhabitée, formait le plus clair des revenus, bref, de cette catégorie sociale qu'on appelle les classes moyennes.

Il fallut penser à elles; pas tout de suite peut-être, pas au lendemain de la déclaration de guerre, comme pour les chômeurs et les nécessiteux, comme pour les orphelins et les réfugiés; mais quand la stagnation des affaires atteignit plus ou moins profondément ceux qui en vivent, il fallut songer à ces victimes, et l'œuvre fut mise en activité vers la mi-janvier.

Tâche délicate que celle de sauvegarder la susceptibilité légitime de gens qui n'ont jamais tendu la main et pour qui il faut cependant alléger les charges de la vie quotidienne.

Une première affiche apposée sur les murs de la capitale fit connaître au public l'institution de l'œuvre. Les formalités sont

réduites au minimum : l'intéressé, muni d'une attestation d'identité émanant de la commune qu'il habite, se présente au bureau de la fondation où, reçu isolément, il inscrit lui-même sur un formulaire les renseignements utiles dont les principaux sont le gain antérieur et le gain actuel par mois.

Combien de fois les personnes qui reçoivent le bulletin des mains du visiteur ne lisent-elles pas en regard de cette interrogation la réponse : *rien!*

Pour accepter ou pour écarter les sollicitateurs, il a été fixé les gains mensuels minima ci-après : pour une personne, 60 francs ; pour deux personnes, 75 francs ; pour trois et quatre personnes, 90 francs ; pour cinq personnes et plus, 100 francs. Cette règle n'est pas inflexible, mais quand il y a été dérogé, les bénéficiaires ont été avertis qu'ils auraient éventuellement à céder leur place à de moins favorisés.

S'il remplit les conditions voulues, le solliciteur reçoit ou une carte rouge ou une carte verte, selon qu'il a choisi un dîner à emporter ou un dîner à consommer au restaurant. Les cartes portent, au recto, outre un numéro d'ordre, les nom et adresse du bénéficiaire, ainsi que l'heure du repas ; au verso, des cases datées pour quatre mois, qui seront annulées, pour contrôle, d'un coup de crayon.

Une fois en possession de sa carte rouge ou verte, c'est libre de toute contrainte que l'intéressé se rend journallement au restaurant où il va prendre son repas.

Selon le rang social qu'il a occupé, d'après son allure extérieure ou suivant le quartier dans lequel il a sa résidence, l'un ou l'autre membre du comité directeur lui a indiqué celui des restaurants qui lui convient le mieux, dans la liste des cinquante-sept établissements qui ont adhéré à l'œuvre et parmi lesquels vingt-deux étaient en activité le 1^{er} mars.

De même que l'intéressé a eu le choix du restaurant, il a pu indiquer l'heure qui lui convient le mieux : 11 1/2 h., 12 1/4 h., 13 h. ou 13 3/4 h., de telle sorte qu'il peut concilier l'heure de son repas

avec les exigences de ses occupations ou avec ses convenances personnelles.

Le prix du dîner à consommer sur place est de 75 centimes; il comprend : un potage, une viande, pommes de terre-légumes, pain et une tasse de café. Le bénéficiaire ne paie que 45 centimes par repas.

Le prix du dîner à emporter est fixé à 65 centimes et comporte le même menu, sauf le pain et le café. Le bénéficiaire ne paie que 35 centimes.

Dans les deux cas, la différence de 30 centimes est versée pour un tiers par les communes adhérentes, pour deux tiers par le Comité National de Secours et d'Alimentation, qui s'est engagé



Restaurant économique

vis-à-vis de la fondation à lui verser chaque mois un subside éventuel de 50,000 francs, ce qui suppose environ 8,000 repas par jour.

Au moment où nous avons examiné le fonctionnement de l'œuvre qui comporte un ingénieux système de contrôle et de comptabilité dont nous vous faisons grâce, il était délivré journellement environ 7,500 repas se répartissant à peu près en parts égales de dîners à consommer sur place et de dîners à emporter.

De petits drames se nouent parfois autour de ces dîners à emporter : comme ils sont suffisamment copieux, on a remarqué que souvent trois membres d'une même famille s'inscrivent pour deux

repas; ainsi pour 70 centimes trois personnes dînent ensemble chez elles, à l'abri des regards indiscrets, à raison de 23 centimes par tête — dans une salle à manger dont les dressoirs montrent des argenteries et les buffets des cristaux fins, témoins d'une aisance évanouie!

Des œuvres identiques fonctionnent d'ailleurs, sous des noms divers, dans les grandes villes de province, telles qu'Anvers, Liège, Gand, et dans la capitale même il est d'autres organisations que ces « Restaurants Bruxellois » dont le fonctionnement peut servir de type à l'institution des dîners économiques.

Sur un désir que nous avons exprimé, l'actif et dévoué secrétaire de la Fondation nous a mené dans un des restaurants dans lequel il dîne quotidiennement, à titre de contrôle, et le hasard désigna un restaurant installé dans une des opulentes maisons corporatives de la Grand'Place — somptueux décors de processions et de tournois.

Nous avons vu arriver là, sur le coup de midi, les clients du restaurant. En entrant, ils versent à la caissière leurs 45 centimes et font viser leur carte, pas d'autre formalité.

A table, maintenant! Et les midinettes bruxelloises, le corsage égayé d'un ruban aux couleurs belges et américaines, les employés de grands magasins, les petits rentiers gênés, des locataires qui n'ont pu payer leur terme et des cigales auxquelles la vie n'a jamais permis de devenir fourmis, font largement honneur au menu qui comportait un potage aux poireaux, une belle tranche de veau flanquée de pommes nature et de chicorées de Bruxelles, une miche de pain, plus une tasse de café à ceux qui n'ont pas pris de bière.

Le repas terminé, les hommes allument une cigarette, les femmes bavardent, un coude sur la table, car on se connaît déjà à se voir ainsi tous les jours, et l'on goûte, malgré l'angoisse de l'heure, quelques instants de détente et de repos.

Par la fenêtre à croisillons contre laquelle giclait tantôt une averse de mars, fuse un gai rayon de soleil; il sèche la pluie le long des pilastres, des balustrades et des consoles, fait flamber l'or des

statues, des guirlandes et des cartouches, illumine les façades somptueuses et délicates des beaux hôtels corporatifs, ranime les fleurs du marché — car il y a des fleurs, malgré tout : des lilas pâles, des primevères, des crocus annonciateurs de printemps — et fait luire dans un ciel éclairci, au sommet du prodige de pierres ciselées qu'est la tour de l'Hôtel de ville, la statue de Saint Michel triomphant du dragon — qui symbolise tout à coup à nos yeux rêveurs la misère vaincue et la faim terrassée !



LES SECOURS



L'Œuvre du Vêtement

A PRÈS avoir nourri, il fallut vêtir... Car, à ce point de vue aussi, les populations belges, surtout celles dont les régions s'étaient trouvées dans les zones de combat, étaient, après l'invasion, dans un état extrêmement précaire.

Dans certaines parties du pays, les réquisitions en vêtements, linges, literies faites par les armées allemandes ne furent guère moins ruineuses que les réquisitions de vivres. Si l'on songe en outre à tout ce que la guerre entraîne naturellement de destructions et de dévastations, on se fera une idée approximative de la misère et du dénûment dans lesquels furent plongées plusieurs régions de la Belgique...

A Dinant, par exemple, après l'effroyable cataclysme qui s'abat-tit sur cette malheureuse ville, lorsque pour la première fois, dans la belle église ogivale à moitié détruite, au milieu des décombres,

on put célébrer l'office religieux, les femmes, tant les bourgeoises que les femmes du peuple, durent y assister sans chapeau... elles avaient perdu leurs objets de toilette les plus simples et n'avaient plus que les vêtements qu'elles portaient au moment où le fléau surprit leur cité.

La guerre avait réalisé l'égalité dans la ruine...

Le cas de Dinant ne doit d'ailleurs être cité qu'à titre d'exemple, car que de villes et de villages ont subi le même sort !

D'autre part, là même où la détresse était moins grande, le besoin d'objets d'habillements et de literies se fit rapidement sentir d'une façon impérieuse. Les réserves en vêtements de la classe ouvrière sont fort limitées : spécialement la garde-robe des enfants doit être incessamment renouvelée. Les robes, les manteaux, les costumes des petits, quand ils ne sont pas usés prématurément deviennent bien vite trop courts ou trop étroits... Assurément on peut leur faire subir des transformations habiles ; il est possible, par d'adroites adaptations, de leur faire suivre le développement de ceux à qui ils sont destinés, mais arrive un moment où l'usure a fait son œuvre et où toutes les retouches sont vaines.

En tout temps, l'achat et l'entretien des vêtements constitue pour la classe ouvrière et les petits bourgeois une charge très lourde : même lorsque les affaires sont prospères et les salaires élevés, les œuvres charitables doivent distribuer à leurs protégés de nombreux secours en objets d'habillement et de literie, mais cette année, combien la vie se présentait plus difficile ! La crise provoquée par la guerre ébranla l'ordre-économique dans ses fondements. La grande majorité des ouvriers furent privés de leurs salaires, les employés virent leurs appointements, souvent déjà fort modestes, graduellement réduits, puis totalement supprimés. Quant aux familles si dignes d'intérêt et toutes auréolées de gloire, dont le chef est sous les drapeaux, leurs ressources ordinaires leur ont été ravies et elles furent ainsi condamnées à une vie de privations...

Et ce qui aggravait singulièrement la situation, le bel et chaud été de 1914 finissait... et l'on était aux portes de l'hiver. Aux

sacrifices de tout genre, aux deuils, aux tortures morales allaient s'ajouter les souffrances qu'entraîne pour ceux qui ne sont pas prêts à l'affronter une saison rigoureuse. Devraient-ils aussi souffrir du froid, ces innombrables ouvriers, condamnés à un chômage déprimant, ces femmes et ces enfants des braves, qui, stoïquement, remplissaient leurs devoirs sur les champs de bataille?

La question se posait angoissante. C'est l'honneur du Comité National de l'avoir résolue comme il avait résolu celle de l'alimentation.

* * *

Dès le début de septembre, le Comité s'est préoccupé de l'inquiétant problème du vêtement et décida l'installation à Bruxelles d'un vestiaire central. Pour le garnir, il fit

appel au public qui s'empressa de lui envoyer des vêtements usagés, des vieilles chaussures, des objets de literie. Ces premiers dons permirent de faire face aux besoins les plus urgents. Mais, faut-il le dire, ils ne furent pas suffisants pour parer aux nécessités qui de jour en jour se révélaient plus exigeantes à mesure que la détresse des provinces fut mieux connue et que l'hiver approchait...

Il fallut donc créer du neuf. C'est ici que l'action du Comité se développa, sous des formes particulièrement heureuses et singulièrement fécondes en résultats sociaux.

Depuis plusieurs années, fonctionnait à Bruxelles, une institution hautement utile : l'Œuvre du Travail. Elle avait été fondée pour



Réparation de vêtements

assister, en leur procurant une occupation, les chômeurs involontaires; par l'institution de la Bourse du Travail, elle avait facilité des relations entre patrons cherchant de la main-d'œuvre et les ouvriers en quête d'un emploi. Elle s'était assigné comme but suprême de ses efforts, le relèvement des salaires et l'amélioration des conditions de la classe laborieuse. Elle était ainsi toute désignée



Coin d'ouvrier

pour servir d'intermédiaire entre le Comité National et les diverses œuvres qui se chargeraient de fabriquer les objets d'habillement.

L'Œuvre du Travail provoqua donc la création de dix-huit ouvroirs dans les différentes communes de l'agglomération bruxelloise. Chaque ouvrier est dirigé par un comité de cinq dames qui distribuent aux ouvrières embauchées les matières premières destinées à la confection des vêtements. Ceux-ci comprennent d'ailleurs non seulement les effets d'habillement proprement dits, mais le linge, les literies, les chaussures, les chapeaux.

A chaque ouvrière, il est payé un salaire de fr. 3.50 à 4 francs par semaine, suivant le travail qui lui est assigné.

Certes, les gens de cœur, émus et indignés des abus auxquels donne lieu le travail à domicile pourraient se récrier et trouver trop réduit le salaire accordé aux collaboratrices du Comité National.

Sans doute, la somme de fr. 3.50 à 4 francs par semaine est très modique, mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle ne constitue en fait qu'un salaire d'appoint destiné à aider dans une certaine

mesure des ouvrières qui ont souvent d'autres occupations et qui, dans tous les cas, jouissent toutes des avantages généraux de l'alimentation, des secours en charbon et en vêtements.

Il n'y a donc pas en l'occurrence exploitation, mais bien assistance par le travail, suivant l'idée maîtresse qui a toujours inspiré l'Œuvre du Travail.

Ensuite, à des situations exceptionnelles doivent correspondre des solutions exceptionnelles. Les événements dont la malheureuse Belgique a été le théâtre y ont provoqué une sorte de socialisation de la charité : chacun prenant une part active à l'œuvre de l'entr'aide commune.

Cette coopération de tous au soulagement de l'infortune a répondu à un sentiment profond, à un mouvement généreux de bonté et



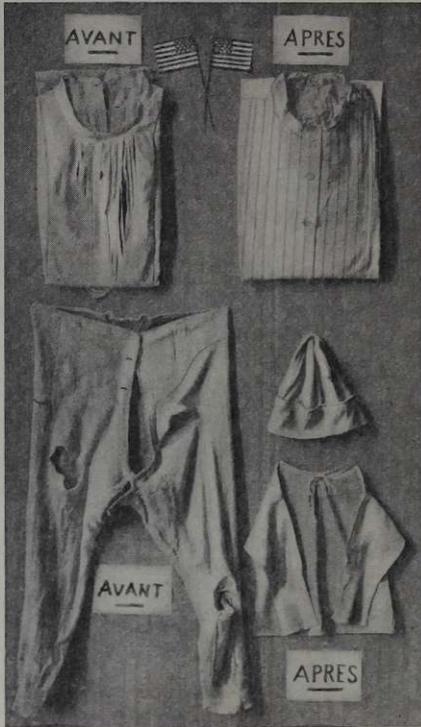
Distribution de travail

d'altruisme dont les cœurs, les plus insensibles d'ordinaire aux frémissements de la pitié, n'ont pu se défendre.

Cet universel élan charitable a été le seul réconfort de ceux qui, aux heures sombres et dans le désarroi de leur conscience angoissée, étaient tout près de douter de l'humanité. Fallait-il exclure les ouvrières à domicile de cette participation de tous aux misères de chacun? Le Comité National ne l'a pas pensé et, en ne leur attribuant qu'un salaire partiel, il demande à leur bonté le surplus du

travail qu'elles ont à fournir. Elles sont ainsi associées de façon positive à la grande œuvre de solidarité nationale assumée par le Comité. Et l'on peut appliquer aux 25,000 femmes employées par l'Œuvre du Vêtement la parole adressée à la veuve de l'Évangile :

« En vérité, je vous le dis, cette veuve qui est pauvre a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le tronc, car tous ont mis de leur superflu, mais elle, elle a mis de son nécessaire, tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre. »
(Marc, XII, 43 et 44.)



Utilisation de vêtements usagés

Les femmes embauchées par les ouvroirs créés dans les communes ne sont du reste pas les seules qui contribuent à la confection des objets nécessaires à l'Œuvre du Vêtement. Une partie importante de ces objets ont été commandés à l'Union philanthropique des Maîtres Tailleurs, à la Centrale Sociale, à l'Union Patriotique des Femmes Belges, au Syndicat de la Lingerie, aux Arts de la Femme, au Syndicat de la Chapellerie et au Syndicat de la Chaussure, tous

organismes ayant pour objet la protection du travail et le relèvement des salaires.

Ces divers syndicats avaient, à la fin de janvier 1915, payé de ce chef en salaires environ 65,000 francs. A cette somme, il faut ajouter celle de 230,000 francs payés aux ouvrières de différents comptoirs.

Enfin, la portée de l'Œuvre du Vêtement est plus large encore.

Pour la confection des vêtements, linges, etc., de grandes quantités de matières premières sont nécessaires. Toujours en vue d'assister par le travail, le Comité, dans les contrats qu'il fait avec ses fournisseurs, introduit une clause interdisant de faire les fournitures sur les stocks existants; les industriels qui doivent fournir les matières premières sont donc tenus de faire travailler, ils sauvent ainsi de



Distribution de travail

l'inaction une partie au moins de leur personnel ouvrier et, dans les dépenses consacrées à l'Œuvre du Vêtement, de nouvelles et importantes sommes sont distribuées en salaires.

*
* *

Une fois confectionnés, les vêtements sont dirigés, à Bruxelles par exemple, vers le « Pôle Nord », où, l'hiver, la jeunesse élégante et mondaine s'exerçait au sport du patinage; ils y sont emmagasinés pour être ensuite répartis entre l'agglomération et les provinces suivant les nécessités et les besoins.

A Bruxelles, les distributions se font par l'intermédiaire des comptoirs établis dans chaque commune de l'agglomération.

Il faut au surplus noter qu'indépendamment des vêtements confec-

tionnés par les comptoirs, ainsi que par les divers syndicats professionnels, le Comité National a reçu par l'intermédiaire de la



Un dépôt central de vêtements

Commission Rockefeller des envois extrêmement importants des États-Unis et du Canada.

Au total, au 31 janvier 1915, on avait pu distribuer pour fr. 1,351,893.12 de vêtements.

*
* *

Les résultats, on le voit, sont réconfortants.

Grâce à l'activité du Comité National aidé par la Commission for Relief in Belgium, subsidiée par les largesses du peuple américain, on peut affirmer que les pauvres n'ont pas trop souffert du froid pendant l'hiver 1914-1915. Et, lorsque, malgré la rude vie qu'il mène là-bas dans les Flandres, au milieu des dangers qui l'environnent de toutes parts, il est arrivé au petit soldat belge de penser à ceux qui sont restés au pays, à une femme affectueusement aimée, à des enfants tendrement chéris — il dut les quitter avec tant de hâte et peut-être ne lui sera-t-il pas donné de les

revoir — il eut au moins la consolation de les savoir préservés du froid et de l'humidité par des vêtements chauds et confortables..... Et, sans souci de lui-même, ignorant son propre héroïsme, oubliant toute la reconnaissance qui lui est due, il éprouva un sentiment de gratitude profonde pour tous ceux, qui, en cette année terrible, ont su être bons...

Impressionné par l'importance des résultats acquis, qu'on se garde cependant de conclure que la tâche du Comité dans ce domaine est terminée. Les vêtements s'usent et se détériorent par l'usage; il faut les renouveler. Quant à ceux à qui ils sont donnés, on doit prévoir que la crise devenant toujours plus aiguë, de moins en moins, ils seront à même de pouvoir les remplacer eux-mêmes. Et chaque jour verra affluer de nouvelles catégories de familles qui, jusqu'à présent, ont pu suffire à leur entretien et qui seront forcées de recourir à l'assistance publique pour se vêtir.

Quant aux ouvriers qui trouvent dans le modeste salaire que le Comité leur alloue, un allègement aux difficultés présentes, il serait cruel de les priver de ce gain exceptionnel auquel ils se sont habitués.

L'effort d'hier appelle donc instamment pour demain un effort plus large et plus généreux encore... Nous vivons à une heure où, plus que jamais, les tâches doivent être menées jusqu'au bout...





Comité Central des Réfugiés

AUX premières heures de l'invasion allemande, ce n'aura pas été un des moins poignants spectacles que celui des grandes routes endormies, éveillées tout à coup aux grondements de l'orage où se précipitaient affolées, des villes, des villages, des campagnes, des populations jusqu'alors insouciantes et heureuses. Ah! ces cortèges douloureux où grinçait l'essieu des chariots chargés des débris du foyer domestique! Femmes, vieillards, enfants, les uns à peine vêtus, les autres ployés sous le poids de leur ruine, des familles entières fuyaient au hasard plus lamentables, plus lugubres que ces bandes d'émigrants si tristement errantes aux environs des ports. De leur aisance passée, d'un labeur opiniâtre, les quelques hardes sauvées à la hâte étaient l'unique richesse qui leur restât, car, leurs yeux, vides des lumières de l'espérance, n'emportaient que l'image de leurs maisons détruites et de leurs champs dévastés.

Chaque jour accumulait de nouveaux désastres; chaque jour le nombre de ces fugitifs croissait. Et les routes de la province de Liège, les routes du Brabant, les routes de la Flandre, les routes brûlantes du soleil d'été, contemplant ce torrent humain qui coulait, en poussaient les flots agités au cœur des cités paisibles et confiaient ces épaves à la pitié des villes.

*
* *

O bonne ville de Bruxelles, tu fus accueillante et hospitalière à tous ces malheureux; de toutes parts les secours affluèrent; ce fut une floraison magnifique d'initiatives généreuses.

La charité privée fit des prodiges. Mais, nourrir ceux qui ont faim, abriter les sans-asiles, aux sans-travail procurer un emploi, aux malades dispenser les soins nécessaires; mais, en face d'une étendue de misères toujours grandissante, secourir de toutes les manières, secourir sous toutes les formes, secourir sans s'arrêter jamais, pour atteindre ce but, la charité la plus éclairée n'aurait-elle pas été débordée si elle eût continué à s'exercer sans méthode, hors des cadres d'un organisme approprié?

*
* *

Pour parer à ce danger, toutes les bonnes volontés s'unirent et, dès que cela fut possible, elles concentrèrent leurs efforts dans une œuvre commune. C'est dans ces conditions que fut constitué, à Bruxelles, au début de novembre, le Comité Central des Réfugiés. Il se donna pour mission de centraliser les renseignements relatifs aux principaux refuges existants, de subventionner ceux d'entre eux dépourvus de ressources, de provoquer la création de refuges nouveaux, d'accorder des secours aux réfugiés en province. Grâce au patronage et à l'appui financier du Comité National d'Alimentation, cette œuvre étendit bientôt ses ramifications dans de nombreuses villes. Chaque province eut un comité spécial. Leurs organisateurs furent ainsi à même de prodiguer plus efficacement et d'une manière plus durable les secours nécessaires à tous ceux-là dont les épreuves,

les souffrances et la misère rendaient le sort particulièrement digne de bienveillance et de pitié.

*
* *

Qu'importent maintenant les détails de fonctionnement de cet organisme si le lecteur peut se rendre compte par ailleurs du champ d'activité que cet organisme déploie? N'est-ce pas assez à celui



Répas des réfugiés

qui fut généreux de savoir sur quels fronts sa générosité retombe, quels dénûments elle soulage, avec quel discernement elle se répand pour qu'il puise dans cette connaissance un motif à persévérer dans son attitude généreuse?

*
* *

La place malheureusement fait défaut pour insister autant qu'il eût été désirable. Pénétrons tout de même dans les bâtiments de l'Université libre de Bruxelles. C'est là que le Comité Central des Réfugiés a son siège.

Au seuil de cette demeure désertée des étudiants et des maîtres, on voudrait voir inscrits les mots gravés par Dante sur les portes de son enfer : *Cita dolente*. C'est en effet la cité des douleurs que cette cour intérieure, ces vestibules, ces escaliers, ces locaux où se presse, matin et soir, venue des coins les plus reculés de la Belgique, la foule misérable de tous ceux que l'effroi et la dévastation ont

chassés de leurs foyers. Ce n'est pas la révolte, ce n'est plus la peur qu'on lit sur leurs visages; non, le sentiment qui anime ces figures flétries, c'est une sorte de résignation stoïque et chez beaucoup, sans doute, la honte de tendre pour la première fois la main.

Chacun à son tour sera entendu, chacun exposera sa situation et ses besoins, et après qu'une courte enquête aura été faite, il recevra dans la mesure du possible, pour lui, pour sa famille, les secours nécessaires. Vêtements, linge, chaussures, etc..., tout cela regorge dans les magasins de l'Université grâce aux dons qui affluent de toutes parts. Rarement le Comité interviendra par des secours en argent, mais dans une large mesure, par contre, en bons de charité permettant de se procurer les denrées, le charbon et les autres objets indispensables.

Pour loger les réfugiés, pour les nourrir, il fallait aménager des locaux spéciaux. Le Comité a créé à cet effet dans l'agglomération bruxelloise le nombre d'asiles nécessaires. Il y en a treize à l'heure actuelle. Enfin, pour que les malades et les femmes enceintes ne manquassent point de soins, un service médical et une maternité ont été organisés.

Ne le voit-on pas s'éclairer, maintenant, le tableau lugubre de tous ces fugitifs? Vers eux se sont tendues les mains fraternelles de la pitié. Un asile est là qui s'ouvre où ils seront logés et nourris gratuitement jusqu'à ce qu'on ait pu pourvoir à leur utilisation et à leur rapatriement. Ils entrevoient de nouveau la possibilité d'un peu de calme, d'un peu de bien-être et la douceur de ce rayon d'espérance à leurs âmes, faut-il la dire, quand on se représente l'angoisse d'une mère qui se demandait tout à l'heure encore quel miracle assurerait le pain de son enfant.

*
* *

Telle est, brièvement exposée, la sphère dans laquelle l'œuvre du Comité Central des Réfugiés s'exerce. Certes, les secours ainsi prodigués sont forcément précaires. De ceux qui les distribuent, ils exigent un dévouement constant, et des ressources toujours nouvelles.

Ne voit-on pas la plaie saignante de la Belgique s'étendre, et combien peut-être que jusqu'ici le sort épargna, qui demain deviendront à leur tour de pitoyables victimes? Voilà à quelles nécessités, voilà à quelles éventualités aussi les comités des réfugiés doivent faire face.

N'ont-ils pas déjà magnifiquement réalisé la moitié de ce programme! Rien qu'à Bruxelles, depuis le début de novembre, plus de 3,700 familles ont été secourues, 3,700 familles qui auraient péri de détresse; journellement plus de 1,400 malheureux ont été logés et nourris; enfin, plus d'un millier de ces familles si cruellement éprouvées ont été rapatriées par les soins et aux frais de ces comités.

Dans un pays dévasté où nul ne peut se dire à l'abri du malheur, le spectacle de cette activité bienfaisante n'est-elle pas faite pour émouvoir et ne demeure-t-on pas émerveillé que l'esprit de solidarité et l'amour aient pu s'élever si haut au milieu de tant de ruines?





L'Œuvre du Logement

DE tous les monuments dont Bruxelles est fier, le plus vaste s'il n'est le plus beau, le plus imposant s'il n'est le plus élégant, c'est le Palais de Justice. Situé dans la partie haute de la ville, il domine de sa masse énorme toute l'agglomération et les environs. Par ses proportions formidables, ses dimensions extraordinaires, il attire l'attention, éveille la curiosité ; par la grande idée à laquelle il est consacré, il commande le respect.

Sans doute, il peut paraître prétentieux, de la part des Belges, de vouloir posséder le plus gigantesque Palais de Justice du monde. Ce n'est pourtant pas, chez eux, pur orgueil ou puérile vanité. Comme les individus, les peuples ont leurs faiblesses et le petit

peuple de Belgique ne peut nier celle d'une foi indéfectible en la Justice ; aussi quand il s'est agi de lui élever un Temple, il voulut que celui-ci fût digne d'elle, majestueux comme celle qu'il entendait honorer, assez haut pour imposer silence aux forts, suffisamment large pour donner asile à toutes les faiblesses, assez puissant pour accorder protection à tous les droits.

Une grande partie de ses locaux ont été enlevés à leur destination naturelle. Dans ce qui reste on rend encore la Justice, car il faut



Après la bataille

malgré tout maintenir l'Idéal... On plaide, mais les débats sont languissants. On sent que l'heure n'est pas aux luttes entre particuliers, que ce n'est pas sur le terrain du droit privé que se livre le combat pour le Droit.

Aussi s'est-on ef-

forcé de toute part à apaiser les conflits qui naissent fatalement des relations sociales. Le barreau, spécialement, s'y est employé avec ardeur et la matière sur laquelle il put exercer son activité ne lui fit pas défaut.

*
* *

Dès le début de la guerre la question des loyers lui apparut grave pour le présent et grosse de menaces pour l'avenir. Privés de leurs ressources normales, la plupart des locataires se trouvèrent, presque du jour au lendemain, dans l'impossibilité de faire face à leurs obligations envers leurs propriétaires. Déjà en temps ordinaire quelle charge écrasante constitue pour la famille ouvrière ou bourgeoise le paiement du loyer ! Qui dira quel prodige d'habileté la

ménagère doit souvent déployer pour pouvoir économiser jour par jour, sur les ressources que lui procure le gain de son mari, les petites sommes qui devront servir à la fin du mois à satisfaire le propriétaire? Quel sacrifice il faut s'imposer pour distraire mensuellement de l'argent destiné à la nourriture, aux vêtements, à l'éducation des enfants, vingt, trente, cinquante francs et plus pour payer le loyer! Les mois s'écourent si vite! L'échéance redoutée revient si souvent!

Mais cette année, les événements donnèrent au problème de l'habitation une ampleur exceptionnelle. Subitement la situation devint critique. Il fallait lui trouver un remède au plus tôt.

*
* * *

Afin d'éclairer les intéressés sur leurs droits et leurs obligations et de rechercher une formule de conciliation acceptable pour tous, le Barreau de Bruxelles créa dans son sein une Œuvre d'Assistance et organisa un service permanent de consultation gratuite au Palais de Justice. Et tous les jours, dans la matinée, on voit dans les couloirs du palais défiler la longue théorie des indigents qui viennent demander à l'Œuvre d'Assistance une bonne parole, un conseil, un appui.

Un service de consultation fut d'ailleurs institué également auprès de chacune des œuvres de chômage fonctionnant dans l'agglomération bruxelloise,

Que de misères poignantes ont défilé dans ces diverses consultations!

Voici d'abord une veuve qui, quelques mois avant la guerre, avait consacré tout son petit pécule à l'installation d'un commerce de détail. Elle a à sa charge une petite fille, sa vieille mère et une sœur. Le commerce n'a jamais connu la prospérité. Depuis neuf mois le loyer n'a plus été payé. La malheureuse a pour quinze cents francs de dettes et n'a aucune ressource pour vivre.

Puis c'est un dessinateur qui gagnait de bons appointements au service d'une société industrielle. Dès le lendemain de la déclaration

de guerre il a été privé de sa place. Pendant plusieurs mois, il a pu vivre de ses économies, sans du reste parvenir à faire face au paiement du loyer. Mais finalement, à bout de ressources, dans un



Après le bombardement

moment de désespoir, il est parti. Sa femme restée seule avec deux enfants n'a plus eu de ses nouvelles.

C'est encore une mère qui menait une existence paisible avec sa fille et son fils adorés. Ce dernier modèle de dévouement et de piété filiale travaillait pour subvenir à l'entretien de la petite famille, et celle-ci était heureuse... Il fut rappelé sous les drapeaux : il déploya autant de zèle au service de la Patrie qu'il en avait montré dans son milieu familial. Il tomba en héros devant l'ennemi et le jour où la mère désespérée apprit la

pénible nouvelle un propriétaire impitoyable avait fait saisir son mobilier, car déjà depuis cinq mois le loyer n'avait plus été payé.

Voici une fille mère, estropiée, vivant avec une fillette de dix ans. Elle exerçait le métier de couturière, travaillait chez des particuliers. Mais les personnes qui lui donnaient de l'ouvrage ayant quitté le pays, elle s'est trouvée sans moyens d'existence, obligée de recourir à la charité pour son entretien et son logement.

C'est enfin cette vieille de soixante-douze ans dont le fils expose sa vie au service des autos-mitrailleuses belges et qui, au début de la guerre, céda son unique lit à une ambulance et depuis lors couche sur le plancher de sa mansarde ! C'est occasionnellement que l'Œuvre d'Assistance eût connaissance de sa situation : elle s'em-

pressa de lui donner — car elle a une section du mobilier qui se charge de pourvoir de meubles ceux qui en sont dépourvus — un lit pour remplacer celui qui avait été si généreusement abandonné. Elle le fit non seulement pour soulager une poignante détresse, mais pour remercier celle qui venait de donner un si magnifique exemple d'héroïque et pure abnégation.

La liste de ces exemples peut s'allonger presque à l'infini. Tout cela démontre la profondeur des difficultés dans lesquelles les locataires se débattent depuis l'ouverture des hostilités.

Ces difficultés, les avocats, appelés dans les divers services de consultation, s'efforcent de les résoudre par la voie amiable. Leur intervention aboutit, dans la plupart des cas, à concilier les intérêts opposés des locataires et des propriétaires.

Des premiers ils sollicitent tout l'effort possible aux fins de donner quelque satisfaction à leur bailleur ; à ceux-ci ils conseillent une attitude généreuse en leur rappelant qu'aux heures tristes du moment, l'exercice de la charité est une des formes les plus élevées et les plus pratiques du patriotisme.

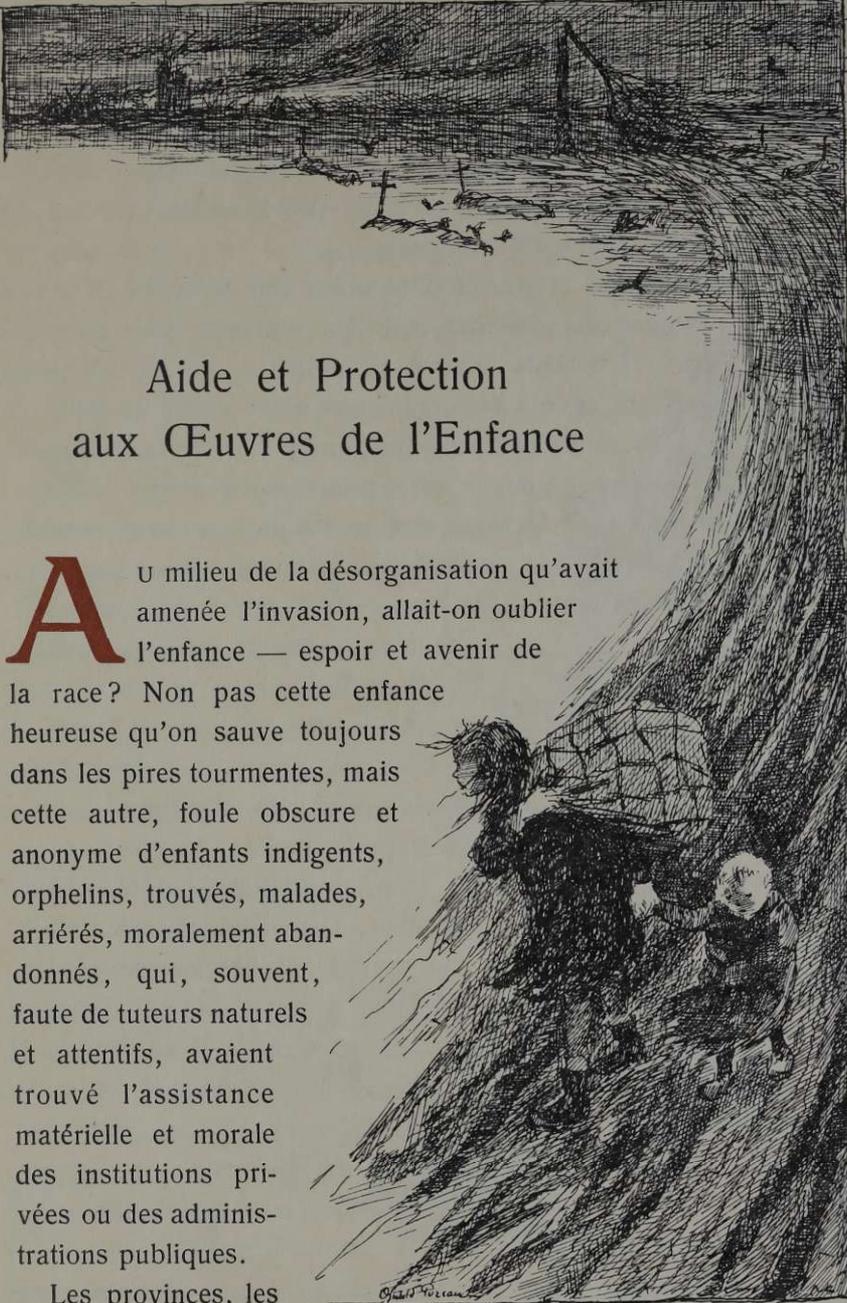
Parfois cependant, par suite de circonstances diverses, un accord est irréalisable. Alors une solution extrême s'impose : le logement gratuit du locataire expulsé. Pour y arriver, l'Œuvre d'Assistance du Barreau demanda et obtint de quelques propriétaires généreux la libre disposition de leurs immeubles pour y loger des indigents, des « sans-logis ». Seulement, une telle générosité ne devait être qu'exceptionnelle et à mesure que les demandes de logements se multipliaient, les offres faites par les propriétaires devenaient plus rares et l'on voyait avec angoisse arriver le moment où les expulsés seraient sans abri et où l'œuvre allait avorter lamentablement.

Une fois de plus, le Comité National sauva la situation. Les immeubles que l'on ne pourrait pas se procurer gratuitement grâce à la pure générosité des propriétaires, peut-être serait-il possible de les obtenir moyennant le paiement d'une légère indemnité destinée à compenser les frais qu'entraîne inévitablement l'habitation d'une maison.

Le Comité National promet et accorda son concours. L'Œuvre d'Assistance du Barreau de Bruxelles lui fut rattachée et dans son sein est née la section de l'aide et protection aux sans-logis. Celle-ci étendit bientôt ses ramifications dans chacune des communes de l'agglomération bruxelloise, où fut institué un Comité des logements, qui a ainsi pris place à côté du Comité de l'Alimentation et de celui de l'Œuvre du Vêtement. Il fonctionne d'ailleurs aussi comme office de conciliation, ne recourant au logement gratuit qu'en cas de nécessité absolue. Et dans ce domaine de la conciliation, les résultats que les divers comités locaux ont obtenus dépassent vraiment toute l'espérance qu'y avaient mise leurs fondateurs.

Et voici donc, qu'au pauvre, à qui la guerre a ravi le peu qu'il possédait, outre la nourriture substantielle et l'habillement chaud, un gîte est assuré, dans l'attente des jours meilleurs.





Aide et Protection aux Œuvres de l'Enfance

Au milieu de la désorganisation qu'avait amenée l'invasion, allait-on oublier l'enfance — espoir et avenir de la race? Non pas cette enfance heureuse qu'on sauve toujours dans les pires tourmentes, mais cette autre, foule obscure et anonyme d'enfants indigents, orphelins, trouvés, malades, arriérés, moralement abandonnés, qui, souvent, faute de tuteurs naturels et attentifs, avaient trouvé l'assistance matérielle et morale des institutions privées ou des administrations publiques.

Les provinces, les

villes, les communes, ruinées par la guerre, frappées de contributions exorbitantes, privées des subsides de l'État, étaient impuissantes à faire face aux engagements qu'elles avaient pris pour promouvoir les œuvres philanthropiques et d'assistance.

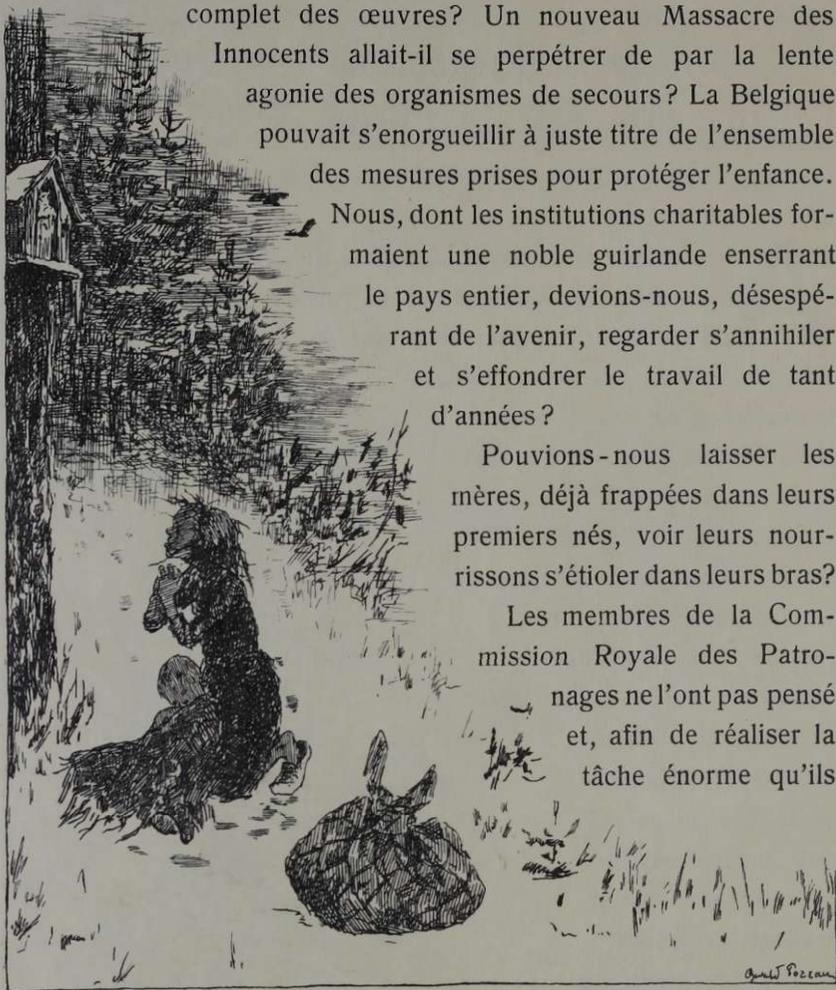
La charité privée, malgré l'élan admirable de toutes les classes sociales, était déjà sollicitée par tant de fondations d'entraide immédiate, que la solution du difficile problème de l'enfance ne pouvait, par elle seule, être trouvée.

Allait-on rentrer impuissant et voir s'écrouler l'édifice complet des œuvres? Un nouveau Massacre des Innocents allait-il se perpétuer de par la lente agonie des organismes de secours? La Belgique pouvait s'enorgueillir à juste titre de l'ensemble des mesures prises pour protéger l'enfance.

Nous, dont les institutions charitables formaient une noble guirlande enserrant le pays entier, devons-nous, désespérant de l'avenir, regarder s'annihiler et s'effondrer le travail de tant d'années?

Pouvions-nous laisser les mères, déjà frappées dans leurs premiers nés, voir leurs nourrissons s'étioler dans leurs bras?

Les membres de la Commission Royale des Patronages ne l'ont pas pensé et, afin de réaliser la tâche énorme qu'ils



voulaient entreprendre, ils se sont tournés vers le Comité National de Secours et d'Alimentation lequel fit sienne l'idée de la Commission Royale des Patronages et décida la création de la section : « Aide et Protection aux Œuvres de l'Enfance. »

Oui, tandis que sous Liège, devant Anvers, sur les rives de l'Yser, tombaient dans la fleur de la vie et la force de l'âge, les meilleurs de nos fils, il fallait quand même, par une de ces étonnantes anomalies, dont notre civilisation donne la preuve, que nous nous attachions à nourrir, à instruire, à éduquer cette enfance malchanceuse et misérable qui n'a commis d'autre crime que d'être née dans un milieu d'où il a fallu la sauver.

Ah! s'il n'était pas contre nature d'apaiser tout ce qui s'agite et ce qui bout en ce moment dans le cœur d'un Belge, comme on voudrait pouvoir souhaiter que de cette génération élevée au bruit des armes et dans des flots de sang, se lèvent des hommes qui feraient plus tard l'humanité meilleure et les peuples fraternels!

Quels sont les enfants sur lesquels doit veiller la section : « Aide et Protection aux Œuvres de l'Enfance »?

Ceux que nous avons désignés, et, tout d'abord, les enfants qui, avant la guerre, avaient été placés, les uns par les juges des enfants, les autres par des institutions charitables, soit chez des particuliers, soit dans des établissements publics ou privés.

Il a fallu rechercher ce qu'ils étaient devenus, car dans le bouleversement du pays, à la suite de la destruction des villages et de l'exode des populations, ces enfants que les liens du sang n'attachaient pas à leurs tuteurs, se trouvaient errants et dispersés dans le pays, échappant ainsi à toute protection et à toute surveillance.

Quant aux institutions charitables publiques ou privées, là où leur existence n'a pas été désorganisée par la guerre, beaucoup ont vu leurs ressources entièrement taries et ne peuvent plus rendre les services qu'on attendait d'elles. Il a fallu ou il faudra, soit les reconstituer, soit les soutenir pécuniairement.

Un autre champ d'activité ouvert à l'initiative de la section est, en certains cas, le soutien à fournir et souvent même la création à



faciliter aux Gouttes de Lait et aux Consultations de Nourrissons.

Grâce à l'appui du Comité de Secours et d'Alimentation, la fondation est assurée d'arriver aux résultats rapides et efficaces que la détresse du moment réclame.

En réponse à la première circulaire, annonçant la création de la section et adressée à plus de neuf cents administrations et œuvres, les demandes d'intervention affluèrent et le Comité directeur d'Aide et Protection put mesurer l'immense étendue de sa tâche.

C'est spécialement parmi les populations ouvrières des régions industrielles des provinces de Liège et du Hainaut que la misère est profonde et que des mesures s'imposent pour aider les mères qui ne peuvent trouver le lait et les aliments indispensables pour leurs tout petits.

Au delà des frontières, dans les Pays-Bas, en France, en Suisse, en Angleterre, renouvelant l'appel que poussa jadis l'apôtre des Indes, François-Xavier, on a entendu retentir le cri : « *Da mihi Belgas!* » et l'aide généreuse de nos voisins du Nord offrant d'accueillir nos enfants dans leurs familles, en nous touchant au fond du cœur, n'est pas sans y semer une inquiétude, car combien de ces petits attachés à leurs riches protecteurs par une reconnaissance bien naturelle reviendront encore, après la guerre, dans leurs foyers déserts ou ruinés?

C'est l'avenir de la Belgique qui est en jeu, c'est sa force vive pour les années futures qui s'émiette et se disperse. Il ne faut pas que nos enfants connaissent l'égoïsme du dicton des Romains jouisseurs : « *Ubi bene, Ibi patria* ». C'est plus encore aux jours de deuil qu'aux jours de fête que la maison natale doit rassembler tous ses fils; à juste titre la Fondation s'est préoccupée de ce grave problème en s'attachant à enrayer l'exportation de nos enfants et en fondant, notamment à cette fin l'Œuvre des Orphelins de la Guerre.

Ainsi, de quelque côté que se tourne le Comité Directeur de la section : Aide et Protection aux Œuvres de l'Enfance, il ne voit que situations inextricables, détresse angoissante et misères poignantes.

Il ne s'agit rien moins que de soutenir des centaines de mille enfants. La tâche pourra-t-elle être menée à bien?

— Oui, répond Aide et Protection, car le dévouement de nos délégués est admirable.

— Oui, car le Comité National de Secours et d'Alimentation est là avec sa générosité habituelle, pour nous soutenir et nous permettre de remédier aux maux constatés.

Ici, c'est une Œuvre de Préservation de l'Enfance contre la Tuberculose qui, faute d'un subside mensuel de 2500 francs, va clore ses portes et renvoyer ses protégés; là, c'est la province de Hainaut qui sollicite une intervention mensuelle de 75,000 francs pour soutenir, étendre ou créer une œuvre d'allaitement pour 25,000 enfants parmi lesquels la mortalité est énorme.

Ah! si la vue d'un champ de bataille parsemé de cadavres, si le spectacle des hôpitaux remplis de blessés ramenés du front et tout sonores de leurs gémissements étouffés sont la réplique fatale de la frénésie des combats, pourquoi la guerre doit-elle ajouter à ces horreurs, l'horreur sans nom d'entraîner dans son sillage de petits cercueils où dorment des innocents aux visages de cire?

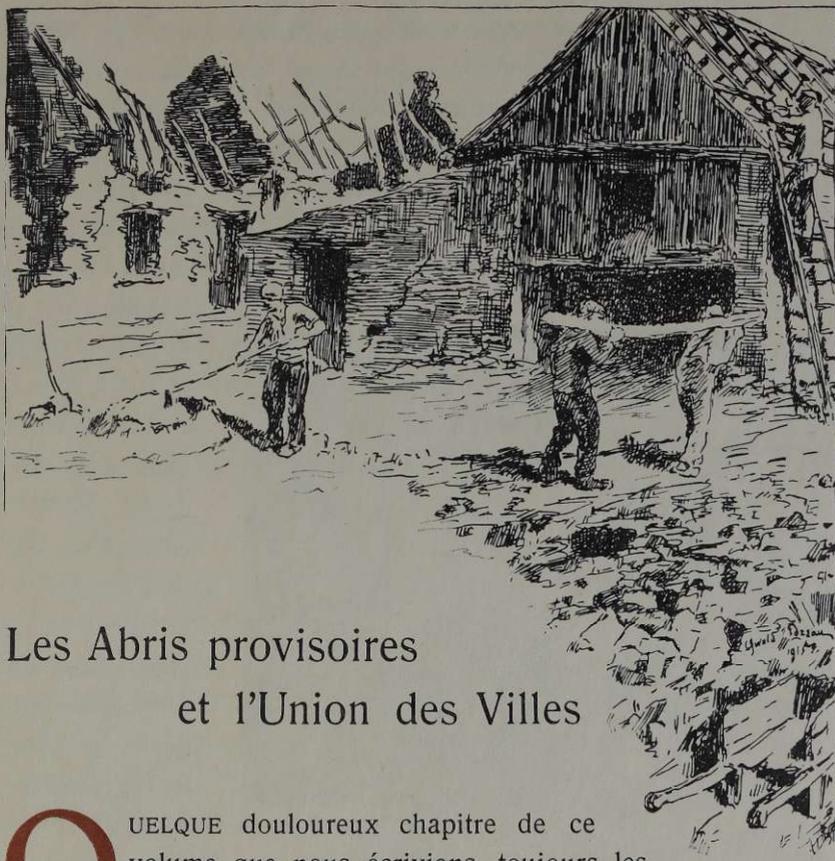
Qui ne comprend que ce serait un crime criant vengeance au Ciel que de ne pas tenter l'impossible pour sauver cette enfance — espoir et avenir d'une race héroïque que le monde a saluée d'un cri d'admiration?

Le comité directeur d'Aide et Protection a choisi comme présidente d'honneur de la section, M^{me} Brand Whitlock, qui porte un nom béni à l'heure actuelle pour tous les Belges.

Elle y personnifie l'Amérique, berceau de la Protection de l'Enfance, et sa présence parmi nos compatriotes qui ont fait des œuvres infantiles l'objet de leurs études, commémore une fois de plus, le geste de charité que fit si simple et si large la Grande République en faveur de notre pays. A ses côtés a pris place, comme vice-présidente, M^{me} la docteur Hedger, arrivée spécialement de Chicago pour venir en aide à nos enfants par ces temps tragiques.

Puisse la présence de ces femmes d'Amérique au sein du Comité détourner le fléau de la famine et des épidémies de la tête innocente de ces petits enfants qui, hier encore, riaient à la vie de toutes leurs fossettes et de leurs premières dents de lait!





Les Abris provisoires et l'Union des Villes

QUELQUE douloureux chapitre de ce volume que nous écrivions, toujours les mêmes sentiments nous dominent : si la désolation nous abat en constatant les ruines partout accumulées, un espoir nous redresse à voir l'incompressible force dont témoignent les hommes qui furent victimes des pires catastrophes.

Nulle part peut-être au cours de ces pages ces sentiments n'apparaissent avec plus d'éclat qu'en examinant ce qui se prépare ou ce qui a été accompli en matière d'abris provisoires ou de reconstruction de villes.

Si des noms tristement célèbres sont inscrits pour nous, en lettres de feu, dans l'histoire de cette grande guerre : Visé, Dinant, Louvain, Aerschot, Termonde, combien d'autres plus obscurs dénomment des martyrs ignorés mais aussi sanglants.

Qui, même en Belgique, connaissait bien ces charmants villages ardennais du sud du Luxembourg qui s'appellent Maissin, Villance, Porcheresse, Yzel, Ethe, Les Bulles, Tintigny, Barancy, Rossignol, Bellefontaine et tant d'autres, où, en été, passaient de rares touristes et, à l'automne, quelques bandes de chasseurs ? Eh bien, à Porcheresse, sur 108 maisons, il y en a 100 détruites ; à Ethe, sur 427, 420 ; à Tintigny, il ne reste rien des 310 maisons, et, à

Rossignol, il en demeure 18 de 218.



Intérieur de ferme

La légende veut que lorsqu'un incendie embrase la maison contre laquelle l'hirondelle bâtit son nid, la messagère du printemps se précipite dans les

flammes qui dévorent ses petits ; l'amour de l'homme pour sa demeure patriale n'est pas aussi insensé, mais ce serait mal connaître nos paysans ardennais que de les juger d'après ce que nous savons de ces gens de la ville sans attaches avec les appartements où ils vivent ; eux, au contraire, presque toujours propriétaires de leur enclos, lui sont unis par ces liens invisibles qui attachent si fortement l'homme à la terre où il est né, qu'il a reçu de ses ancêtres et qu'il compte léguer à ses fils.

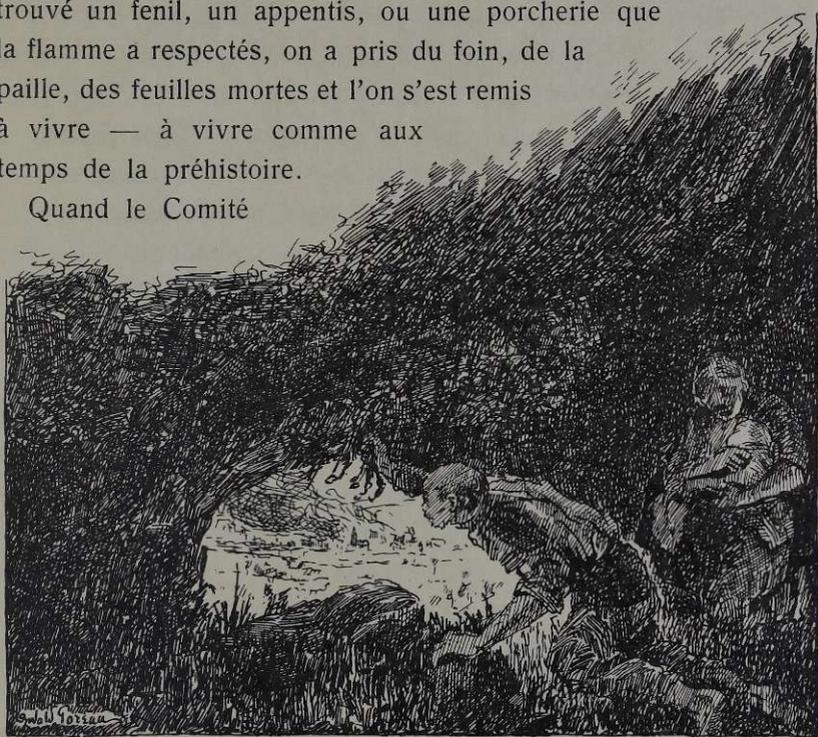
Dans l'horreur de la débâcle, devant l'incendie qui faisait rage, on a fui, on a gagné une retraite en forêt ou quelque abri dans un village voisin chez des parents ou des inconnus, on s'est terré là pendant des jours d'angoisse aux écoutes du crépitement de la fusillade et du tonnerre du canon, on a accueilli des fuyards et des

blessés livides et hagards du fracas des obus et de l'éclair des baïonnettes, on a entendu décroître dans la nuit les bruits de la bataille poursuivant ailleurs son œuvre de destruction, et, quand un matin on n'a plus perçu à l'horizon que de sourds grondements pareils à ceux d'un orage qui s'apaise et qui s'éloigne, on s'est risqué à retourner aux lieux jadis témoins d'un bonheur paisible et d'une vie de labeur.

Dites, de quelle âme les habitants de Tintigny ont-ils dû contempler les ruines de leur village où pas une maison ne restait debout; de quel cœur tel vieux paysan qui avait peiné un demi-siècle pour acquérir le lopin où se dressait sa chaumière; en a-t-il fouillé les cendres et de quels regards en a-t-il mesuré les murs au ras du sol calciné?

Et telle est la force vitale de ce peuple tenace qui ne peut se résoudre même à l'irréparable que lorsque, dans les ruines, on a trouvé un fenil, un appentis, ou une porcherie que la flamme a respectés, on a pris du foin, de la paille, des feuilles mortes et l'on s'est remis à vivre — à vivre comme aux temps de la préhistoire.

Quand le Comité



National de Secours et d'Alimentation a été averti de ces faits qui émouvraient le cœur le plus dur, il a entrepris d'endiguer et de coordonner cette renaissance chaotique et de mettre un peu d'ordre dans cet empirisme.

L'hiver était là qui allait décupler l'insalubrité de ces repaires, et des comités locaux se sont occupés, avec le concours pécuniaire du Comité central, d'édifier des refuges et abris provisoires. Car la situation de l'Ardenne méridionale n'était pas unique; elle se reproduisait sur d'autres points du territoire, autour de Liège, dans le Namurois, dans le Hainaut, dans la périphérie de l'enceinte d'Anvers, comme elle perdure depuis des mois sur la ligne de l'Yser.

Si, à chaque fois, il devait être paré à un état de choses local, des règles générales pouvaient présider à la distribution des subsides et à leur plus utile répartition. Le Comité National s'en remit à cet égard à l'Union des Villes et des Communes belges, organisme d'information et de documentation établi avant la guerre, qui groupa une commission de personnalités spécialement compétentes avec la collaboration de la Commission Royale des Monuments et des Sites.

L'Union des Villes et des Communes belges n'est pas un organe d'exécution, mais d'étude, de consultation et de coordination, l'exécution étant assurée par des comités locaux ou par les pouvoirs communaux qui, seuls, sont appelés à se prononcer en matière de reconstruction.

La section de la reconstruction doit en même temps étudier la question des abris provisoires, car la réédification des cités belges doit être entreprise de manière à leur assurer plus de beauté et plus d'hygiène et, pour atteindre ce but, un temps minimum est nécessaire, pendant lequel les citoyens belges rentrés dans les villes détruites doivent y trouver des refuges qui puissent les abriter deux années au moins.

L'étude de ces abris doit naturellement s'inspirer des nécessités et ressources locales, spécialement en matériaux de remploi. La Commission a donc fait des enquêtes sur place à Termonde, Louvain, Dinant, Aerschot et les poursuit de ville en ville.

Le problème de la reconstruction est autrement vaste et difficile. La science et l'art du *Town Planning* que les édilités du moyen âge ont possédé à un si haut degré en Belgique, ont été presque complètement négligés au cours des derniers siècles et spécialement du XIX^e siècle, pétri d'égoïsme utilitaire.

C'est précisément en réaction contre ces tendances que s'était fondée l'Union des Villes et des Communes belges, qui avait organisé, à Gand, en 1913, la première exposition de *Town Planning*.

Une des principales préoccupations de la commission est de conserver à nos agglomérations la forte individualité que les siècles leur ont imprimée et même de leur rendre certains caractères esthétiques déformés au cours de quelques périodes sans idéal artistique. Il s'agit de faire œuvre de progrès et d'hygiène, sans oublier les particularités du sol, du climat et de l'histoire.

L'étude relative à Louvain, où, comme on le sait, des quartiers entiers ont été brûlés, est déjà très avancée et ses résultats s'annoncent comme excellents, disons même remarquables. Les autres villes font l'objet de la même et féconde collaboration d'où doit sortir une Belgique plus belle.

A l'initiative de l'Union Internationale des Villes, dont le siège est à Bruxelles, et de l'Association Internationale du *Town Planning* et des *Garden Cities*, des comités se constituent dans divers pays pour aider l'Union des Villes belges dans son étude et lui apporter le fruit de l'expérience en matière de constructions urbaines.

Quand toutes ces études seront terminées, quand les plans des cités seront arrêtés, comment les villes et communes belges — ruinées par la guerre — trouveront-elles les ressources nécessaires pour réédifier leurs monuments et leurs habitations. Sans doute des indemnités pourront intervenir, mais suffiront-elles et quand seront-elles payées?

Or, ce n'est pas à longue échéance que nous voulons renaître de nos cendres, c'est demain, c'est au lendemain même de la conclusion de la paix. Ce sentiment est unanime, il se traduit dans toute la vie sociale actuelle, dans la construction des abris provisoires, dans les fermes qu'on rebâtit, dans les plans qu'on dresse.

Au lendemain du bombardement d'Ypres, le bourgmestre de la vieille cité, qui fut jadis un caravansérail de peuples, s'écria, devant les ruines des Halles et du Beffroi : « Nous les rebâtirons, j'en ai sauvé les plans ! »

Si la civilisation flamande du XIII^e siècle, si son architecture civile et communale avaient trouvé leur expression parfaite dans les nobles proportions du vaste monument dont Baudouin IX posa, en 1200, la première pierre, toute l'énergie de notre race et sa tranquille confiance en l'avenir s'expriment, avec un noble accent, dans la résolution du bourgmestre d'Ypres, qui ne traduisait pas que les sentiments de ses concitoyens, mais ceux du pays entier, qui a juré de resurgir de ses ruines plus actif, plus laborieux et plus beau que dans le passé !





L'Association pour secourir les Pauvres honteux

VOICI l'une des plus vieilles sociétés dont puisse s'enorgueillir, à Bruxelles, le pur royaume de la Charité. Déjà plus de soixante ans ont passé depuis le 21 décembre 1853, quand quelques personnes de cœur eurent l'esprit de faire un sort, entre toutes les infortunes, à la misère cachée, et fondèrent l'œuvre dont le nom fut pris à ceux-là qu'elle voulait protéger : « Les Pauvres Honteux ». *Res sacra miser*, mais quelle détresse réussit à nous émouvoir le mieux, sinon celle dont les pudeurs sont assez fortes pour étouffer presque ses plaintes.

Des personnes ont connu l'aisance qui, aujourd'hui, sont déchues à cause de revers immérités ; la fierté seule leur reste pour compagne, mais, cette confidente assidue répugne elle-même aux aveux ; elle souffre et elle se défend de tout dire ; elle tremble qu'on ne la ménage pas, et, volontiers, de crainte de rougir, elle ajuste un masque ; elle est dépourvue et, cependant, il ne faudrait pas que la

main secourable la touchât jamais sans précaution. Il y a des douleurs qui veulent des mains gantées...

D'autres, sont, sans l'avoir cherché, engagées dans un chemin difficile; il a suffi d'une maladie qui traîne au foyer d'un employé, ou d'une morte-saison inattendue dans les affaires d'un petit commerçant pour leur donner de justes inquiétudes. Rien d'irréparable encore : une gêne momentanée, un mauvais pas dont on sortirait à coup sûr si un bon génie apparaissait à point pour consentir un prêt sauveur, ou pour garantir un crédit qui chancelle.

Ces bons génies et ces mains gantées, les pauvres honteux les aperçoivent en chacun des visiteurs que l'œuvre leur envoie. A eux revient le soin délicat de mener une enquête sur toutes les demandes de secours, d'en faire rapport aux assemblées de l'Association qui sont tenues chaque semaine et, enfin, de distribuer les secours accordés par le Conseil d'administration de la manière qu'il a déterminée.

Ces fonctions multiples sont exigeantes. Des représentants du meilleur monde de la capitale les ont acceptées. Ils n'ont de cesse qu'ils n'aient recueilli, sur chacun des cas qui leur sont soumis, les renseignements les plus sûrs, car l'expérience humaine qui leur appartient, les met en garde contre les fausses suggestions d'une pitié hâtive sans nuance comme sans discernement. Leurs rapports sont, à cet égard, des modèles du genre et le sociologue qui rassemblerait des témoignages révélateurs sur les besoins moraux et les conditions matérielles de son temps, s'aviserait heureusement de méditer sur ces archives de la souffrance obscure.

L'Association pour secourir les Pauvres honteux est aujourd'hui placée sous le haut patronage de S. M. le Roi Albert. Depuis l'époque déjà lointaine de sa fondation, il a fallu qu'elle dépensât sans compter le dévouement de ses membres et ses ressources financières. Dans ces dernières années, encore qu'elle s'interdise les secours permanents, son activité de plus en plus étendue l'a obligée à entamer son capital de réserve. Et, cependant, elle était loin de prévoir que d'autres charges, combien plus écrasantes,

dussent lui échoir, dès les premiers jours de la guerre. Maintenant, en effet, les recommandations affluent et les rapports qui se multiplient deviennent de plus en plus pressants. La guerre a fait tomber les dernières façades, et les natures les plus ombrageuses se résignent à pousser un cri d'alarme. Quel concert tragique que ces voix timides et comme voilées quand elles commencent de s'excuser presque de sortir de leur réserve accoutumée, que de récits qui s'achèvent avec des larmes silencieuses, que de fatigues de vivre dans un regard ou dans un geste !

Cette femme, dont le chapeau défraîchi et la fourrure éclaircie



La collecte

n'empêchent pas l'élégance et à qui ses cheveux argentés ajoutent encore de la distinction, vivait de la pension que lui servait son neveu, ancien prix de Rome, chef d'orchestre à Liège ; il est parti, le cher enfant, sans songer sans doute, dans la griserie de l'engagement volontaire, à la vieille tante qui s'appuyait sur lui, il est parti pour le front avec ce 12^e régiment de ligne qui s'est couvert de gloire à Dixmude, et, Dieu sait si, depuis lors, les eaux de l'Yser n'ont pas emporté vers la mer son cadavre sanglant ; et la pauvre femme, au visage amaigri par la faim, oubliée déjà, au souvenir qu'elle évoque, sa propre misère qu'il faut lui rappeler doucement...

Que d'attaches la guerre aura rompues!

La solidarité des jours pacifiques est pour ainsi dire enrayée. Tel qui se reposait sur un autre, se voit brusquement isolé par le seul défaut de communications, et, par exemple, ce vieux ménage de parents paisibles, dont le fils, magistrat au Congo, faisait les frais, doit renoncer désormais à recevoir le providentiel courrier d'Afrique!

D'autres fois ce sont des charges accablantes comme celles qui pèsent sur cette épouse divorcée qui, dans le moment où on lui supprime son emploi de caissière, est informée que l'établissement, où fut placé son jeune enfant rachitique, ferme ses portes.

Enfin, pris entre mille autres images de la douleur, voici le groupe pitoyable de deux réfugiées, dont les yeux desséchés et immobiles font songer à la cécité des statues antiques. La mère et la fille. Tout leur souriait, il y a huit mois à peine, dans leur maison de Dinant, dont la Meuse, près du pont où tant d'Anglaises ont lavé d'aquarelles, renversait, dans ses eaux rapides, le reflet de la façade à colombage. L'une et l'autre ont perdu leur mari dans l'affreuse tourmente qui désola leur ville, et, comme si l'implacable destin avait voulu apparier leur détresse, l'une et l'autre ont laissé parmi les morts, un fils. A peine les paroles sortent encore de leur bouche durcie et, quand elles veulent remercier des dons qu'elles ont reçus, un tremblement convulsif les opprime qui les fait s'embrasser avec désespoir...

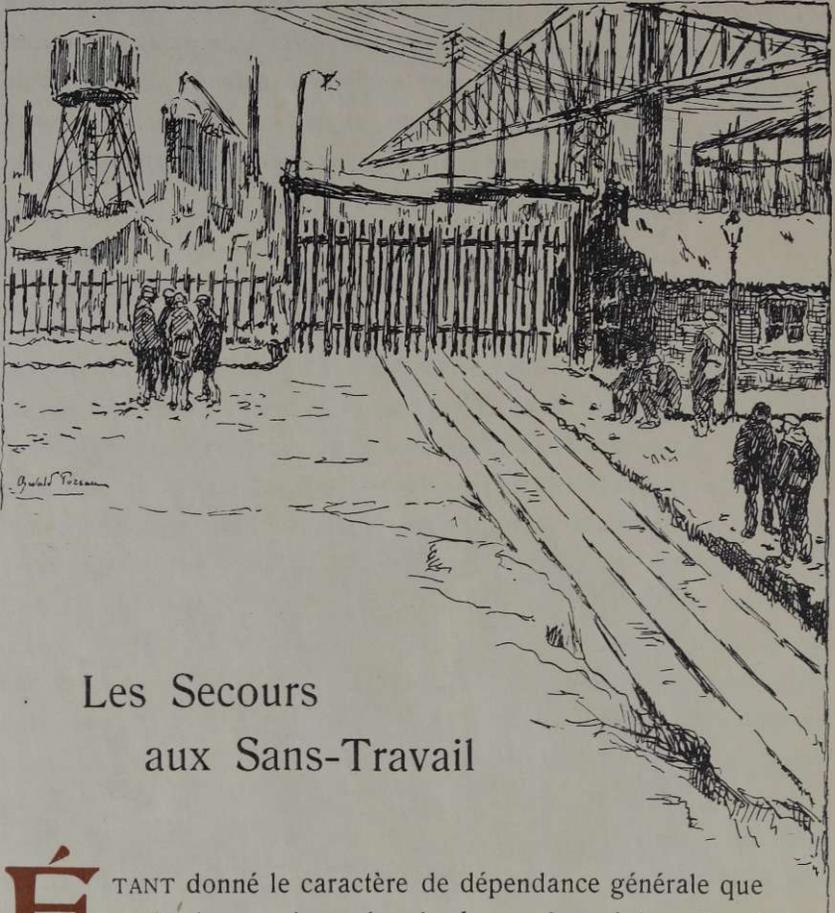
Il n'est donc pas difficile de comprendre que les protecteurs des pauvres honteux aient dû franchir les bornes de leur activité habituelle. Les misères de la guerre ne souffrent aucun retard. Elles ont été entendues, mais la société ne pouvait songer à faire face avec ses moyens ordinaires à cet énorme surcroît de dépenses.

Frappé des services rendus par elle à la bienfaisance privée, le Comité National de Secours et d'Alimentation est généreusement intervenu.

En dépit de ses encouragements et de ses subsides, l'Association pour secourir les Pauvres honteux n'envisage pas l'avenir sans

inquiétude. L'appel aux armes qui retentit partout défend de se faire illusion : la paix ne sera pas signée de sitôt. Que de besoins vont s'accroître! que de mains vont se tendre encore! Et la vieille société bruxelloise se demande avec anxiété si le jour ne viendra pas aussi, où, pour la première fois, elle devra faire attendre ceux qui ne se plaignent qu'après avoir tout épuisé.





Les Secours aux Sans-Travail

ÉTANT donné le caractère de dépendance générale que revêt de nos jours la vie économique internationale, il n'est aucun pays au monde qui ne souffre du drame gigantesque qui se déroule d'un bout à l'autre de l'Europe. Il n'est pas de nation dont l'industrie générale ne soit touchée. Mais si chez les neutres la crise sévit, si le commerce des grandes nations belligérentes végète, que dire d'un petit pays qui, comme la Belgique, est pris dans l'étau des peuples qui s'étreignent, a connu toutes les horreurs de l'invasion, et se trouve être, aujourd'hui encore, le théâtre de la guerre et le carrefour où se sont rencontrées les gigantesques armées des grandes puissances européennes?

Pays minuscule, mais surpeuplé, pays d'une production indus-

truelle intense, dont les neuf dixièmes partent à l'exportation, son sort lamentable ne devait-il pas entraîner avec lui la ruine complète de son industrie et la fermeture de toutes ses usines? L'on travaille, mais c'est pour vendre, c'est pour expédier, et si la Belgique, travailleuse et prospère, mais étouffant dans ses étroites frontières, ne produit que pour l'étranger, comment y enverrait-elle ses produits, si un mur de mitraille l'encercle, et si la ligne de fer des canons l'enferme comme en une prison?

Les usines chôment : hauts-fourneaux rouges des aciers en fusion, enfers torrides des verreries, tout s'est éteint ; sur les terrils des charbonnages, les wagonnets dorment, sur le flanc, et se rouillent ; les lourdes bielles des puissantes machines ne poussent plus la course rythmée des volants gigantesques ; et les soirs rouges n'embrasent plus les horizons ardents du Pays Noir. La vie ardente a déserté nos ports ; l'on n'entend plus des navires les sirènes tragiques ; silencieuses et mornes, les grues immenses s'alignent le long des quais déserts.

Ce sont, pour les travailleurs, les jours interminables passés près du foyer éteint, les yeux perdus dans de sombres pensées, avec, au cœur, l'amer regret des jours vibrants où par la plaine chantaient les bruits joyeux du peuple au travail ; ce sont les longues heures où il regarde au loin le paysage morne de silence et d'ennui ; ce sont les flâneries accablantes, sans la joie vive et la jouissance des promenades, sans le bonheur de vivre les heures douces qui suivent le travail fécond ; c'est la pensée perpétuelle du temps perdu, des jours passés à ne rien faire d'utile pour soi ni pour les autres.

Sait-on assez la tristesse du chômage pour ceux de notre race, de notre race ardente de travailleurs têtus et obstinés, dont le labeur jamais lassé fit de notre petit pays une des puissances industrielles du monde ! Ceux-là qui redoutent que le chômage ne fasse éclore la paresse dans le cœur de l'ouvrier, savent-ils assez la vaillance de notre classe ouvrière, et combien elle aime le travail productif et fécond ? Connaissent-ils assez l'amour de l'ouvrier belge pour son métier et pour l'ouvrage bien fait ? Race travailleuse, race coura-

geuse, race obstinée qu'aucun labeur ne rebute, pour elle le repos est presque une souffrance, tant bout en elle l'âpre besoin d'agir.

Mais songeons aussi à toutes les misères que cet épouvantable chômage entraîne avec lui, et à la détresse des familles innombrables qui, depuis de longs mois, sont sans ressources. Ils furent légion les logis sans feu où durement souffla la bise d'hiver; et ils furent multitude les ventre-creux que tenailla la faim atroce pendant les mois de gel et de pluie.

Et le printemps est là, qui fait monter la sève et éclater les bourgeons. Et les arbres verdissent et les fleurs embaument, mais la joie du renouveau reste étrangère aux cœurs de ceux qui devant eux voient s'allonger, interminable, la file des jours sans travail, sans bonheur et souvent sans pain.

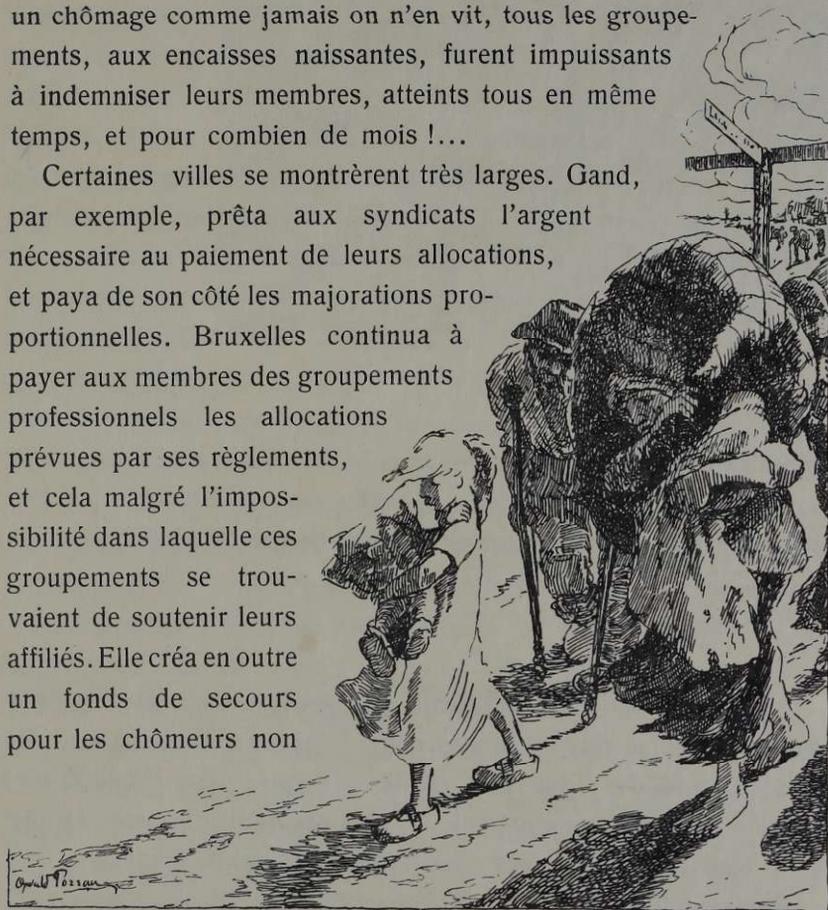
Oh, certes, des efforts sont faits pour ramener un peu de circulation dans ce corps sans vie qu'est la nation belge. Des sacrifices nombreux sont consentis par les industriels afin de donner du travail à la multitude ouvrière qui attend. Certaines usines marchent, quelques charbonnages travaillent, mais dans quelles conditions! Quelques heures par semaine, péniblement. Car, où chercher les matières premières, et où écouler la production?

Le chômage provoqué par la guerre est donc presque complet, et il surprend le peuple belge sans outillage aucun pour lui résister. Notre pays ne possède pas une organisation générale en la matière : les quelques institutions contre le chômage existantes sont des institutions communales, créées par quelques grandes communes, foyers d'initiative souvent féconde, qui, profitant de l'autonomie très large dont elles jouissent, montrèrent ici, comme dans bien d'autres domaines, une activité progressive digne de remarque. Celles qui organisèrent des fonds de chômage suivirent le système généralement appliqué en Belgique en matière d'intervention publique dans la prévoyance sociale : le pouvoir aidant les initiatives individuelles, les encourageant, au lieu de se substituer à elles. Les Fonds communaux poussent la classe ouvrière à la prévoyance contre le chômage : ils encouragent les syndicats, ou autres grou-

pements ouvriers, à organiser eux-mêmes les secours aux travailleurs que les crises industrielles atteignent, et se bornent à les subventionner dans la mesure des efforts accomplis par ces groupements eux-mêmes. S'il s'agit d'ouvriers non groupés ni syndiqués, les Fonds communaux ne les aideront qu'en proportion de l'épargne individuelle que leur prévoyance aura accumulée pour les jours de chômage.

Mais au moment de la guerre ces Fonds étaient, partout, de fondation récente; ils étaient presque les derniers venus parmi les institutions que la prévoyance collective et l'entraide avaient fait naître dans notre pays. Lorsque les hostilités éclatèrent, entraînant un chômage comme jamais on n'en vit, tous les groupements, aux encaisses naissantes, furent impuissants à indemniser leurs membres, atteints tous en même temps, et pour combien de mois !...

Certaines villes se montrèrent très larges. Gand, par exemple, prêta aux syndicats l'argent nécessaire au paiement de leurs allocations, et paya de son côté les majorations proportionnelles. Bruxelles continua à payer aux membres des groupements professionnels les allocations prévues par ses règlements, et cela malgré l'impossibilité dans laquelle ces groupements se trouvaient de soutenir leurs affiliés. Elle créa en outre un fonds de secours pour les chômeurs non



syndiqués, auquel elle rattacha par la suite les syndiqués aussi, et leur alloua des secours réguliers. Les communes de son agglomération suivirent son exemple et mirent toutes sur pied des organisations contre le chômage.

Mais, dans l'ensemble, tout ce qui put se maintenir manquait de cohésion. Cela manquait d'unité aussi et même d'esprit de justice, car de commune à commune les indemnités se modifiaient; bien plus, seules quelques cités importantes avaient pu régler, comme nous l'avons vu, une question qui demande de grandes ressources dont la généralité des communes belges ne disposent pas. Et, d'autre part, tout étant abandonné à l'initiative communale, celle-ci, dans bien des cas, est totalement insuffisante — chaque administration ne valant que par les hommes qui la composent — pour entamer et mener à bien des œuvres d'un maniement délicat et compliqué. Une raison de justice commandait donc que dans tout le pays les secours fussent répartis dans une mesure plus ou moins égale, que les ouvriers de certains centres ne fussent pas complètement négligés alors que ceux d'autres régions se trouvaient mieux favorisés.

Le Comité National résolut de prendre en mains l'organisation générale des secours pour les chômeurs belges. Tâche immense, difficile à remplir et combien coûteuse ! Mais tant de grandes et de bonnes choses avaient déjà été accomplies avec succès, tout le ravitaillement du pays — œuvre colossale — avait été organisé, pourquoi ne pas tenter cette nouvelle œuvre encore, admirable couronnement du bel édifice que l'effort de tous avait érigé ?

*
* *

Le Comité National s'adjoignit, pour la mise au point des différents problèmes qui se présentaient à lui, des sociologues, des représentants de l'industrie, et des délégués des organisations ouvrières belges, et, ainsi entouré et conseillé, il put assez rapidement élaborer le règlement d'un Fonds National de Chômage.

Comme il l'avait fait pour les églises sinistrées, lorsque, laissant de

côté pour un instant toutes divergences d'opinions philosophiques, il avait unanimement décidé qu'il fallait permettre aux populations de satisfaire en ces temps malheureux les aspirations religieuses de leur âme, le Comité National tint aussi à considérer comme faisant partie du patrimoine national tout l'ensemble des groupements de solidarité créés par la classe ouvrière dans sa lutte quotidienne vers plus de liberté et plus de bonheur.

Le Belge est essentiellement associationniste : ceux qui étudièrent sa psychologie virent dans



Secours donnés en travail

l'esprit d'association une des caractéristiques les plus nettes de son âme nationale. Les souffrances qu'il eut à subir à travers sa tragique histoire, les luttes héroïques que lui imposèrent des siècles d'oppression, ont développé en lui avec une force incomparable cet instinct de solidarité qui, devant le danger, pousse les uns vers les autres, pour la défense commune, tous les êtres de la création.

Le Belge est l'homme des sociétés ; celles-ci ont poussé en Belgique comme en une terre féconde des récoltes magnifiques. Sociétés artistiques ou d'agrément, sociétés politiques ou philosophiques, d'entr'aide ou de commerce, syndicalistes ou coopératives, toutes se sont épanouies sur son sol en une incomparable floraison. Bourgeois, campagnards et ouvriers puisent dans le groupement le moyen de mettre en valeur, avec plus de force, leurs initiatives individuelles, et d'arriver plus facilement à la réalisation de leurs

aspirations collectives. La solidarité, l'entraide, sont parmi les vertus maîtresses de la nation belge ; elles créèrent sa tendance à l'association ; et l'esprit d'organisation qu'elle possède au plus haut degré, lui a permis d'assurer une existence solide aux multiples organismes d'aide mutuelle dans l'effort commun, qui constituent une des parures de la Belgique.

En principe, le Comité National décida de se servir des groupements ouvriers pour le fonctionnement de l'œuvre à créer. Il les prit comme intermédiaires entre lui et la classe ouvrière, pour la distribution des secours aux chômeurs, sous contrôle cependant des comités provinciaux, à qui il est loisible de décider que dans leur ressort, les allocations de chômage seront distribués directement par les comités locaux. Ce seront donc les fonds de chômage organisés avant la guerre, ce seront les syndicats, les mutualités, les sociétés d'habitations ouvrières qui seront les points d'appui de l'organisation nationale, et ainsi, en utilisant dans un intérêt général tous ces groupements ouvriers, en leur conservant, pendant la guerre et malgré elle, l'activité et la vie, l'on aura, à nouveau, fait œuvre nationale.

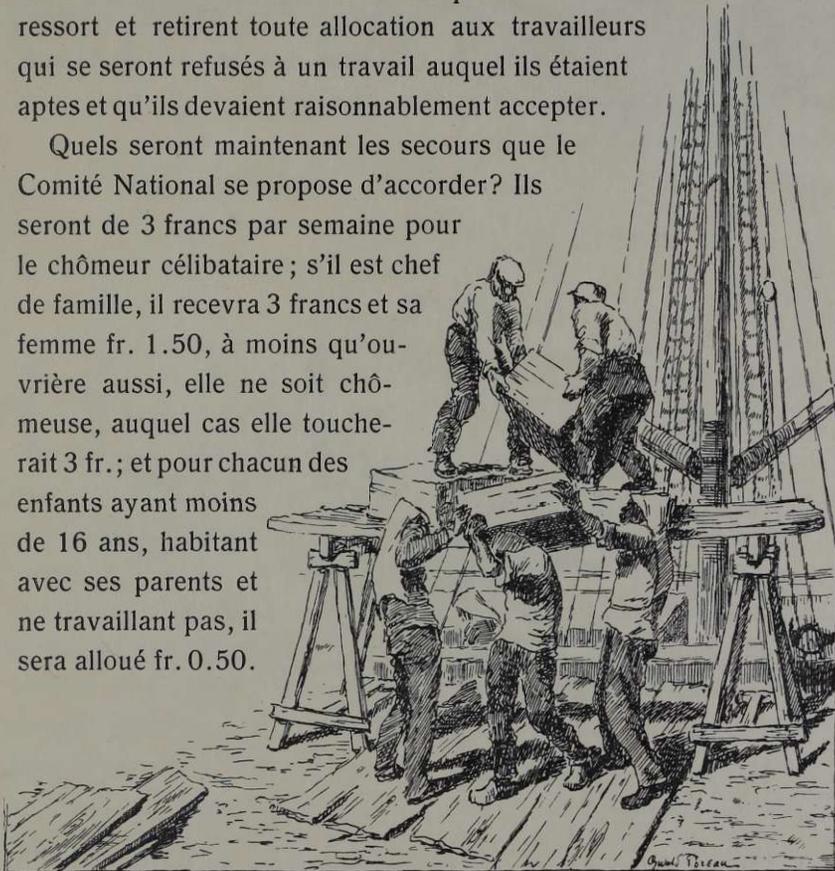
*
* *

Avant de prévoir la distribution des secours aux ouvriers sans travail, le règlement spécifie qu'il est nécessaire que les communes diminuent autant que possible le chômage, en faisant exécuter des travaux d'utilité publique, et il décide qu'à cette fin le Comité National est disposé à faire aux communes les avances qu'elles solliciteront. Mesure heureuse, qui, tout en amenant l'exécution, malgré la guerre, de travaux d'utilité générale, exercera, sur l'étendue du chômage, une influence excellente. Ce ne sera donc que subsidiairement, et pour les chômeurs que les communes ne pourraient pas employer, que le Comité National pourra, au cas où les ressources des comités locaux seraient insuffisantes, leur octroyer des subsides, sous formes d'avances, et à raison des neuf dixièmes des secours alloués. Les communes interviennent dans la dépense à concu-

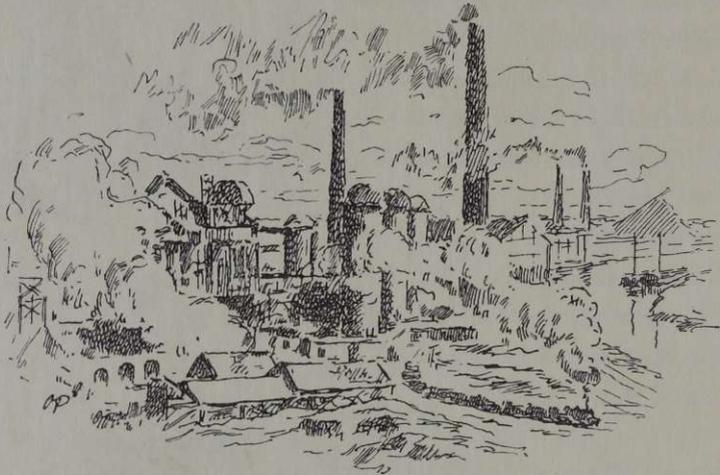
rence d'un dixième et ce dixième peut être versé en argent si elle en décide ainsi. Pour pouvoir solliciter son admission sur la liste des sans-travail, et jouir éventuellement des secours de chômage, l'ouvrier devra, en tout cas, établir qu'il se trouve dans le besoin. Et afin d'empêcher toute fraude et de lutter contre l'oisiveté possible, les comités locaux et les conseils communaux, sous le contrôle des comités provinciaux et du Comité National lui-même, conservent la haute surveillance des listes des chômeurs.

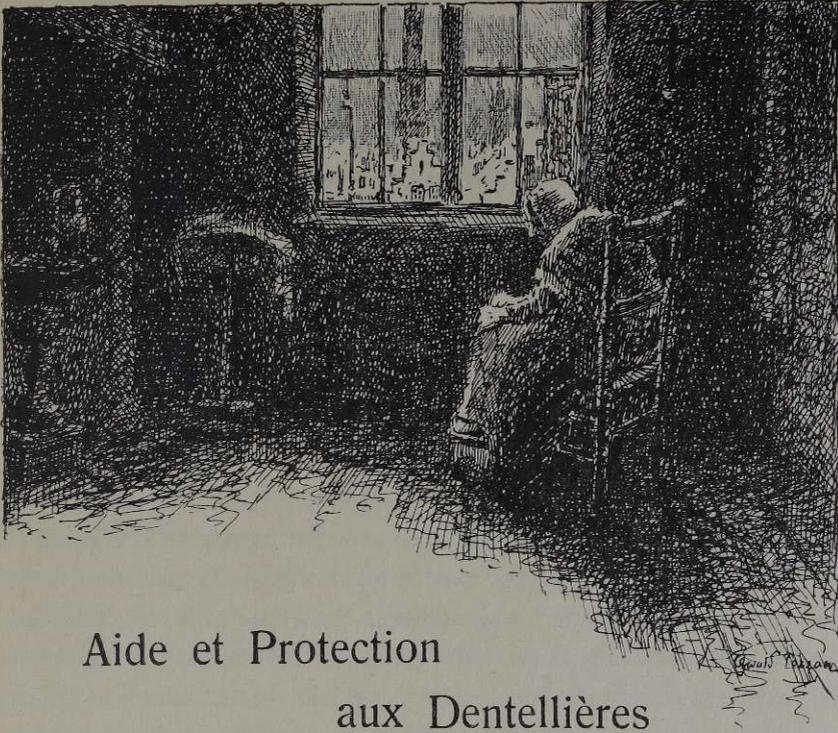
Ils instituent des enquêtes permanentes sur la situation des ouvriers inscrits, vérifient leur indigence, se tiennent en contact continu avec eux et avec les organismes qui les présentent, sont en relations constantes avec les industriels et les patrons de leur ressort et retirent toute allocation aux travailleurs qui se seront refusés à un travail auquel ils étaient aptes et qu'ils devaient raisonnablement accepter.

Quels seront maintenant les secours que le Comité National se propose d'accorder? Ils seront de 3 francs par semaine pour le chômeur célibataire; s'il est chef de famille, il recevra 3 francs et sa femme fr. 1.50, à moins qu'ouvrière aussi, elle ne soit chômeuse, auquel cas elle toucherait 3 fr.; et pour chacun des enfants ayant moins de 16 ans, habitant avec ses parents et ne travaillant pas, il sera alloué fr. 0.50.



Ah! certes, ce n'est pas l'aisance que l'œuvre nouvelle apporte aux ménages ouvriers. Mais pour ceux-ci, elle représente cependant beaucoup de choses, puisque, à tous les travailleurs belges, à ceux des communes pauvres comme à ceux des communes riches, elle assure, au moins, un secours contre la faim. Ne pas mourir de faim, n'est-ce pas tout ce qu'il demande, en ces jours de détresse, celui dont le sort est de peiner sa vie durant, sans guère d'espoir de voir luire jamais les jours de repos et d'abondance ? Et puis, nos travailleurs sont résignés aux sacrifices. La classe ouvrière belge est vaillante et courageuse : stoïquement, elle supporte la dure épreuve. Ceux à qui le sort n'a pas permis de défendre par les armes leur Patrie, savent que si d'autres lui donnent leur vie, il convient qu'eux-mêmes supportent avec courage les plus lourdes privations. Et en contemplant l'héroïsme des uns et la stoïque patience des autres, nous ne pouvons désespérer ni du sort de la Race ni de celui de la Patrie.





Aide et Protection aux Dentellières

UN intérieur de pauvres gens, dans un faubourg de Bruges. Le soir tombe. Près de l'unique fenêtre au rideau relevé, une vieille femme est penchée sur un carreau de dentelle et le jeu rapide des fuseaux fait naître dans une forêt d'épingles sans cesse déplacées une fleur immatérielle. A ses côtés une jeune femme tourne le rouet et surveille un berceau où dort un nouveau-né.

Les dernières clartés sont mortes dans le ciel obscurci et la nuit, la longue nuit de ce pluvieux hiver, envahit la chambre où les deux femmes ont dû laisser leur tâche inachevée. Elles tournent leurs visages pâles vers la fenêtre, écoutent en silence gronder à l'Occident le canon de l'Yser et leur pensée commune va rejoindre là-bas, au front, le soldat dont elles n'ont plus de nouvelles depuis de longs mois.

A tâtons, elles rangent quelques objets de ménage et dans l'ombre prennent le repas du soir : du café refroidi — le feu est éteint — et des tranches de pain bis, de bon pain bis, qui leur a manqué trois jours la semaine dernière et dont le froment vient, a dit M. le Curé, d'Amérique. Comme elles ne peuvent songer à s'éclairer — les dernières chandelles sont brûlées et le pétrole est hors prix — les deux femmes vont se coucher, tandis que sept heures sonnent au beffroi de la ville proche.

Deux pensées obsédantes se disputeront leur sommeil : le cher absent, rappelé au régiment le 1^{er} août, et l'ouvrage qu'elles achèvent sans hâte, puisqu'aucun courtier n'a franchi depuis des mois le seuil de leur humble demeure pour chasser l'horrible misère installée au foyer.

Elles ont bien rêvé déjà que la porte, battue par la bourrasque, livrait passage à une grande dame, belle et blonde, qui allait droit au tiroir où se trouvent les dentelles, choisissait la plus précieuse, déposait à côté des fuseaux noirs quelques pièces d'or et disparaissait dans un sillage de lumière et de parfum, mais hélas ! ce n'était qu'un rêve ; les princesses de légende sont mortes et il n'y a plus de louis d'or en Belgique.

*
* * *

Et pourtant ! Ce rêve des pauvres dentellières de Bruges, on s'emploie à le réaliser et nous croyons bien qu'on y réussit.

Sous les auspices du Comité National de Secours et d'Alimentation s'est fondée une section : Aide et Protection aux Dentellières, dont l'objet est de centraliser et de coordonner les efforts de deux associations : l'*Union Patriotique des Femmes Belges* et le *Comité de la Dentelle*.

Celui-ci, avec le concours des organismes qualifiés, a été constitué pour la durée de la guerre dans le but exclusif de secourir les dentellières belges ; y sont représentées notamment les *Amies de la Dentelle*, cercle installé, il y a quelques années, sous le haut patronage de S. M. la Reine, dans le double but d'améliorer la

fabrication technique de la dentelle et le sort de l'ouvrière. Celle-là, autre fondation de guerre centralisant les bonnes volontés féminines désireuses de se dévouer d'une manière quelconque au service de la patrie, eut à s'occuper activement des chômeuses de l'industrie familiale et par conséquent des dentellières.

Comme on le pense bien, ce qui fut immédiatement ébranlé jusque dans ses fondations au milieu de la catastrophe qui entraîna notre pays dans la conflagration de l'Europe, ce fut le commerce de luxe et peut-être plus particulièrement celui de nos dentelles, dont la presque totalité est destinée à l'exportation. Coupé de moyens de communication avec Paris d'où les dentelles des Flandres sont réexportées vers les quatre coins du monde, le marché fut tué le jour même de la déclaration de guerre.

Déjà misérable en temps normal comme toutes les industries à domicile dont mille brochures, conférences et expositions ont dénoncé les tares sans trouver les remèdes appropriés, l'industrie de la dentelle est frappée à mort et celles qui l'exercent appartenant aux classes les plus pauvres, jugez de leur misère et de leur détresse ; car que voulez-vous faire exécuter par une vieille dentellière de nos Flandres sinon de la dentelle, et comment voulez-vous qu'elle en fasse alors que dans le moindre village on a réquisitionné la dernière balle de lin!

Avec le concours de *The Commission for Relief in Belgium*, le Comité National de Secours et d'Alimentation, qui n'est pas que la providence des malheureux mais celle de la Belgique entière, a pourvu à tout cela.

Il a mis à la disposition du Comité de la Dentelle un premier fonds de 135,000 francs, à l'aide duquel fut acheté chez divers fabricants, qui l'ont cédé au prix coûtant, un stock de dentelles. D'autre part, le Comité a pris en consignation pour 400,000 francs de marchandises à lui

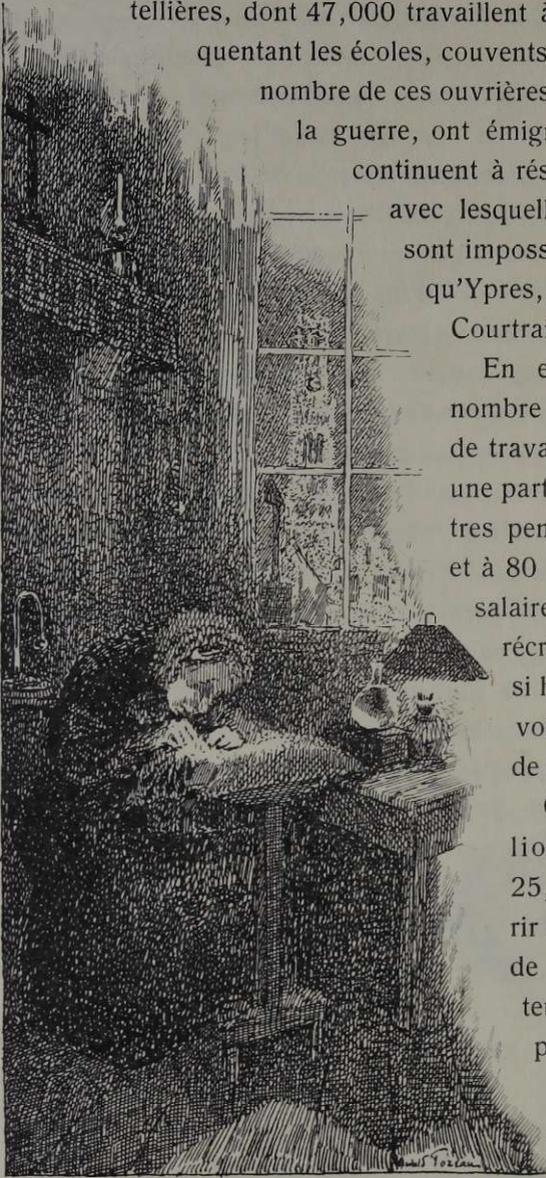


confiées par les mêmes fabricants et dont le prix ne leur sera versé que sur production des feuilles de salaires payés aux ouvrières pour de nouveaux travaux.

D'après les évaluations officielles, il y a en Belgique 50,000 dentellières, dont 47,000 travaillent à domicile et 3,000 fréquentant les écoles, couvents et ouvroirs. Un certain nombre de ces ouvrières, fuyant les horreurs de la guerre, ont émigré à l'étranger, d'autres continuent à résider dans des localités avec lesquelles les communications sont impossibles et difficiles, telles qu'Ypres, Furnes, Dixmude et Courtrai.

En estimant à 25,000 le nombre de dentellières à même de travailler, les unes pendant une partie de la journée, les autres pendant la journée entière et à 80 centimes par jour, leur salaire moyen — ne vous récriez pas, elles seraient si heureuses! — nous arrivons à six cent mille francs de salaires par mois.

Ce mensuel demi-million, qui empêcherait 25,000 personnes de mourir de faim, est-ce un rêve de l'espérer? Les promoteurs du Comité ne le pensent pas; déjà l'achat du premier stock qui est parti le 9 février dernier pour l'Amé-



rique, a permis de redonner de l'ouvrage à 7,000 ouvrières, en attendant mieux. A ce premier envoi était jointe une expédition de mouchoirs et d'objets en dentelles à bon marché dont la commande avait été passée par une firme de Londres à l'*Union Patriotique des Femmes Belges*. D'autre part, des artistes notoires ont accepté, à la demande du Comité de la Dentelle, d'exécuter des cartons nouveaux pour les *War Laces*.

Dans les bureaux de la Commission for Relief (département de la dentelle) quelques modèles nous ont été montrés l'autre matin par une des dames les plus actives du Comité. Au milieu du fouillis déployé des malines, des flandres, des binche, des guipures, des valenciennes, des points de Bruxelles, maniant avec grâce des voiles transparents, des gazes vaporeuses, des tissus arachnéens semés de fleurs, de guirlandes et d'arabesques, elle nous est apparue comme la princesse de légende qui hantait le sommeil fiévreux des deux pauvres dentellières de Bruges...

Parmi les modèles récents que des mains gracieuses ont déployés devant nous figurent les *War Laces*. Ils ont été inspirés par les événements actuels et quelques-uns obtiennent un grand succès aux États-Unis ; ils représentent les enfants royaux, les monuments célèbres de Belgique, ceux restés debout ainsi que ceux qui furent détruits, comme ces imposantes Halles d'Ypres dont Baudouin IX posa la première pierre en 1200, le lion Belgique avec le millésime 1914, un edelweiss, une rose de la Reine, tout et rien, un peu de fil, un peu de lin si mince et si ténu que la livre s'en vendit jadis jusqu'à 10,000 francs. Toutes ces dentelles, que ce soient un jabot ou un col, portent quelque part les initiales C. R. B. qui sont le chiffre de la Commission for Relief in Belgium, si bien que toute dame américaine qui fera un tel achat n'aura pas seulement la preuve la plus certaine de l'authenticité de la dentelle acquise, mais l'irrécusable témoignage que le luxe qu'elle s'est payé l'a été au profit d'une œuvre charitable. Et quand, plus tard, une jeune fille américaine fouillera les tiroirs de sa grand'mère, elle y trouvera ses *War Laces* de 1914, qui n'auront pas servi qu'à parer la beauté d'une

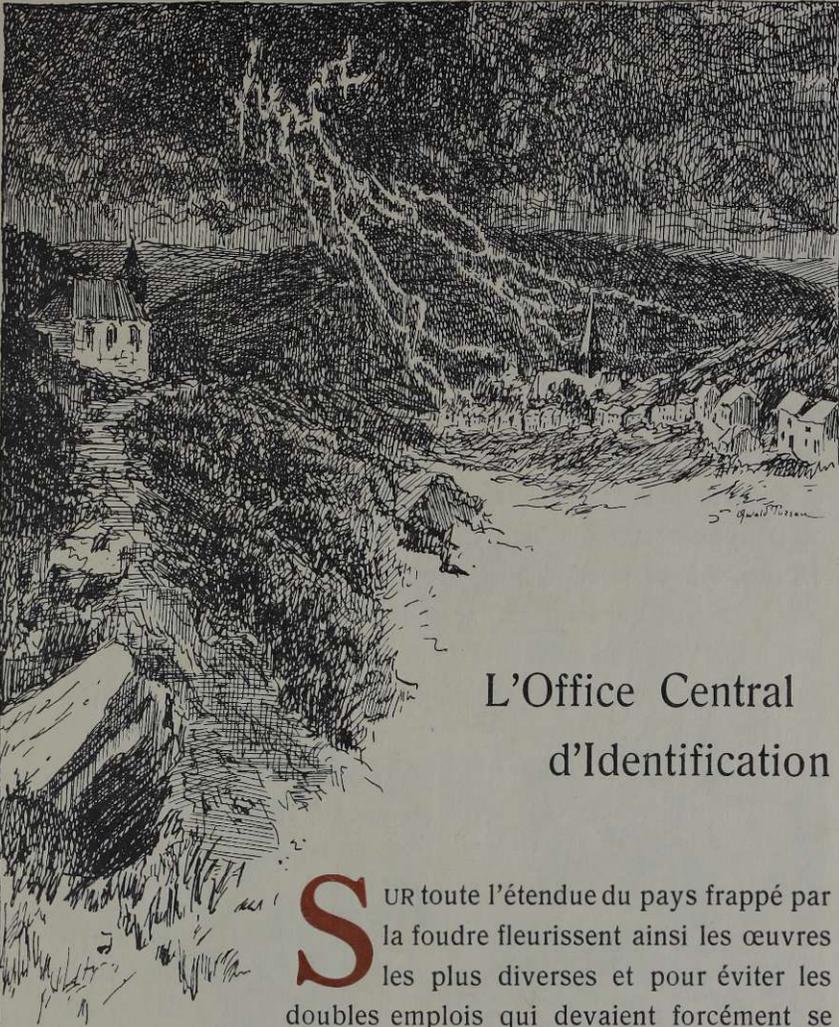
femme devenue grisonnante, mais à soulager la misère des dentellières belges, victimes innocentes et sacrées parmi tant d'autres victimes de cette guerre affreuse.

Le Comité de la Dentelle espère un grand succès pour son initiative : nous osons dire qu'elle le mérite. Et si, en ce temps de deuil et de meurtre où la guerre a restitué à la vie humaine le caractère précaire d'un passage terrestre, il est encore permis d'évoquer un tableau d'existence luxueuse et facile, nous voyons par delà des mers, sous l'éclat des lustres, autour d'une table garnie à l'américaine, avec sous-plats et sous-bols en point de Bruges, des femmes décolletées au corsage garni d'une berthe en point à l'aiguille et dans les tissus finement brodés, les initiales C. R. B.

Que quelques maîtresses de maison de la Cinquième Avenue lancent cette mode et voilà que 25,000 femmes, vous entendez, 25,000 femmes qui peuvent vivre ou plutôt qui peuvent ne pas mourir, car le maigre salaire qu'elles auront gagné en faisant, sans le savoir, des chefs-d'œuvre, est le seul argent qui puisse rentrer au logis, puisque les hommes sont à la guerre et qu'à la ronde ne fume plus une cheminée d'usine.

Femmes, écoutez l'appel angoissé que vous jette le Comité de la Dentelle, répondez-y et les doigts agiles de nos expertes dentellières feront mouvoir à nouveau le jeu subtil des fuseaux et naître dans une forêt d'épingles, sans cesse déplacées, des fleurs immatérielles !...





L'Office Central d'Identification

SUR toute l'étendue du pays frappé par la foudre fleurissent ainsi les œuvres les plus diverses et pour éviter les doubles emplois qui devaient forcément se produire dans l'allocation des secours octroyés par les nombreux organismes que nous venons de décrire, il a été créé à Bruxelles un Office central d'Identification.

En règle générale, quiconque veut bénéficier de l'aide des œuvres créées pour la durée de la guerre doit s'adresser au dit office, où il lui est délivré un carnet aux initiales O. I. indiquant la composition de la famille et dans lequel des pages sont réservées à l'inscription éventuelle des indemnités de travail, de syndicat ou de chômage

et des secours accordés par la bienfaisance publique ou par la charité privée.

Supposons une famille composée du père, de la mère et de quatre enfants, âgés de huit, six, quatre et deux ans.

Si le père a dû abandonner le travail, mais touche encore une indemnité de chômage, celle-ci est portée sur le livret avec indication de la date à laquelle les sommes lui ont été allouées; que le père et la mère participent à la soupe communale, que les enfants de huit, six et quatre ans reçoivent la soupe scolaire, que le bébé de deux ans soit alimenté par les *Petites Abeilles*, que la famille bénéficie chaque quinzaine d'un bon de charbon venant de la *Société de Saint-Vincent de Paul* ou de l'Administration des Hospices et Secours de la ville de Bruxelles, que le *Vestiaire central* ait donné au père un costume usagé valant 25 francs et un jupon neuf de 15 francs à la mère, toutes ces indications sont inscrites sur les pages *ad hoc*, qui montrent ainsi dans quelle mesure il a été satisfait aux nécessités de l'existence de la famille en cause.

A chaque carnet délivré réplique un bulletin correspondant numé-



Distribution des carnets

roté et, au moment où nous avons visité les bureaux de l'Office central d'Identification, les meubles classeurs comportaient cent dix mille

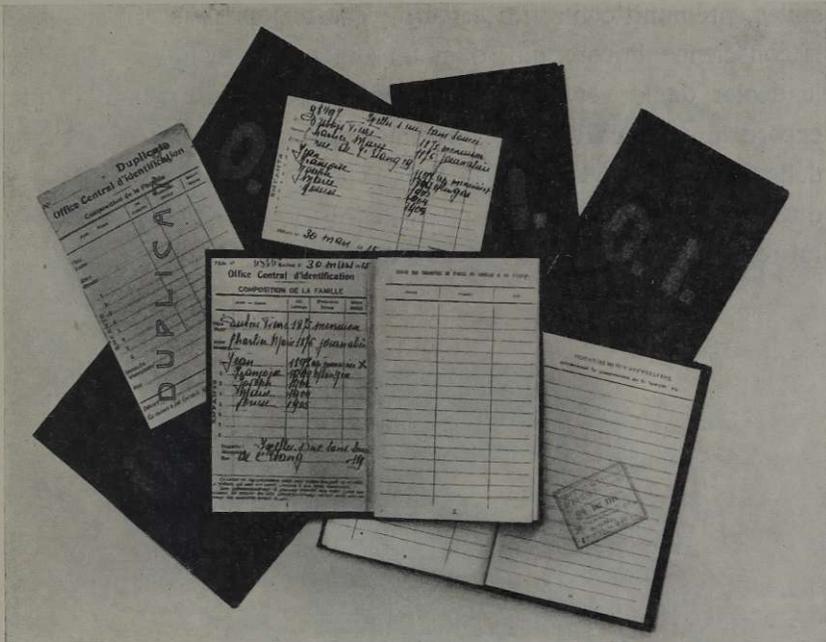
bulletins et l'œuvre devait émigrer vers des locaux plus vastes, afin de pouvoir abriter ses employés volontaires, qui, à de certains jours, au nombre de cent et vingt, dressaient les fiches et les carnets d'après les indications fournies par les administrations de l'état civil.

Dès son institution, les œuvres de tout genre ont compris la haute utilité de l'Office central d'Identification et toutes se sont mises

d'accord pour ne plus accorder de secours ou d'alimentation aux impétrants qui ne seraient pas titulaires d'un carnet O. I.

Les nécessiteux se sont pliés de bonne grâce à cette formalité supplémentaire, comprenant fort bien qu'elle dépistait les corsaires de la charité ou ceux qui auraient tenté d'abuser de générosités mal informées.

Le Comité National de Secours et d'Alimentation, par un appel au public, a mis celui-ci en garde contre les sollicitations intempestives et l'a engagé, en exigeant des quémandeurs le carnet O. I., à collaborer à son action dont le but final est d'assurer une équitable attribution des secours et des dons.



Les carnets O. I.

Grâce à l'institution du carnet O. I. qui porte au débit la composition de la famille et au crédit les recettes en argent ou en nature, le bilan de chaque famille se dresse spontanément et quiconque peut voir si les comptes soldent dans un juste équilibre.

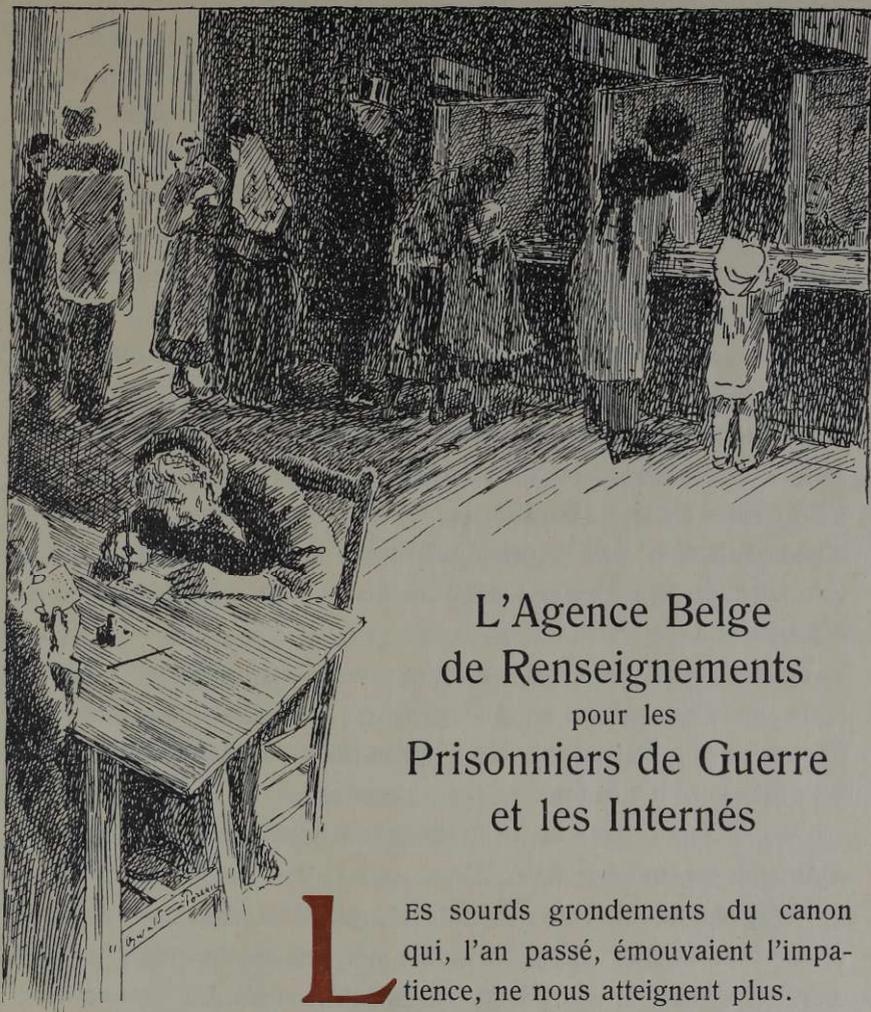
Si éloignés que notre état social nous en suppose, la guerre nous

amène ainsi à un communisme provisoire où il est satisfait aux stricts besoins de chaque famille qui n'envie plus rien à la voisine placée dans des conditions identiques et recevant comme elle, d'un intègre dispensateur, ce qui est indispensable à la vie quotidienne.

A l'égalité devant la misère correspond l'égalité devant les secours et c'est certainement répondre aux vœux de tous ceux qui de par le monde, et plus particulièrement aux États-Unis d'Amérique, ont généreusement mis à la disposition de la Belgique des dons en argent ou en nature, que de répartir ceux-ci entre tous nos compatriotes nécessiteux, sans distinction d'âge, de sexe, de religion ou de parti.

La création du carnet O. I. nivelle les dernières différences possibles, prémunit contre les erreurs, redresse les abus et tranquillise la conscience de ceux qui, dans un lointain pays, nous ont envoyé le denier de la veuve ou la souscription du milliardaire et plus encore la responsabilité des hommes qui ont assumé ici la charge délicate de mettre entre les mains de chacun la juste part qui lui est due — et rien de plus, qui pourrait fruster quelqu'autre de ce qui lui revient.





L'Agence Belge
de Renseignements
pour les
Prisonniers de Guerre
et les Internés

LES sourds grondements du canon qui, l'an passé, émouvaient l'impatience, ne nous atteignent plus.

Depuis qu'elle s'est fortifiée sur l'Yser, notre armée est vraiment devenue la grande muette, et ceux qui sont tenus éloignés de ses lignes n'ont pas assez de questions pour tromper leur soif de nouvelles.

Est-on rassuré sur le sort d'un parent, on voudrait connaître par le menu les hauts faits auxquels il a pris part, et, si pour d'autres, le rayon d'espérance diminue de jour en jour, alors, tout ensemble, on appréhende la vérité et on veut la savoir à tout prix.

— Dis-moi, ton frère?

- On l'a vu à Furnes le mois dernier.
- Et ton ami?
- Il est mort des suites de ses blessures à l'hôpital de Folkestone.
- Et de votre mari, Madame?...
- Nous n'avons plus rien reçu après Anvers...

Ils étaient légion ceux qui n'avaient plus rien reçu depuis de longues semaines quand, à Bruxelles, au mois de novembre, fut ouverte au public dans les anciens établissements de la Caisse de Reports, l'Agence belge de Renseignements pour les prisonniers de guerre et les internés : le premier mois, 260,000 demandes de renseignements furent déposées et, pendant le mois de février, malgré le rétablissement de la correspondance privée, leur nombre s'est encore élevé à 176,333. Un tel chiffre en dit long sur l'activité d'une institution dont le principal titre à la reconnaissance de nos compatriotes sera d'avoir renoué les liens qui les unissent à tant de défenseurs de la Patrie.

Tout d'abord, au fur et à mesure que lui arrivaient les noms de nos soldats prisonniers en Allemagne ou internés en Hollande, elle s'est mise à la disposition des familles pour leur délivrer sans frais les précieuses indications de ses répertoires.

Des milliers d'êtres chers furent ainsi retrouvés qui à Zeist, qui à Amersfoort, qui à Soltau.

Il fut répondu à toute demande et, quand le cas s'est présenté d'annoncer la mort d'un brave, on n'a pas voulu que la funèbre nouvelle fut lue sur un bulletin sans apprêt; on n'a pas voulu qu'une épouse éclatât en sanglots devant un guichet encombré ni qu'un père, après la révélation, reprît tout seul le chemin de sa maison endeuillée; la couronne d'épines des suprêmes infortunes, des mains délicates l'emportent en la demeure des affligés et en ceignent avec précaution le front penché des veuves et la tête blanchie des parents. . .

Vous aviez un fils dans les lanciers qui avait cessé de vous écrire déjà avant la prise de Namur. Les mois avaient passé l'un sur l'autre et vous disiez : « C'est fini, il sera resté là-bas. » Vous aviez parcouru les champs de bataille déserts, vous penchant sur les

tombes creusées hâtivement au bord des routes, sur ces tombes jonchées de feuillage et de débris d'uniforme, où par-ci par-là un schapska écrasé, un képi boueux font songer mieux qu'aucune autre relique aux derniers regards du héros enseveli.

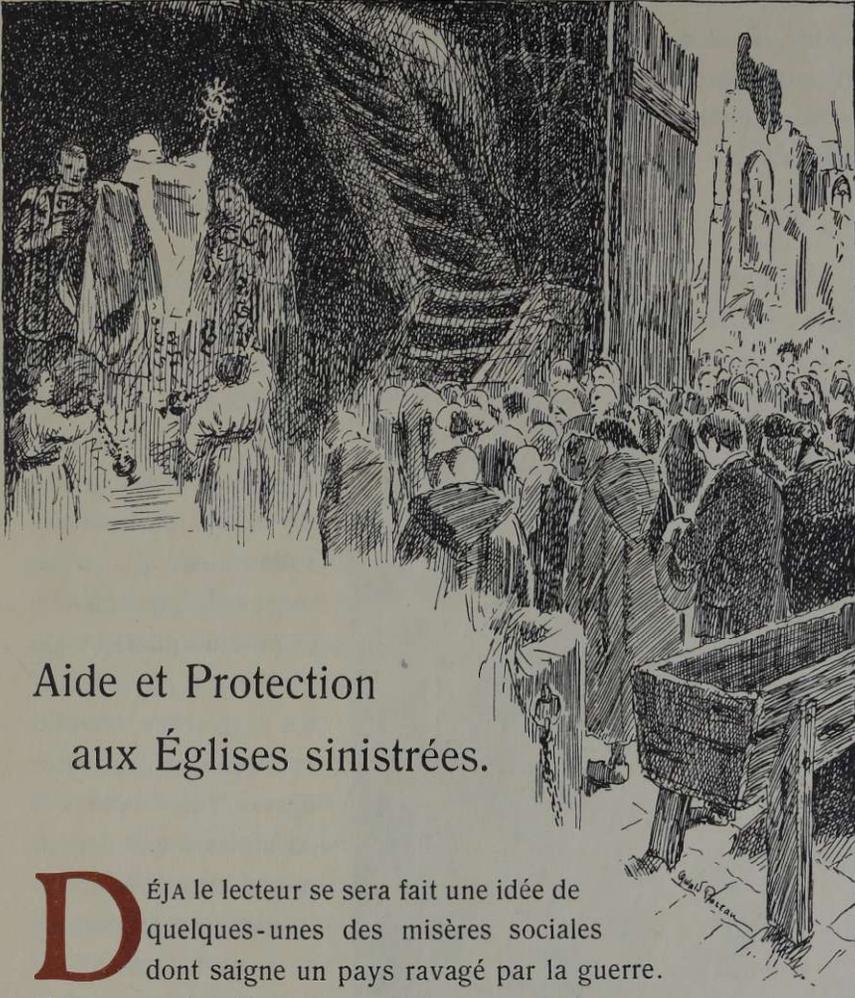
Votre cœur avait bondi quand vous lisiez sur la planchette d'une croix le nom d'un soldat de son régiment. Vous cherchiez alors plus minutieusement alentour, comme si lui aussi eût été enterré tout près. Oui, les mois avaient passé et vous disiez aussi : « C'est fini, je ne retrouverai plus son corps » et vous étiez déjà habitué au salut plus respectueux des voisins qui chuchotaient à votre approche. Et voilà que, brusquement, vous recevez le coup en pleine poitrine : votre fils est prisonnier en Allemagne, blessé mais vivant. Tantôt, votre maison sera envahie par les voisins radieux qui mêleront leurs éclats de voix à votre fébrile bavardage et, demain, vous prendrez le chemin du Marché-au-Bois, proche de l'église Sainte-Gudule, et vous entrerez allègrement dans la ruche bourdonnante de l'Agence de renseignements. A présent, elle se chargera gracieusement de faire parvenir au prisonnier la lettre que vous tenez à la main. La lettre et votre colis aussi, car j'imagine que vous avez préparé pour votre fils de chauds vêtements et du tabac, et des jeux de cartes et de la poudre insecticide. Il en vient de partout, de ces colis remplis de chaussettes, d'écharpes et de sabots. Tant de doigts de fées ont tiré le fil et tricoté la laine, tant d'anonymes ont songé aux prisonniers dont les familles sont pauvres. Ah! en ai-je vu de ces paquets de secours où la maman qui manque elle-même du nécessaire n'a pu réunir qu'un peu de linge en loques. Bonne mère, sois rassurée : tantôt quand tu seras partie, des dames qui sont des anges, avec les dons que l'Agence a reçus, remplaceront la chemise trop souvent rapiécée et je suis sûr qu'en ajoutant cette paire de mitaines neuves, elles auront soin encore d'y glisser des cigarettes et du chocolat.

Le courrier part, et, si rien ne cloche en route, là-bas, quelque jour, un soldat impatient de son frein, entouré d'amis qui feront silence, lira pour tous la lettre qui vient de chez nous.

Cette feuille de papier qui parle notre langue, où votre bonne humeur un peu forcée s'est ingénée à lui souffler courage, il en écoute l'accent contenu et la fière persuasion. C'est comme s'il sentait battre contre son cœur le cœur de Bruxelles, dont la douce image rayonne en son esprit. Ah! vieux père, qu'avez-vous donc mis au fond de vos phrases réticentes et dans la pointe de vos allusions, pour qu'en un instant sa mémoire avide l'ait emporté dans nos murs? Il revoit, dans la fine lumière d'un dimanche d'avril, la Grand'Place éblouissante avec ses maisons à dorures, ses fleurs et son marché d'oiseaux et, à peine a-t-il grimpé la Montagne de la Cour, il reconnaît dans un nuage de poussière, au débouché de l'arcade de la place Royale, le légendaire omnibus de la Bourse dont le cocher perché haut et la caisse peinte en vert lui font, au galop le signe d'une amitié fidèle. Qu'il lui est doux de s'échapper de Soltau pour reposer ses yeux sur ce boulevard arrondi où les jolies femmes épuisent les grâces du sourire et de la politesse, et dont les nobles jardins embaument au printemps la jacinthe et la glycine!

La lettre est lue, l'exilé rêve. Il a déjà repris sa place au milieu des siens qui lui font fête. On l'interroge, il faut qu'il réponde, et pour sa sœur cadette qui avant la guerre portait encore les cheveux sur le dos, il commence doucement : « Petite sœur, quand j'ai reçu là-bas ta première lettre... »





Aide et Protection aux Églises sinistrées.

DÉJÀ le lecteur se sera fait une idée de quelques-unes des misères sociales dont saigne un pays ravagé par la guerre.

Mais ce que lui découvre ce tableau, ce n'est pas seulement le corps de la nation atteint dans chacun de ses membres, c'est tout le patrimoine physique et moral de cette nation défigurée, diminué.

Des œuvres accumulées au cours des siècles par le génie d'une race, que reste-t-il? Est-ce que la dévastation de Louvain n'a pas retenti douloureusement dans le monde civilisé?

Louvain avec son inestimable bibliothèque, son université, ses joyaux de l'art gothique! Et de quelque côté que le regard se porte :

Liège, Aerschot, Haelen, Diest, Malines, Anvers, Termonde, Dixmude, Roulers, Ypres, Furnes, Mons, Charleroi, Dinant, Namur, n'est-ce point partout le même spectacle de désolation, les mêmes trésors intellectuels perdus, les mêmes richesses architecturales détruites?

*
* * *

Au premier rang de ce patrimoine glorieux, il faut placer les églises. Leurs cloches se sont tues, mais l'air tressaille encore de



Malines

leurs plaintes, et ces vierges martyres, agenouillées sur les cités détruites étalent, comme le lépreux au bord des routes, des plaies lamentables qui sollicitent la pitié du passant. Du moins les plus belles, les plus riches, les plus représentatives, des âges écoulés, celles-là en un mot qui participent à un intérêt archéologique ou historique ne risquent point d'être tout à fait abandonnées.

La Commission Royale des Monuments les pro-

tège : les édifices seront restaurés, les tours reconstruites; un jour, elles verront renaître la floraison des vitraux, des nervures, des ogives et des trèfles. Mais les autres églises? les petites, les humbles, celles qui n'offrent aucune valeur d'art, les pauvres églises de village, si touchantes dans leur simplicité? Qui s'occupera de leur sort? Ne constituent-elles pas des centres de vie spirituelle? Et le paysage

belge continuerait-il à être ce qu'il fut, si, de toutes parts, à l'horizon, les croix jadis tendues vers le ciel demeuraient absentes, et si, au-dessus des plaines, au creux des vallées, au bord des fleuves, aux crêtes des coteaux ne se dressaient plus dorénavant les demeures séculaires à l'ombre desquelles s'est abrité le rêve d'innombrables générations ?

*
* *

Cette pensée s'imposera plus tard à ceux qui s'intéressent à la conservation des églises. Mais la situation actuelle comporte des nécessités plus immédiates. Ici, il ne s'agit plus de la reconstruction des édifices de pierre ; c'est avant tout la vie religieuse des campagnes qu'il importe de préserver. Et quelle est l'étendue de sa ruine ? Pour la mesurer, il aura suffi d'évoquer les villes que nous rappelions tout à l'heure.

Rien ne préservait les églises : elles dominaient le paysage de toute la hauteur de leurs flèches : le plus exposées aux coups, elles étaient frappées les premières. Et c'étaient l'autel brisé, les objets sacrés détruits, le clergé dépourvu de ressources, la célébration des cérémonies du culte devenue à peu près impossible.



L'église détruite

Or, cette vie religieuse, il faut en convenir, répond pour le croyant à un besoin intime du cœur. Ce qui l'attache à la terre, à la solitude des bois, au calme des plaines, c'est un sentiment commun avec celui qui l'attire à la fréquentation des sanctuaires. Mais pour lui cette aspiration vers l'infini que la nature excite,

l'église l'a concrétisée. Elle est la demeure des vivants et des morts ; elle seule permet à ses désirs secrets de s'épanouir pleinement, et parce qu'elle a participé à toutes les joies, à toutes les douleurs de



Procession au village

son existence, elle seule peut apaiser la soif de religiosité qui le pénètre.

Ainsi, ce qui était en jeu, c'était la vie spirituelle. De tous côtés, elle était menacée et dans

plusieurs villages déjà totalement compromise. Plus de carillons égrenant les notes argentines de l'Angelus, plus de processions déroulant au soleil sur les chemins leurs couleurs chatoyantes, plus d'odeur d'encens au pied du tabernacle, et quand l'enfant naissait, son front n'était plus baigné de l'eau du baptême et l'ancêtre mourait abandonné dans sa tombe des chants d'espérance de la liturgie catholique.

L'impossibilité de restaurer l'église entièrement ou partiellement détruite ne devait pas avoir pour conséquence de priver de cet aliment spirituel ceux de nos compatriotes à qui n'avaient jamais manqué jusqu'ici cette consolation et ce soutien. Si la pratique de la vie religieuse d'ailleurs leur procure le contentement intérieur, si elle est destinée à leur verser les forces morales nécessaires à supporter la souffrance, n'est-ce pas alors surtout dans une période de deuil et d'épreuves inouïs que la pratique de cette vie religieuse devait leur être assurée plus que jamais.

*
* *

C'est cette idée large et généreuse de solidarité sociale, dépourvue du reste de tout caractère confessionnel, qui poussa le Comité

National d'Alimentation à intervenir lorsque son attention eut été attirée, dès le mois de décembre 1914, sur la situation que nous venons de dépeindre.

Déjà la charité privée avait fait ressentir son action. Dans nombre de localités elle avait aménagé des chapelles provisoires, elle avait suppléé à la pauvreté des populations éprouvées. Mais partout les objets et les accessoires du culte manquaient et l'étendue du désastre était telle que les plus empressés à se dévouer durent s'adresser au Comité National pour trouver les ressources nécessaires.

Cette demande d'intervention ayant été accueillie avec bienveillance, le Comité « Aide et Protection aux églises sinistrées » fut constitué. Disons que l'initiative de cette œuvre est due à la charité féminine.

Dans chaque province, des dames remplissent l'office de déléguées, se chargent de faire les enquêtes nécessaires et transmettent les conclusions de celles-ci au siège central à Bruxelles.

Le Comité attribue seulement aux églises les objets du culte : ornements, linges, vases sacrés, etc..., indispensables à la célébration

des offices, il ne prend à sa charge des réparations à effectuer aux églises elles-mêmes qu'en cas de stricte nécessité.

Le but que le Comité « Aide et Protection aux églises sinistrées » poursuit, explique suffisamment la manifestation de son activité sous cette forme et dans ce seul domaine. Peut-être serait-il désirable que l'on fît davantage. Mais le peut-on? D'une part, les ressources ne sont pas inépuisables, d'autre part, on le devine, les



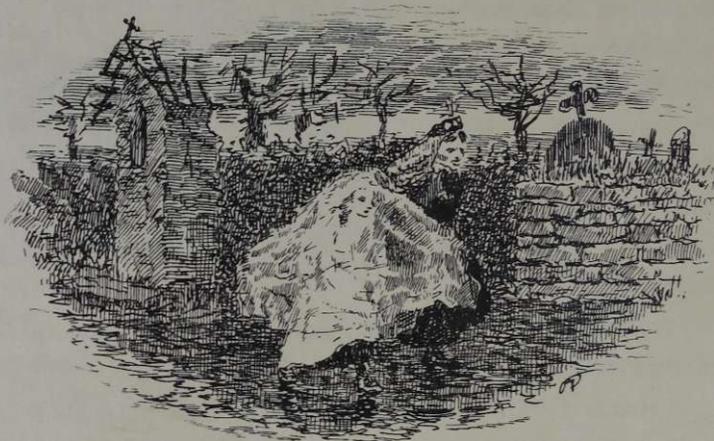
Au cloître

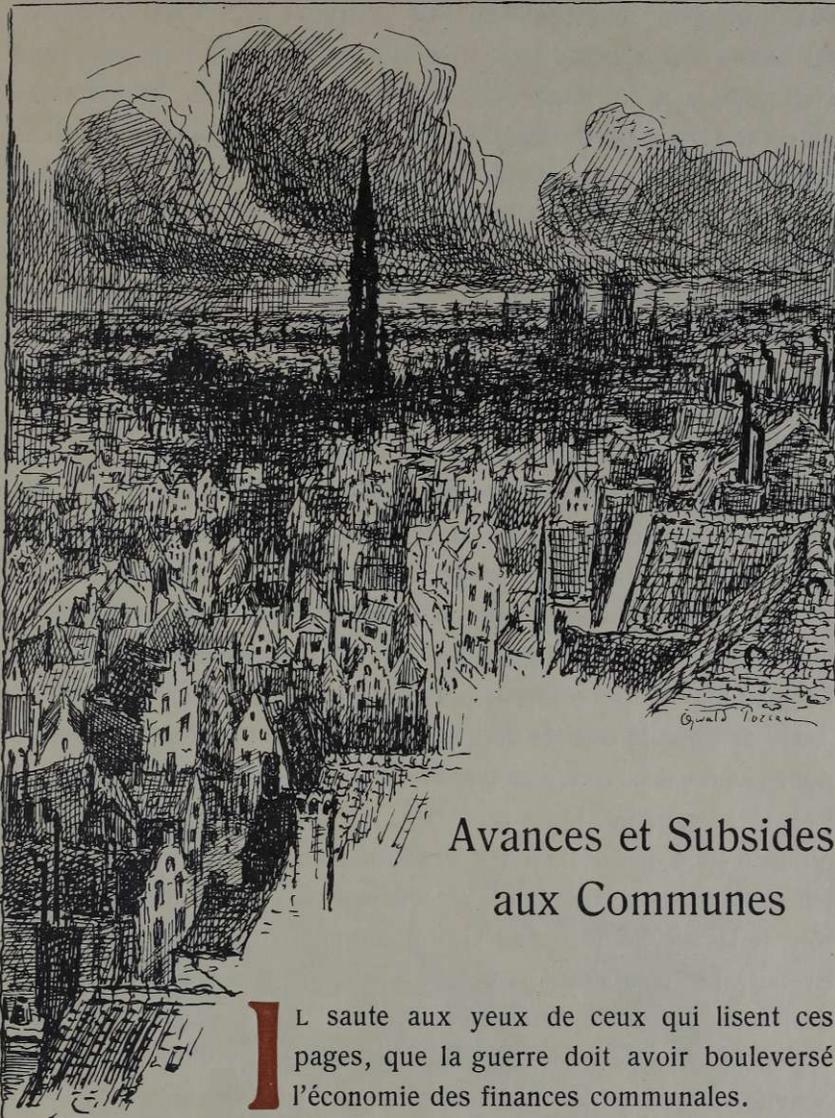
demandes adressées à l'œuvre sont de jour en jour plus nombreuses.

Déjà dans le Brabant, les églises de Campenhout, de Capelle-au-Bois, de Haecht-Saint-Remi, de Herlembosch, de Sempst, de Humbeek, de Nieuwenrode, de Londerzeel, de Koninghoek, de Werchter, de Beyghem, de Assche, de Merchtem, de Weerde; déjà dans la province d'Anvers, les églises de Heyndonck, de Lippeloo, de Wavre-Sainte-Catherine; déjà dans la province de Liège, les églises de Barchon, de Visé, de Lixhe, de Galemond, de Mouland; déjà dans la province de Namur, l'église de Bovines; déjà dans le Luxembourg, les églises de Musson, d'Ette-lez-Virton, de Barrange; déjà toutes ces églises ont obtenu du Comité les secours qu'elles sollicitaient.

Hélas, ce lugubre bilan ne donne qu'une faible idée des dégradations dont a souffert la Belgique.

Que de villages encore, que d'églises encore qui figureront demain sur cette horrible liste.





Avances et Subsidés aux Communes

L saute aux yeux de ceux qui lisent ces pages, que la guerre doit avoir bouleversé l'économie des finances communales.

D'un côté, en effet, il n'est pas une des 2,650 communes belges qui n'ait été empêchée de réaliser les recettes qui faisaient le plus clair de ses revenus.

Les contributions dont sont frappés d'ordinaire les habitants, sont demeurées, pour la plupart, impayées, principalement dans cette partie rurale du pays que les implacables exigences de l'occu-

pation ont pour longtemps épuisée. Ensuite, l'État, non pas qu'il fût dépourvu, mais bien parce que le lien entre lui et le pays occupé était rompu, a été dans l'impuissance de distribuer les subsides qu'il est accoutumé de répandre; en tout premier lieu les subsides scolaires et aussi les parts auxquelles ont droit les communes dans certains bénéfices d'exploitation générale.

D'un autre côté, dans le même temps qu'elles s'appauvrissaient faute de percevoir leurs recettes habituelles, les communes ont eu l'obligation de supporter l'écrasant fardeau de charges nouvelles : secours aux chômeurs involontaires, secours aux familles nécessiteuses, dépenses en matière de bienfaisance et d'alimentation.

Dans ces circonstances, l'effort national et l'aide étrangère ont ici encore, comme ailleurs, témoigné de ce que peuvent des initiatives hardies et des organismes éprouvés : il faut le proclamer bien haut, c'est à l'intervention doublement féconde de la Société du Crédit Communal et aussi du Comité National de Secours que les communes doivent d'être en mesure de satisfaire aux besoins les plus impérieux de leur population.

On sait que la Société du Crédit Communal a été fondée en 1860 pour faciliter aux communes la réalisation d'emprunts à des conditions avantageuses. Dans cette vue, elle réunit en un ou plusieurs groupes les emprunts que les communes veulent contracter et elle fait pour chaque groupe une émission d'obligations uniformes. Le rôle de la Société du Crédit Communal était donc tout indiqué et, en fait, les communes ont fait largement appel à son aide en contractant, pour la durée de la guerre, les emprunts nécessaires. Qu'on nous passe à cet égard un chiffre qui en dit long sur son activité et sur ses bienfaits : à l'heure actuelle d'heureuses combinaisons permettent de consentir des avances calculées à raison de un franc par tête d'habitant et par mois.

Pour ce qui est du Comité National de Secours, son action auprès des communes s'est fait plus particulièrement sentir par voie de subsides pour couvrir les dépenses créées par l'organisation des cantines où tant de malheureux ont reçu la soupe et le pain

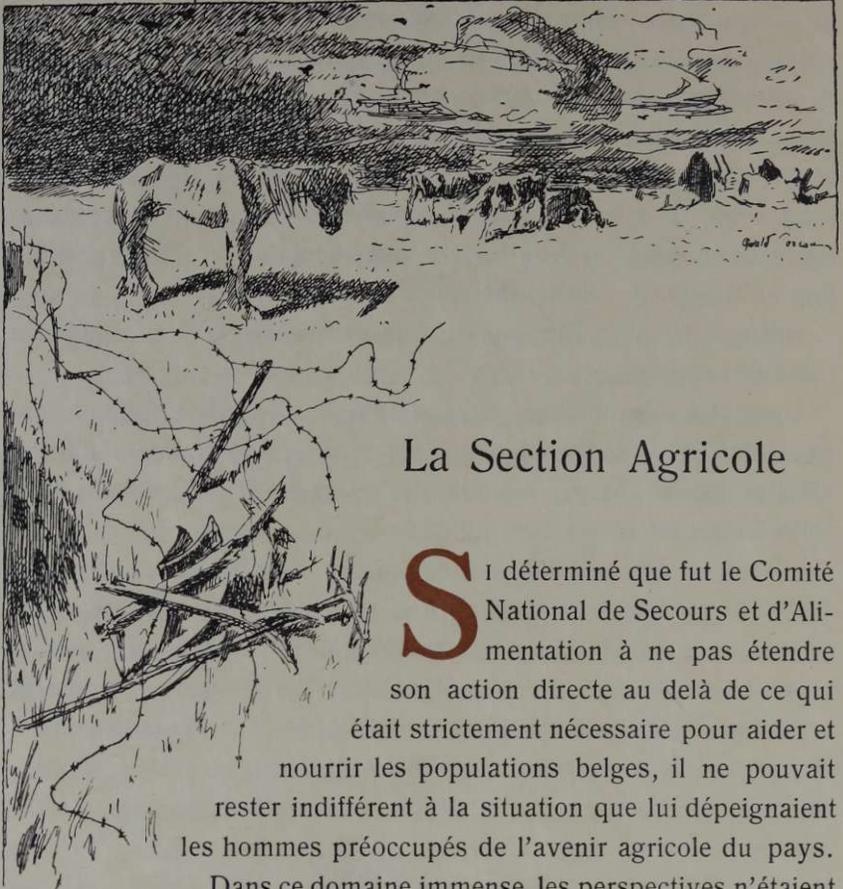
quotidien. Sans doute n'est-il pas inutile de faire remarquer à ce sujet que cette intervention est en quelque sorte subordonnée à la contribution préalable de tous les intéressés. Le prix de revient d'une portion de soupe est, à la vérité, de quinze centimes. On réclame un sou de l'indigent qui la reçoit, et, s'il est dénué de toutes ressources, la commune, par l'entremise de son bureau de bienfaisance, se substitue à lui pour le paiement du sou et lui remet un bon qu'il échange contre une ration d'aliments.

Reste donc, de toutes façons, une différence de dix centimes à combler par portion.

Dans chaque commune, pour la couvrir, des souscriptions sont recueillies parmi la population aisée et le Comité National n'intervient en fin de compte que dans la mesure où ces souscriptions particulières laissent encore un déficit.

S'il fallait résumer d'un mot cet aperçu succinct qui renferme la matière d'un bien gros chapitre à écrire à l'avantage de nos communes, nous dirions que parmi tant d'efforts, celui-là n'est pas le moins intéressant qui, en se gardant d'être tyrannique ou seulement centralisateur, leur a conservé la liberté de leurs mouvements à travers tant de vicissitudes et de difficultés.





La Section Agricole

Si déterminé que fut le Comité National de Secours et d'Alimentation à ne pas étendre son action directe au delà de ce qui était strictement nécessaire pour aider et nourrir les populations belges, il ne pouvait rester indifférent à la situation que lui dépeignaient les hommes préoccupés de l'avenir agricole du pays. Dans ce domaine immense, les perspectives n'étaient rien moins que désastreuses.

Les rapports des autorités locales, les conclusions des organismes provinciaux, les constatations d'impartiaux enquêteurs traçaient un tableau sinistre où, du fond de l'horizon rougeoyant de lueurs et de fumées, surgissait en fuite éperdue un cortège lamentable de laboureurs et de paysans poussant devant eux, avec les débris de leur misère, quelques têtes de bétail échappées à la catastrophe, heureux encore quand ils n'avaient à pleurer que leurs métairies détruites et leurs récoltes incendiées.

On sait ce qu'il faut pour déraciner un paysan rivé au sol par un tenace et long labeur ; là où les opérations de guerre n'avaient pas

rendu la place intenable, la situation se caractérisait par des réquisitions énormes, notamment en fourrages dont la pénurie accentuée par un précoce hiver amenait sur les marchés du bétail, vendu à vil prix, plutôt que d'être livré demain contre des bons aléatoires.

L'avenir agricole du pays étant irrémédiablement compromis par la lente disparition du cheptel, le ravitaillement de la population en lait, en beurre, en viande de boucherie allant devenir précaire, des mesures s'imposaient. Elles ne pouvaient être prises que par des personnalités auxquelles une longue expérience a rendu familières les questions agricoles; le Comité National leur donna pleins pouvoirs en s'engageant à faciliter leur œuvre : la Section Agricole était créée.



En route pour la moisson

Pour donner une idée de la tâche considérable que la Section a devant elle, il est indispensable que nous montrions rapidement l'importance du rôle de l'agriculture belge dans l'économie nationale. Pour la lui faire apprécier, un lecteur consciencieux nous pardonnera certainement quelques chiffres.

Bien que la Belgique soit essentiellement un pays industriel, l'agriculture y joue un rôle de premier plan par la valeur de ses productions dont la somme totale annuelle est estimée par des spécialistes autorisés à deux milliards, alors que le capital investi dans les entreprises agricoles s'élève à dix milliards.

Sans doute, 30 % seulement de la population totale sont adonnés aux professions agricoles, la valeur moyenne des récoltes annuelles

n'est que de sept cents millions, mais nous sommes ici dans un pays de culture intensive où les fruits de la terre sont transformés en produits de la ferme et les productions animales de la Belgique, notamment ses chevaux de trait, jouissent d'une réputation mondiale.

Si loin qu'ait été poussée la culture du sol, celui-ci ne suffit pas à alimenter ou à engraisser la population chevaline, bovine ou porcine, et c'est à concurrence de 22,500,000 quintaux que les denrées alimentaires du commerce interviennent annuellement dans la production des fermes belges, qui possédaient, en 1912, 262,707 chevaux, 1,830,747 bêtes à cornes et 1,838,514 porcs.

Les surfaces improductives du sol, très varié d'aspect et de nature, puisqu'on y dénombre neuf régions agricoles bien distinctes, sont réduites au minimum et chaque année un travail obstiné gagne encore sur la fagne et la bruyère quelques hectares de terre labouvable, comme jadis furent conquises sur les tourbières et les marais les plaines opulentes et grasses de la Flandre.

D'après les chiffres de l'Institut international d'Agriculture de Rome, les rendements des céréales ont été en 1912, par hectare, de 26 quintaux pour le froment, de 20.6 quintaux pour le seigle, de 27.1 quintaux pour l'orge, de 19.4 quintaux pour l'avoine, alors que ces chiffres étaient respectivement de 22.6, 18.5, 21.9 et 19.4 en Allemagne, et ce n'est pas sans raison qu'on a souvent dénommé notre petit coin de terre, ameubli par le labeur tenace de générations opiniâtres, le jardin de l'Europe.

Quelle douceur de vivre on y respirait en ces belles journées de fin juillet 1914 et quelle splendeur estivale s'épandait sur les moissons mûries par le soleil d'août ! Jamais peut-être, par contraste avec l'œuvre de destruction qui commençait à nos frontières de l'Est, la nature ne parut plus féconde, plus harmonieuse et plus belle, et c'est pour nourrir les innombrables troupes qui descendaient sans fin le long des routes poudreuses de Liège, du Brabant, du Hainaut, du Namurois, du Luxembourg qu'on défaisait les meules à peine érigées et que se vidaient les granges, les étables et les moulins.

La Belgique, surpeuplée, qui, en temps normal, ne vit pas trois

mois des céréales qu'elle produit en propre, tarissait en quelques jours, au bénéfice de l'envahisseur, les sources de sa vie agricole, et les frontières fermées ne permettaient plus de parer à l'insuffisance de la production nationale.

Le problème qui s'était dressé impérieux et menaçant pour l'alimentation de la population humaine et si heureusement résolu par la fondation du Comité National de Secours et d'Alimentation et



Août

l'institution de la Commission for Relief se posait, sur un autre plan, pour l'agriculture belge dont la ruine pouvait précipiter celle du pays lui-même.

Aux derniers jours de novembre, la situation était critique : menacée d'épuisement, privée des aliments concentrés nécessaires au bétail, l'agriculture voyait entamer par des réquisitions renouvelées les réserves indispensables à son existence et, d'autre part, se voyait incapable, faute d'un organisme central, à tenir en vie le bétail qu'elle avait conservé.

La Section Agricole entreprit de surveiller les réquisitions qui, en vertu même des lois de la guerre, ne peuvent appauvrir indéfiniment le pays, de protéger les animaux reproducteurs du cheptel national, d'importer et de mettre à l'abri des saisies les matières premières indispensables, d'aider à la reconstruction des villages agricoles.

Renseignée par ses comités de province, qui, eux-mêmes se ramifiaient dans les campagnes, la Section Agricole, grâce à la bienveillante entremise des Ministres d'Espagne et des États-Unis, put obtenir de l'administration allemande qu'à partir de janvier 1915 seraient exclus de réquisition le bétail reproducteur, ainsi que les aliments destinés au bétail importés par le Comité National de Secours et d'Alimentation. Ces garanties ne s'appliquent pas aux territoires d'étapes, c'est-à-dire, à l'heure où nous écrivons, aux deux Flandres, mais du moins ce résultat est-il appréciable puisqu'il interdit désormais de réquisitionner à vil prix quelque animal qui fai-

sait l'orgueil de l'étable, ainsi qu'on l'avait vu trop souvent au début de l'occupation.

Sans doute, il ne répare rien des exactions premières, mais il laisse une chance, si la guerre ne se prolonge pas dans ce malheureux pays, à la renaissance du cheptel national.

Après avoir organisé une enquête sur les besoins de l'agriculture



Retour des champs

belge en semences, en aliments et en engrais, la Section Agricole a constitué une société coopérative d'assistance, au capital de trois millions, qui a pu réaliser certains achats de semences de froment et de betteraves fourragères, de même qu'elle consent quelque crédit aux cultivateurs ruinés par la guerre et qui tentent un effort pour se relever.

L'œuvre de la reconstruction des fermes et des villages est plus complexe : la Section Agricole en poursuit l'étude d'accord avec les organismes spéciaux dont nous avons déjà eu l'occasion de parler

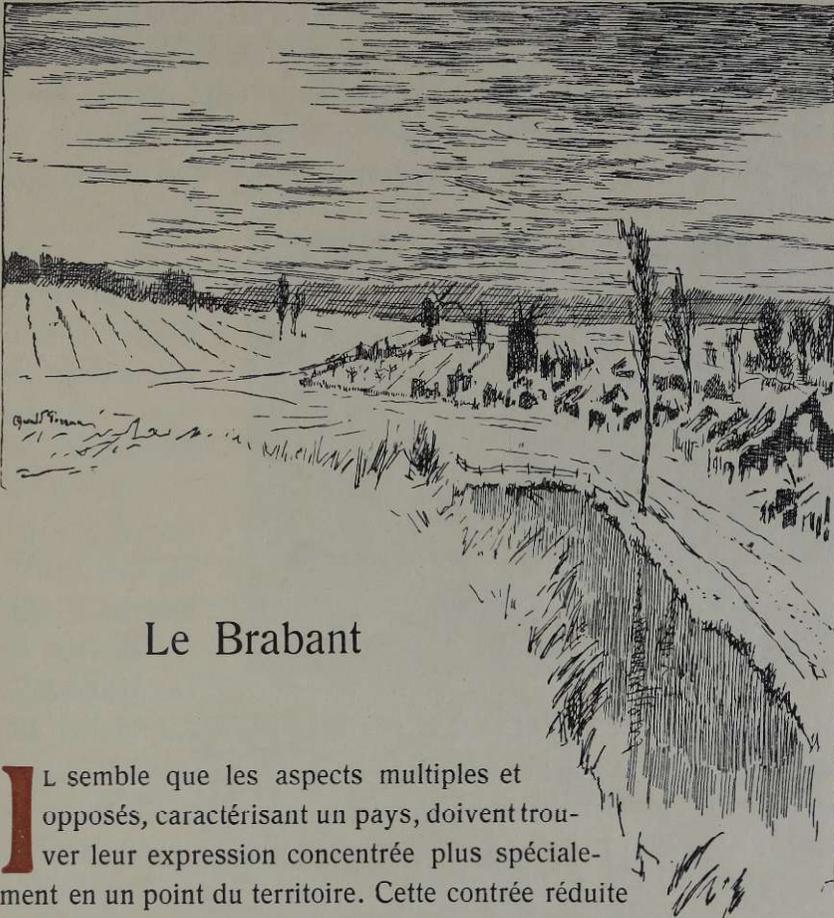
et les travaux du *Village Moderne* aideront à la réalisation systématique de ce qui ne peut être qu'un vaste plan d'ensemble.

Ainsi sur toute l'étendue du pays agricole s'exerce l'action féconde de la Section. Grâce à elle, là du moins où le sol n'est pas labouré par les obus, le soc de la charrue a retourné la glèbe arrosée du sang de ses défenseurs et le prochain été verra onduler à nouveau, sous un ciel d'azur, les moissons opulentes — au risque que la tempête vienne les ravager encore, mais n'est-ce pas la rançon du travail humain que d'exiger un effort constamment renouvelé et ne serait-il pas indigne d'un peuple gardant une inébranlable confiance dans l'avenir que de laisser en friche la terre qui doit le nourrir ?

Avant de partir au combat, genou en terre, les communiers flamands baisaient le sol de la patrie qu'ils allaient défendre contre l'envahisseur ; aujourd'hui, les laboureurs et les paysans l'honorent d'un culte aussi haut et ceux auxquels le destin a réparti un rôle moins héroïque l'accomplissent en silence et font belle pour demain la terre qui attend le retour de ses fils...



L'ŒUVRE EN PROVINCE



Le Brabant

L semble que les aspects multiples et opposés, caractérisant un pays, doivent trouver leur expression concentrée plus spécialement en un point du territoire. Cette contrée réduite qui condense les caractères d'une nation forme comme le miroir concave reflétant une réduction de l'image du pays entier.

En Belgique, c'est le Brabant qui remplit ce rôle.

Là, sur une étendue restreinte, au cœur des territoires belges, on trouve en raccourci la patrie entière.

C'est la grande ville industrielle, commerciale, resplendissante des merveilles artistiques du passé et du présent qui lutte pour chasser la misère et la lèpre des taudis malsains.

C'est la grande cité où la science voisine l'ignorance; l'art, le mauvais goût; la religion, l'irréligion; la morale, l'immoralité et la criminalité.

Puis, ce sont les plaines monotones et vides, mais fertiles du nord, les forêts et les bois de l'est, les roches et les carrières du sud. Les unes, rappellent les Flandres, les autres, les hauts plateaux du pays.

La frontière linguistique en divise la population. Les Wallons au sud, les Flamands au nord, y déploient leur activité industrielle et agricole.



Forêt du Brabant

Tous les degrés du développement du progrès s'y retrouvent. Depuis Monstreux, où croît un chêne fétiche que les paysans honorent en nouant un cheveu au clou planté dans

l'écorce, afin de « lier leur fièvre » ; depuis Henripont, illustre par sa grotte aux fées où elles viennent, certain soir, y laver leur linge ; depuis Eppeghem, où les ruraux implorant saint Clément, lui offrant des clous et des mannequins de fer pour guérir les toux opiniâtres ; jusqu'à Louvain et Bruxelles, où fleurissent les institutions les plus hautes du pays, institutions politiques, académies et universités, tous les stades du progrès, depuis les croyances naïves jusqu'à la science y trouvent place.

*
* *

C'est encore sur cette terre, durant la paix, que les terribles calamités de la guerre, à coups répétés, frappent ceux qui l'habitent comme une inéluctable fatalité.

Le Brabant résume encore en cela le passé du pays.

De quels crimes inconnus ce sol s'est-il souillé pour que le

destin s'acharne sur lui? Comme Œdipe, il est la proie des Furies.

Ceux qui jettent en effet les yeux sur la carte du Brabant, sont frappés par le nombre de champs de bataille qui y sont marqués par le signe des deux sabres en croix. Elles sont là, sinistres, près du nom le plus fameux des guerres de jadis : « Waterloo ». Waterloo, qui hier à nouveau était couvert de moissons que la paix avait fait mûrir.

Hier, oui, car aujourd'hui les blés sont fauchés et la guerre est revenue.

*
* * *

L'est et le nord ont terriblement souffert du fléau. Les destructions, les incendies ont là endeuillé la contrée pour bien des printemps et des étés. La faim, le froid, les privations de toutes espèces y ont tenaillé de nombreuses victimes, jusqu'au jour, où, les opérations de guerre s'étant éloignées de là, le Comité National de Secours et d'Alimentation put apporter son assistance efficace.

Le sud et l'ouest de la province n'ont pas eu à subir les mêmes terreurs.



En Brabant

Au centre, Bruxelles, « la Capitale », avec les quinze communes limitrophes constituant avec elles l'ensemble de l'agglomération urbaine, avait une importance telle qu'il fallut constituer un Comité spécial de même rang qu'un Comité provincial pour y organiser l'alimentation et les secours. Dans la première partie du livre, cette

organisation de laquelle est sortie le Comité National, a été suffisamment examinée pour qu'il soit inutile d'y revenir.

Sauf les dites communes de l'agglomération bruxelloise, celles de la province sont alimentées et secourues par le Comité provincial du Brabant.

*
* *

Que de dévouement il fallut pour venir à l'aide de ceux qui souffraient dans la tourmente.

Pendant des semaines, des villages entiers s'étaient trouvés dans la ligne de feu : Eppeghem, Cappelle-au-Bois, Beyghem, Beuke et vingt autres. Il n'en est plus resté que des ruines.



Village brabançon

La population ou plutôt ce qui en subsistait, vivait dans des porcheries, des fournils, des granges croulantes. Dans la commotion violente qui avait tout détruit,

elle avait tout perdu. Lorsqu'on vint à eux, les habitants vivaient comme des bêtes dans la paille, sans vêtements, nourris de quelques légumes arrachés dans les champs entre deux batailles lorsque la faim les tenaillait. On leur donna des lits, des vêtements épais, du pain, de la soupe chaude. On voulut les écarter de leurs foyers détruits pour les placer dans des abris provisoires, en attendant que prenne fin le drame qui couvre notre sol, de sang, de fer et de flammes. Mais leur cœur était attaché à ces murs qui les avaient vu naître, à cette terre qu'ils aimaient.

Ils se refusèrent à les quitter. Il fallut les abriter là, à côté de leurs ruines.

Quelles consolations ont reçues les sinistrés de Louvain, d'Aerschot ou d'Elewyt à l'idée que des nations prises de pitié veillaient sur eux! Quelle émotion les a souvent serrés à la gorge ou livrés aux sanglots lorsque leur parvenait du bout du monde la sublime expression d'un cœur généreux. Un enfant américain leur envoya quelques pommes dorées au soleil des États-Unis et un pâté de viande. Il accompagnait son modeste don d'un billet : « Je vous souhaite, y disait-il, petit Belge qui goûterez à ce pâté, d'être entouré comme moi, de votre papa, de votre maman, de vos frères et de vos sœurs et de n'avoir plus à souffrir de cette horrible guerre! »

Grâce soit rendue à tous ceux qui se sont apitoyés sur nos infortunes. Ils ont aujourd'hui ramené dans ces cœurs désespérés un peu de paix, un réconfort qui permet de ne pas douter complètement de l'avenir, de laisser l'espoir d'une résurrection. Plus tard, les chagrins émoussés par le temps, on pourra regarder le passé sans larmes. Admirant cet effort sublime de solidarité de la part de millions d'êtres qui, pour beaucoup ignoraient même le nom de notre pays, on dira avec le poète, que les grands périls ont cela de beau, qu'ils mettent en lumière la fraternité des inconnus.





La Flandre Orientale

FLANDRE! Quelle évocation de puissance, de richesse, de splendeur, d'art et de magnificence! Quelle vision de siècles de travail, de courage, d'orgueil et de luttes héroïques pour la liberté!

Son nom sonore résume en lui tout un passé de gloire, de patience tenace et d'inflexible volonté.

Dans l'histoire du monde, sa place est large comme celle des grands empires auxquels, pendant des siècles, sa force orgueilleuse et confiante disputa l'hégémonie : c'est la Flandre des comtes puissants comme des empereurs, rudes comme le vent, qui, venu de la mer du Nord, glaçait l'hiver la plaine flamande. C'est la Flandre des communes ardentes d'aspirations démocratiques, la Flandre aux

grandes cités, entrepôts regorgeant de marchandises destinées aux quatre coins du monde. C'est la Flandre aux ports profonds, rendez-vous des navires aux voiles gonflées encore des vents des mers les plus lointaines. Ses commerçants alors et ses banquiers étalaient un luxe de rois, et les riches Flamandes éblouissaient les reines elles-mêmes sous l'or de leurs parures.

Ses peintres étaient des princes, accueillis dans les cours où les rois les fêtaient; partout, en étendant leur gloire, ils grandissaient celle de la Flandre. Et le peuple était ivre de liberté!

*
* *

Combien belle est la Flandre pour qui l'aime et la sent! O les campagnes ardentes, rutilantes de couleurs, les verts profonds des pâturages, où brillent les ors des fleurs et l'argent des rivières qui mollement serpentent et miroitent au soleil, de par les blés dorés et les champs bleus des lins!

Et ses toits rouges au milieu des roses florissons des vergers. Et les bêtes tranquilles qui reposent enfouies sous les herbes épaisses des prairies en fleurs.

Combien la Flandre est douce, et belle, et tient au cœur de ceux qui en saisissent la poésie profonde!

Et toute la Flandre est l'œuvre de l'homme. Ses belles campagnes, ses champs fertiles et ses grasses prairies sont le fruit du labeur opiniâtre et têtu du paysan flamand; c'est lui qui transforma, par un travail immense, les sables et les marais; c'est sa ténacité infatigable, inaccessible aux malheurs et aux revers, qui fit d'une terre pauvre, marécageuse et stérile, un sol fécond, un jardin magnifique.

*
* *

Et sur ce beau pays, la tempête a soufflé.

Champs ravagés, maisons détruites, fermes incendiées, la guerre a écrasé le travail et la joie de vivre.

Partout elle a passé, semant des ruines et des tristesses, foulant aux pieds les moissons d'or, jetant bas les églises, les halles antiques et les beffrois, et les beaux arbres dont les files s'étendent au loin, le long des silencieux canaux flamands. Et sous les cieus changeants des Flandres, sous les sombres nuages que la tempête



Ville de Flandre

roule sur les toits rouges des villages et sur les plaines inondées, ou sous la fine lumière et les brouillards légers des matins de soleil où tout chante et tout vibre, où les sèves frissonnent, où tout pousse à

l'amour, c'est le tonnerre maudit du canon destructeur qui gronde aux horizons d'angoisse et d'épouvante. Et la Flandre tenace, ardente et passionnée, dans la tristesse et le silence, attend le jour béni où elle pourra, sur les désastres et les ruines, reconstruire!...

*
* *

Si la Belgique moderne s'enorgueillit de l'industrie puissante de ses provinces de Wallonie, la Flandre cependant a conservé le caractère qui, il y a des siècles, faisait sa force et son originalité.

En Flandre Orientale, c'est Gand, la « Manchester » des Flandres. Cité industrielle prospère, ses usines sont célèbres, son port vivant. Aujourd'hui encore, elle est bien le centre de cette Flandre, dont les tissages remplissent l'air sonore du bruit sec des navettes et où

partout résonne le bourdonnement des broches tournoyantes des filatures. Autour d'elle progressent sans arrêts de nombreux centres textiles : ce sont Renaix, Saint-Nicolas, Eecloo, Alost, Wetteren, Audenarde, et d'autres, et d'autres; partout aussi les industries les plus diverses sont nées, qui prospèrent et grandissent : ce sont les gants, c'est la corderie, ce sont les allumettes, ce sont les cigares, c'est l'industrie du fer!

Et comme si le destin avait voulu créer en Flandre une synthèse brillante de son activité, qui résumât en elle et l'amour de l'agriculture, et le génie industriel, et la plus prodigieuse puissance artistique, il y fit naître l'Industrie de la Fleur! Gand fut la cité fleurie; la région qui l'entoure devint un parterre. De par ses champs, l'été, les chauds rayons du soleil des Flandres jouèrent parmi la vivante tapisserie des fleurs, dans l'éblouissement des couleurs les plus éclatantes. Et du sol sortirent les innombrables files des serres, qui

sous le ciel clair miroitent jusqu'à l'horizon. Dans leur chaude atmosphère, c'est une vie merveilleuse qui bouillonne : l'homme y force à la vie les plantes les plus rares, il y transforme, il y amé-



Village flamand

liore, il y crée les variétés; l'horticulteur tenace y produit des merveilles : la fleur minuscule y devient géante; l'arbre géant y devient un nain; les teintes les plus délicates — soies éclatantes ou douceur des velours — les coloris de rêve y chantent la force créatrice de la patience tenace mise au service de la Nature et du Beau.

Au milieu d'un peuple de laboureurs, s'est donc perpétuée et développée l'industrie qui faisait la gloire de la Flandre au moyen âge. Sans cesse la population ouvrière se développe, les centres industriels s'accroissent ; grâce aux abonnements ouvriers, chaque jour, un grand nombre de travailleurs se rendent aux usines et carrières de la Wallonie ; et ainsi disparaît l'équilibre entre la production et la consommation des produits agricoles de la région.

Un autre facteur augmente d'ailleurs l'instabilité de cet équilibre : c'est le morcellement de la culture en Flandre. La petite culture y est prépondérante : la plupart des paysans exploitent des fermes minimales, comme le plus grand nombre ne sont pas propriétaires du sol qu'ils cultivent. Une population très dense y vit de ses produits, sans excédents considérables. Et, en fallut-il une preuve, qu'il suffirait de constater que chaque année 60,000 paysans des Flandres quittent leur patrie pour les travaux saisonniers des fermes et des sucreries de France.

Rien d'étonnant à ce qu'en Flandre se soient donc aussi posés, dès l'ouverture des hostilités, les mêmes problèmes angoissants que ceux qui se posèrent ailleurs : le ravitaillement et les secours pour la population.

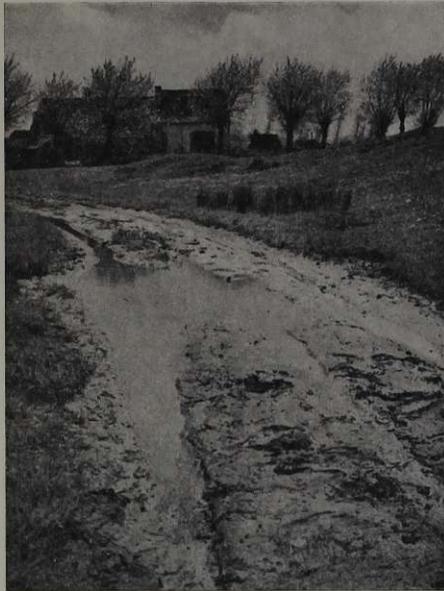
*
* *

Partout l'on vit, dès l'arrêt des affaires, la plus admirable solidarité se faire jour. Car plus tard, quand nous songerons aux horreurs que la guerre a rendues possibles dans des siècles de lumière et de progrès, ce sera une de nos plus pures consolations d'avoir vu, pendant que les peuples se déchiraient, les classes sociales se rapprocher, les partis disparaître, et le vieil esprit d'association qui caractérise le Belge, faire naître de tous côtés des organismes auxquels le dévouement et l'esprit de sacrifice firent réaliser des prodiges.

En Flandre, comme ailleurs, dans les villes comme dans les villages, chacun apporta à l'œuvre d'entraide tous ses efforts et tout son cœur.

Des comités locaux, soutenus par les administrations, s'attachèrent à écarter des foyers la misère. L'on distribua aux chômeurs des secours en argent, du pain, des denrées, du charbon. L'on vit se multiplier les soupes populaires, qui, par les jours d'hiver, donnèrent au peuple la nourriture chaude. L'on distribua de nombreux vêtements. Et ces efforts permirent, pendant quelque temps, de parer aux infortunes.

Mais bientôt les ressources s'épuisèrent, et pour comble de malheur, au moment où, la mer étant toujours libre, seule allait apparaître la préoccupation financière, voilà qu'avec la chute d'Anvers, le spectre de la famine apparut en Flandre.



Ferme flamande

*
* *

Après l'occupation de Bruxelles, plusieurs divisions d'armée et la garde civique s'étaient retirées derrière l'Escaut. Une grande partie des troupes, qui tenait l'armée allemande devant Anvers, se tint ainsi dans la partie orientale des Flandres : pendant deux mois, des milliers de soldats vécurent de cette partie de la région flamande. Et avec eux, affluèrent, chaque jour et de partout, des légions de fuyards, que soutinrent les habitants des Flandres. Les pauvres fuyards, accourus de leurs villages détruits, loin de leurs maisons incendiées, les yeux remplis encore des horreurs vues : ce sont des parents, portant sur leurs dos les hardes du ménage et traînant à la main de pauvres mioches qui pleurent ; c'est une mère : son nouveau-né est dans ses bras et son mari est à la guerre ou bien

perdu dans la tourmente, et elle suit la foule de ceux qui, comme elle, s'en vont, sans savoir où elle arrivera ; voilà un paralytique, il est dans une charrette basse et cahotante qu'un vieux chien traîne : il est là, sur la grand'place de la ville, une vieille femme et sa fille et des petits enfants se serrent autour de lui. Et ces êtres ne comprennent rien à tout ce qui arrive : ils se blottissent les uns près des autres, au milieu des régiments qui passent, cavaliers, fantassins, et canonniers sur leurs canons, pendant qu'arrivent, qu'arrivent et qu'arrivent toujours les lourds convois et les autos des intendances... Et les fuyards suivent toujours, ce sont des chariots, sur lesquels s'entassent de pauvres mobiliers, des charrettes et des voitures, du bétail et des chevaux ; des fermes entières qui déménagent ; et voilà des camions qui transportent des vieillards, de



Le port

pauvres vieillards qui ont quitté leur hospice, fous de terreur ; et ce sont des malades, tout un hôpital qu'on fait fuir, des malades aux yeux fiévreux et des moribonds qui gisent sur des matelas.

Tous ces gens fuient, mais où ?

Aucun ne le sait, là où ils arriveront, le plus loin possible, loin des choses vues. Et ce sont des hommes, des femmes et des enfants dont le flot grossit toujours. Et la nuit tombe sur la foule grouillante, qui s'arrête là, sans rien dire, au milieu de la ville noire de monde. Et ces milliers d'êtres cherchent un asile où s'abriter.

Que de misère, que de détresse !

Avec la chute d'Anvers, vint l'occupation allemande en Flandre : nouvelles réquisitions dans une région déjà ruinée : chevaux, vaches, porcs, chèvres, froment, paille, foin, avoine, chaque jour, chaque heure vit disparaître les réserves dernières. Puis l'accès de la mer fut supprimé : plus d'achats possibles à l'étranger, c'est l'isolement comme pour le reste du pays, c'est la faim pour la Flandre !

*
* *

Comment dire les angoisses souffertes alors ?

Se nourrir chaque jour du peu que l'on a, avec, toujours, l'affolante pensée du lendemain ! Voir les boulangeries se fermer, faute de farine. Voir des cités rester des semaines sans pain, et chaque distribution apporter un pain plus grossier. Que de vieillards pleurèrent devant leur pain noir et lourd ! Que de parents durent parcourir des lieues entières pour trouver le lait de leurs jeunes enfants !

Les efforts des dirigeants et des comités existants allaient se trouver vains. Toute solidarité devenait impossible ; les plus privilégiés, les plus riches eux-mêmes allaient être affamés.

C'est alors que les Flandres furent mises en rapport avec le Comité National. Et, ici, l'histoire du Comité National se confond avec celle des Comités des Flandres.

Une section provinciale de secours fut créée à Gand, qui, elle-même créa des sections régionales dans les différents arrondissements de la Flandre Orientale en utilisant les groupements qui jusqu'alors avaient pris à charge le ravitaillement de leurs ressorts.

Ce fut au mois de décembre qu'arrivèrent à Gand, par ordre du Comité National, les premiers chargements de farine. Doit-on dire la joie des habitants de la région et leur reconnaissance infinie pour la grande nation qui, de par delà les mers, leur assurait la vie ?

Doit-on dire le concert de grâces et l'amour que le peuple lui conservera dans son cœur ?

Les farines, le lard, les jambons, les conserves, les pommes de terre, les fruits, les vêtements, avec quelle joie le peuple flamand

reçut-il tous ces dons ? C'était la vie assurée, puisqu'une grande nation voulait l'empêcher de mourir!

Des magasins furent créés à l'avant-port de Gand, où les amènent les allèges venant de Rotterdam. Toutes les marchandises y sont reçues sous le contrôle immédiat du délégué de la Commission for Relief in Belgium, puis revendues dans les différents services de vente créés par le Comité.

Les Comités régionaux organisent eux-mêmes les opérations de vente, de ravitaillement et de secours dans leurs régions.

Fait curieux, afin d'éviter la spéculation, les accaparements et de faire disparaître les bénéfices des intermédiaires, certaines communes organisèrent elles-mêmes des boulangeries, des boucheries, des magasins de denrées et d'épiceries, vendant elles-mêmes le charbon qu'elles font venir des charbonnages, créant ainsi une véritable ébauche d'organisation communiste, qui réduit pour tous le prix des choses nécessaires à la vie et assure un plus grand rendement aux ressources dont les comités disposent.

D'autres œuvres s'organisèrent ou se perfectionnèrent.

A Gand, le Fonds de Chômage continua son fonctionnement malgré la guerre. Sans interruption, le fonds gantois paya, aux 22,000 ouvriers affiliés, les indemnités réglementaires et ce, grâce aux prêts que la ville consentit à faire aux associations ouvrières, grâce aussi aux avances des Trades-Unions anglaises ainsi que de certains capitalistes favorables aux syndicats. La ville de Gand fit des avances aux communes affiliées pour leur permettre le payement des majorations.

Pour diminuer le chômage, de nombreuses communes firent exécuter des travaux d'utilité publique. Pour n'en citer qu'un exemple, Gand décida le creusement de bassins-darses au port : 6,000 ouvriers y sont occupés. Quant aux industriels, partout ils firent effort pour donner à leurs ouvriers, chaque jour, quelques heures de travail.

Chacun tâche de travailler. N'est-ce pas la façon la meilleure de rester digne de soi-même?

L'on créa encore : le Secours discret, qui vient en aide aux petits artisans, aux négociants privés de commandes ; puis les œuvres de la Croix Verte ou de la Croix Bleue, qui organisent les repas à prix réduits et des restaurants économiques. Une Banque de Secours fut instituée à Gand dans le but de faire des avances modestes aux personnes sans ressources par suite de la guerre.

D'abondantes ressources furent nécessaires ; la Province, les Communes, le Comité National intervinrent largement ; une Coopérative Provinciale au capital de 7,000,000 fut créée pour assurer un fonds de roulement. Et ainsi, devant tout cet effort accompli en commun, peu à peu se fortifie l'espoir de voir la province sortir, meurtrie certes, mais non écrasée, des effroyables catastrophes qui s'abattirent sur elle.





La Flandre Occidentale

EN Flandre Occidentale, la situation fut plus lamentable encore, car c'est là que les armées ennemies, après avoir, en bataillant, traversé toute la Flandre, combattent depuis de longs mois déjà. C'est là-bas, au fond de la plaine flamande, le long des dunes qui, couvertes de cités balnéaires splendides, ourlent la côte d'une dentelle de palais et de villas, c'est là-bas, dans la région lugubre de l'Yser, sur ce coin de terre dont les souvenirs tragiques seront chantés plus tard par les vieillards cassés, dans les veillées flamandes, c'est là-bas que farouchement, l'armée belge en lambeaux s'accroche au dernier coin du pays. Les villages y ont disparu ; la riche parure des villes d'eaux, morceaux par morceaux, y est chaque jour détruite, les plages

riantes, luxueuses ou tranquilles, ne formeront bientôt plus que des ruines désertes. Que de désastres pour la Flandre !

*
* *

Les mêmes caractères que ceux qui distinguent la province Orientale des Flandres, appartiennent à la Flandre Occidentale : d'un côté, richesse de la culture, de l'autre, activité industrielle et commerciale. Oh ! certes, Bruges n'est plus la Venise du Nord ; ses marchés ne sont plus l'entrepôt du monde ; les eaux dormantes de ses canaux reflètent ses quais déserts ; dans le silence de ses rues flotte le souvenir de sa gloire passée. Ypres n'est plus la foire célèbre de jadis. Mais les lins bleus ondulent sous la brise du soir ; la Lys ensoleillée rouit dans ses eaux la fibre blonde qui



A la côte

enrichit les provinces flamandes et donne le travail à des milliers de leurs enfants ; ce sont les toiles réputées des Flandres ; c'est Courtrai, c'est Roulers, ce sont tous les villages dont les cheminées d'usines répandent dans l'air la traînée grise de leurs fumées. Dans la West-Flandre, c'est la filature et le tissage qui dominent : Flamand est synonyme, comme jadis, de tisserand. Mais d'autres industries occupent la région ; c'est la chaussure ; ce sont, le long de la côte, la pêche et les industries qui s'y rattachent ; c'est, autour de Bruges la Morte elle-même, la construction métallurgique qui regarde vers la Mer, nouvel avenir du pays !

Mais, ô terre de Flandre, terre de labeur et d'art, tu es aussi

terre de souffrances ! Pays du travail à domicile, ô West-Flandre, région des bas salaires ! Fine batiste, beau linge brodé, ce fut dans la misère que vous créa l'ouvrière flamande. O dentelle de Bruges, dans tes plis fins et légers la dentellière aux doigts agiles a mis la blonde lumière des Flandres ; mais en toi flotte, rêve attristé, le douloureux souvenir des jours sans joie et sans bonheur qui vous virent naître.

Des milliers et des milliers d'ouvriers et d'ouvrières à domicile peuplent la Flandre Occidentale. Son industrie centralisée, d'autre part, est puissante ; l'on voit en conséquence apparaître le même phénomène qu'en Flandre Orientale : insuffisance marquée d'une production agricole cependant intensive, à nourrir une population d'une densité extraordinaire. Comme toute la Belgique, la West-Flandre demande à l'importation une importante partie de sa nourriture. Quoi d'étonnant à ce qu'en peu de temps toutes ses réserves furent épuisées, et que la disette la plus noire se fit sentir dans la région, si l'on songe à ce que celle-ci a souffert ?

Dès les débuts de la guerre, en Flandre Occidentale, des réfugiés sans nombre cherchèrent asile : pas un village, pas une maison qui n'en abritât. Puis ce furent les armées belge, française et anglaise ; et enfin, dans le pays à moitié épuisé déjà, les multiples réquisitions de l'armée allemande, qui, depuis des mois, l'occupe entièrement. Ici aussi tout disparut : froment, avoine, chevaux, bétail. L'accès de la mer étant fermé, il ne fallut plus songer à aucun secours de l'étranger : la faim au visage blême entra dans les logis.

O certes, ici aussi la solidarité fut admirable. Dans toutes les villes, dans les moindres villages on organisa des comités de secours. Chacun se donna tout entier à l'œuvre du sauvetage commun : distribution de pain, de soupe, de denrées, de vêtements, secours en argent, comme ailleurs, tout s'organisa dans un admirable élan de dévouement. A Courtrai, comme à Bruges, les chômeurs furent secourus ; la Province aida les communes, celles-ci s'entr'aidèrent.

Mais comment réaliser l'impossible ? Où chercher l'argent dans

un pays ruiné? Où chercher le pain dans un pays dépourvu de tout? Comment nourrir les fugitifs des villages démolis par les incessantes canonnades?

Que d'angoisses pour tous ceux-là dont le dévouement sans bornes allait se trouver à bout de ressources!

Ces craintes lamentables furent heureusement de courte durée. Quelle joie remplit les cœurs, quel espoir illumina les yeux lorsqu'on apprit que tant de détresses avait touché les cœurs au loin; que des puissances amies, prenant sous leur égide notre peuple malheureux, voulaient qu'il continuât à vivre: que les blés



Bruges

arrivaient à travers l'océan, que nous étions enfin sauvés!

O les larmes de bonheur de ceux qui avaient faim quand les premières allèges chargées de froment sillonnèrent, par les canaux déserts, les plaines de la West-Flandre!

Un comité provincial fut fondé à Bruges. Il reçut, comme les autres comités, des vivres et de l'argent. Dans toute la province, il créa des groupements. Courtrai et la partie méridionale de la West-Flandre, formant la zone d'opération des armées allemandes en Belgique, furent soustraites à l'action du Comité provincial et reçurent leur autonomie. Et c'est dans cette partie surtout que les difficultés furent grandes. Sans l'immunité complète pour tous les secours provenant de la Commission for Relief in Belgium, chose essentielle dans une région occupée par d'innombrables troupes, il était impossible de ravitailler ces nombreux villages

situés au front, toujours remplis de soldats, sans cesse soumis aux réquisitions. Cette immunité fut obtenue, et depuis, sans difficultés, la population est ravitaillée et secourue régulièrement. Admirable population, tenace dans tous ses malheurs, chassée de ses villages détruits, mais restant là, quand même, voulant travailler et ensemer la terre où le printemps déjà fait sourdre la vie.

Comme partout en Belgique, l'on veut travailler. Le travail est pour la race un besoin tenaillant. Mais comment faire dans un pays



Dixmude

dont la production partait vers les pays lointains, dont l'industrie puissante étouffe en des frontières trop exigües?

Où expédier ce qu'on produit? A Bruges, entre autres, un comité voulut donner aux dentellières un peu

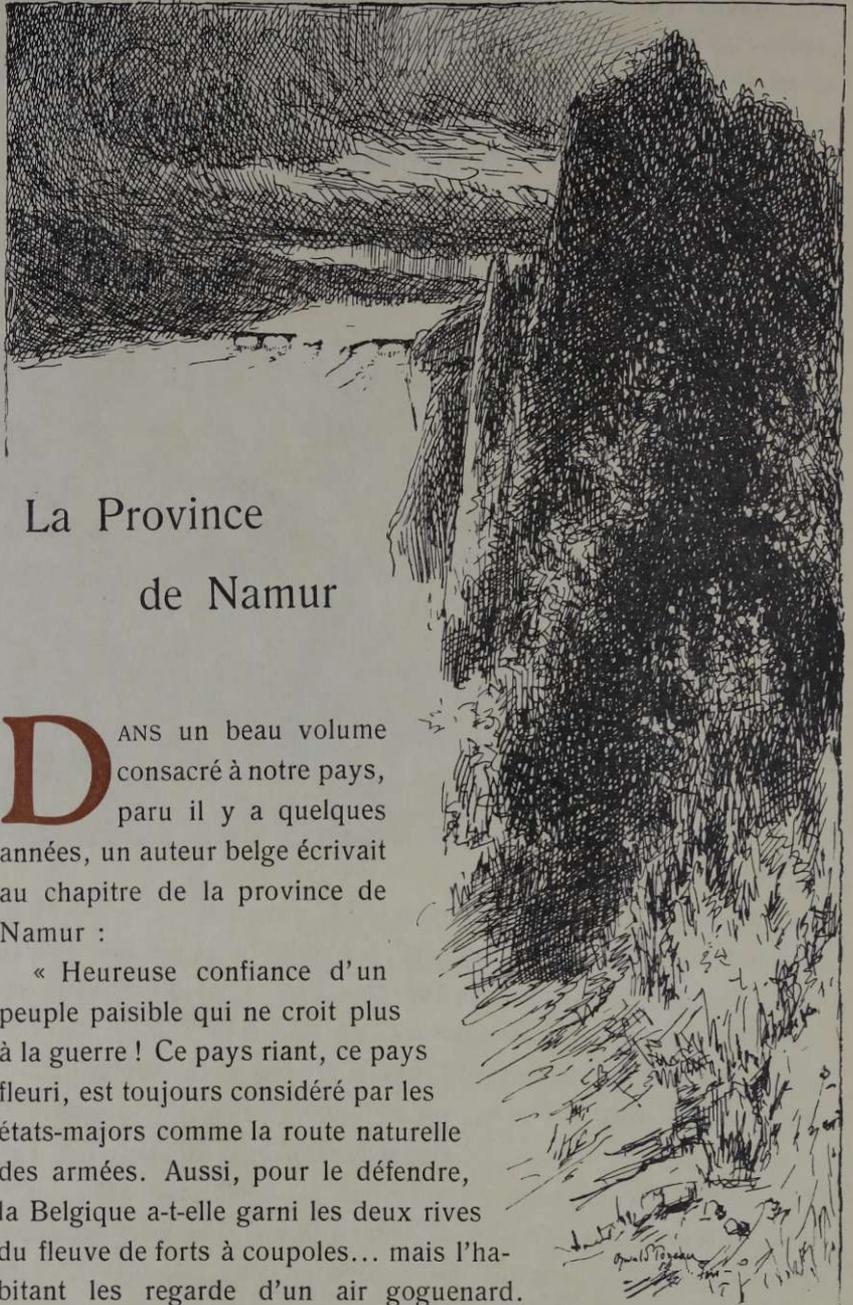
de travail. Elles purent d'abord gagner 9 francs la semaine; puis le salaire tomba : ce fut 9 francs par mois! Et aujourd'hui, il a fallu renoncer à toute tentative de leur venir en aide : plus de travail pour les pauvres femmes, leurs fuseaux au repos attendent des jours meilleurs.

Et il attend aussi, le peuple des Flandres. Il attend aussi, silencieusement. Il attend stoïque. La maison est détruite : qu'importe, rien ne l'abat. Il reconstruit et espère!

Il espère voir revenir le fils qui lutte, plus loin; il espère en de nouvelles moissons, il voit en rêve les blés d'or et le lin bleu onduler sous la brise du soir; il rêve à un bonheur, lointain peut-être encore, mais il y croit.

Et quand le calme sera revenu, que la ferme sera rebâtie, que les récoltes se doreront à nouveau et qu'à travers la Flandre les chants se feront entendre, il pensera aux amis du dehors, qui, sans le connaître, l'ont soutenu aux heures tragiques, et son cœur se gonflera de reconnaissance et d'amour.





La Province de Namur

DANS un beau volume consacré à notre pays, paru il y a quelques années, un auteur belge écrivait au chapitre de la province de Namur :

« Heureuse confiance d'un peuple paisible qui ne croit plus à la guerre ! Ce pays riant, ce pays fleuri, est toujours considéré par les états-majors comme la route naturelle des armées. Aussi, pour le défendre, la Belgique a-t-elle garni les deux rives du fleuve de forts à coupoles... mais l'habitant les regarde d'un air goguenard.

» Il y a près de cent ans qu'il n'a vu passer les canons par ses

villages, et cent ans, cela suffit amplement à un peuple pour oublier ses misères. Dans ce pays de Meuse, si souvent pillé et dévasté par les soudards de toutes les nations, on n'a plus peur de la guerre. »

Voilà certes un jugement à reviser depuis les événements dont cette province fut le théâtre au mois d'août 1914!

En effet, le Namurois est une des régions de la Belgique qui ont le plus souffert des dévastations de la guerre.

Les pauvres habitants des rives du beau fleuve austrasien qui, de la Lorraine à la mer, charrie lentement ses eaux au travers d'admirables paysages, ont été durement réveillés de leurs rêves pacifiques.

Sur cette province meurtrie et pantelante, s'adapta l'organisation du Comité National de Secours et d'Alimentation d'après les nécessités locales. Agricole dans le nord, industrielle le long de la Sambre, sylvestre et agricole dans le sud, la province est secourue et alimentée selon les besoins constatés. Cette adaptation ne se fit pas sans difficultés. Dans les premières semaines qui suivirent l'occupation de la province, ce furent la solidarité des habitants et les ressources villageoises qui durent suffire à ce qui était strictement indispensable.

On vit se renouveler ici les prodiges d'ingéniosité et de privation qui se multipliaient sur tous les points du pays. Coupé de communications, soit par les voies ferrées réservées au transport des troupes impériales, soit par les voies d'eau qu'obstruaient les ponts en ruine ou les barrages détruits, ce ne fut guère que vers le début de décembre que le Namurois put recevoir, par l'entremise de son comité provincial, les premiers envois de vivres.

En vérité, ses réfugiés, ceux de Dinant, de Tamines et d'Andenne notamment, avaient déjà trouvé abri en des endroits moins atteints ou restés indemmes, mais la situation caractérisée au début du fonctionnement des comités locaux perdure encore aujourd'hui et, à la date du 1^{er} mars, c'est complètement que doivent être ravitaillés les cantons de Rochefort, Gedinne et l'agglomération namuroise : à concurrence de 85 % les cantons de Namur-Nord et Namur-Sud ; à concurrence de 75 % le canton de Gembloux et à concurrence de 35 % les cantons exclusivement agricoles de Ciney et d'Eghezée.

Nous ne citons ces chiffres qu'à titre exemplatif pour montrer quelle influence peuvent exercer, sur les nécessités du ravitaillement, la nature du sol et les cultures d'une région lorsque l'échange



La vallée de la Meuse

des céréales et des denrées, qui s'équilibre si aisément en temps de paix, est contrarié par l'insécurité des transports, la peur des réquisitions ou la crainte de la famine.

Allons - nous décrire par le menu l'organi-

sation des secours et de l'alimentation dans la province qui nous occupe ? A quoi bon ! Elle ne diffère guère de celle que nous avons constatée dans les autres provinces ; les directives en ont été imposées par la nature même des choses et par les prescriptions du Comité National.

Il suffira peut-être d'indiquer que la province de Namur, peuplée de 364,319 habitants, répartis en 364 villages et villes, reçoit un subside mensuel de 280,000 francs par mois pour son département de secours et qu'elle a fondé, avec le concours des communes et des particuliers, une société coopérative au capital actuel de 1,331,500 francs pour assurer la marche financière de son service d'alimentation.

Ces secours sont répartis, non pas au prorata du nombre des habitants, mais d'après les nécessités locales, qui régissent également le fonctionnement du département de l'alimentation.

Dans les agglomérations telles que Couvin, Auvelais, Dinant,

Florenne, Namur, fonctionnent quelques-unes des œuvres dont nous avons déjà décrit les rouages ailleurs : la soupe communale, les ouvriers, la caisse des prêts, les bons de secours en charbon, lait, pommes de terre.

Mentionnons spécialement que dans tel bourg industriel on a institué un cercle horticole pour la culture des légumes nécessaires aux soupes communales et qu'à Dinant, la ville, pour occuper les sans-travail, a organisé le déblaiement des maisons en ruines.

Ici, comme dans le Hainaut, la province a étendu son action au delà de ses frontières, où vivaient misérablement des habitants plus dépourvus que les siens. La solidarité, la communauté de langue,



Un panorama de Namur

d'identiques aspirations rendaient toute naturelle cette alliance dans le malheur, et le canton de Givet, comprenant toutes les communes françaises au nord de la Semois, ainsi que les régions de Charleville et de Sedan, ont été rattachées, au point de vue du ravitaillement et des secours, au comité provincial de Namur, qui leur fait des expéditions de vivres et de farine.

Cette décision du Comité National fut inspirée par des sentiments de haute humanité; elle fait honneur à ses dirigeants qui se laissèrent émouvoir par l'exposé de la situation sans issue dans laquelle se trouvaient les populations du Nord de la France avoisinant notre frontière méridionale.

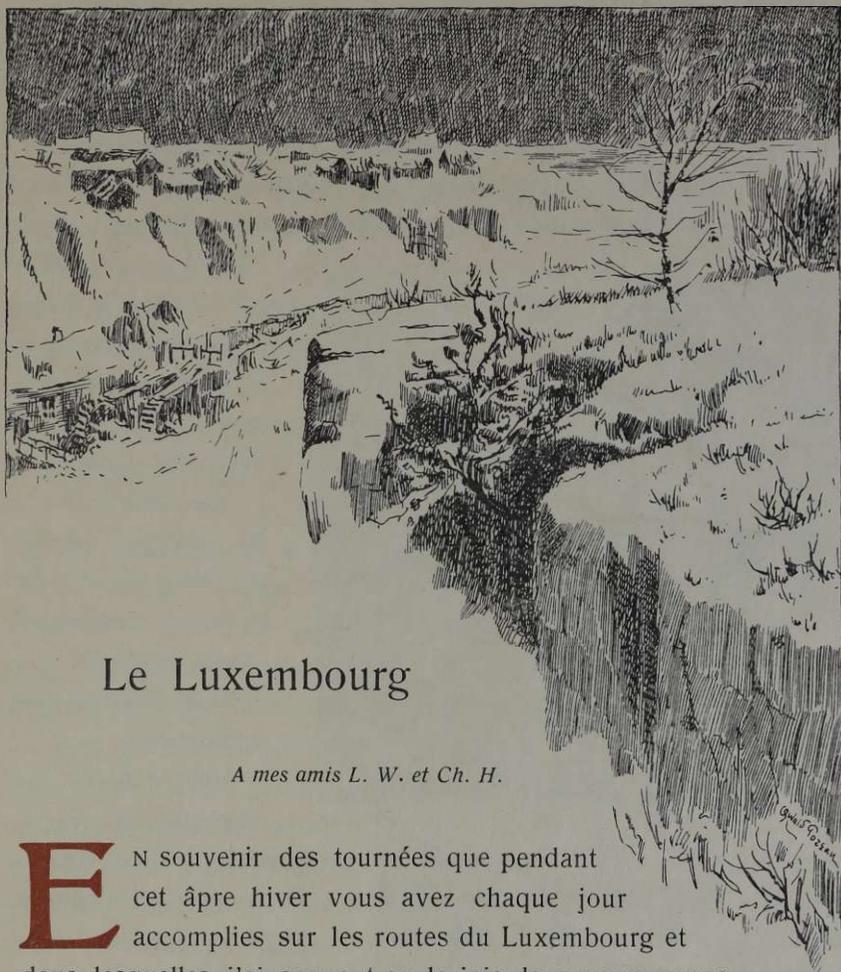
Le rattachement de la région de Maubeuge d'abord, de Givet ensuite, plus tard de Charleville et de Sedan, les instances des autorités locales ont fait étendre finalement l'action du Comité National de Secours et d'Alimentation à tous les départements situés au nord de la ligne de combat que forment les deux armées belligérantes.

Là, comme en Belgique, la répartition des vivres se fait avec le concours et sous le contrôle des membres américains de la Commission for Relief, le Comité National faisant bénéficier les régions qu'elle dessert de toute l'organisation mise sur pied à New-York, à Londres, à Rotterdam et à Bruxelles pour le ravitaillement du pays.

On se rappellera qu'il avait été question un moment de faire assurer cet important service par une Commission Suisse, mais de même que les régions secourues constituent en temps de paix les zones d'attraction du port d'Anvers, il a paru moins compliqué de les rattacher au grand port hollandais par les voies d'eau qui y mènent à travers la Belgique. Dépouillée et misérable, celle-ci leur apporte, à défaut d'un appui financier, le concours désintéressé de son travail et de son dévouement.

Au IV^e siècle de notre ère, saint Martin, évêque de Tours, partagea avec un pauvre son manteau et ce geste légendaire, que Van Dyck' a fixé en une toile immortelle, perpétue encore à travers les âges la commisération et la charité. Pourquoi l'image du compatissant apôtre des Gaules, l'évocation de la célèbre toile, viennent-elles, à la fin de cet article, flotter devant notre esprit — intimement unies et alliées?...





Le Luxembourg

A mes amis L. W. et Ch. H.

EN souvenir des tournées que pendant cet âpre hiver vous avez chaque jour accomplies sur les routes du Luxembourg et dans lesquelles j'ai souvent eu la joie de vous accompagner, je veux vous offrir ces pages comme un humble bouquet de bruyères ou de colchiques, plantes violettes de ce pays qui ne fleurissent qu'en automne et que vous ne connaîtrez sans doute pas.

Quand vous aurez repris là-bas vos travaux de philologue et de chimiste, vous songerez encore à cette terre dont vous fûtes pendant des heures émouvantes les anges gardiens et où votre souvenir sera demeuré aussi vivace et frais que les couleurs du petit drapeau flottant sur votre automobile...

Vous l'avez vue sous un ciel bas, gonflé de pluie ou tourmenté

par la neige. C'est bien. L'éclatement des genêts et l'allégresse des alouettes eussent froissé son deuil et sa douleur. C'est d'ailleurs une terre grave et sérieuse. Même en d'autre temps, il faudrait chercher ailleurs les vallées riantes, les tonnelles de l'auberge et les cascades.

Jadis, sans doute, des montagnes hercyniennes s'y élevaient aussi belles et aussi hautes que celles du Tyrol et du Dauphiné ou que



En Ardennes

vos Montagnes Rocheuses dont je rêvais jadis après avoir lu le P. Desmedt, le capitaine Mayne Reid ou Fenimore Cooper...

Mais leur schiste a été usé par l'air et par l'eau, les vents et la pluie, tenacement raboté et égalisé par l'action érosive des météores.

Ainsi n'avez-vous rencontré aucun pic

dressant son aiguille sur le plateau ardennais... Notre Haute-Belgique vous sera apparue comme un plat pays, et n'étaient ses bouleaux rabougris, ses genévriers qui se résignent à pousser dans les pierres, vous ne vous seriez guère doutés de son altitude...

Quand vous passiez, tous les jeudis, à la Baraque Fraiture, rien, pas même une légère enflure de la Fagne, ne vous signalait le point culminant, car vous étiez devenus indifférents aux morçures du froid...

Parfois, sans doute, vous descendiez dans nos vallées... Mais elles n'apparaissaient que comme des rainures sculptées dans la haute plaine...

Le caractère des hommes vous eût mieux renseigné... La résignation soumise de ces maigres cultivateurs, bruns comme des

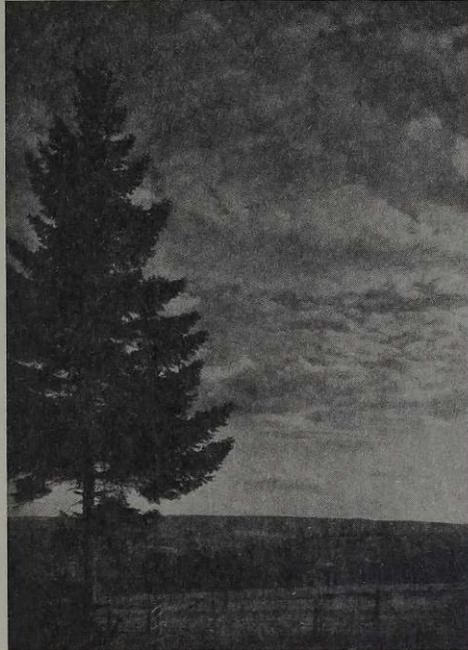
labourés, à la main rugueuse comme une route empierrée, supportant stoïquement la plus douloureuse des épreuves, vous révélait des caractères disciplinés par la bise et une terre ingrate.

Vous souvenez-vous de Tintigny et de Rossignol, ce village dont le nom seul chantait jadis sous la brise de la Lorraine voisine?... Il n'est plus habité que par des enfants, des vieillards et de jeunes veuves. Quand elles ont choisi, l'autre jour, les coins de jardinnet où vont s'élever, à côté des briques écroulées et calcinées de leurs larges maisons, les abris que la générosité de vos frères nous permet de leur offrir, pas une plainte... Et leurs tabliers noirs n'essuyaient que des larmes honteuses.

A Porcheresse, où la tourmente a causé les mêmes ravages, vous souvenez-vous de l'atelier du sabotier — être dans un coin, nouveau-né dans l'autre, copeaux volants — et la mère ayant, d'un creton de lard, graissé quand même le fer retiré des décombres pour cuire quelques gaufres qu'illuminait le soleil de la Chandeleur?

Au même village, l'école rétablie par les religieuses, sous le carton bitumé, dans un coin épargné des anciennes murailles, et les fillettes, rappelant celles que Maurice Denis groupe aux genoux de la Vierge, les sabots dans la paille dorée, tricotant avec gaîté de la laine noire...

A Herbeumont-sur-Semois, bourgade fameuse par les ruines de son château-fort — plus fameuse désormais hélas! par celles de presque toutes les demeures qu'octobre recouvrait de la bure en



Les hauts plateaux

volants des tabacs embaumés — vous avez vu le laurier-rose, seul épargné, devant la terrasse de l'auberge où les touristes, après le bain, buvaient des boissons cordiales. Vous avez rencontré ces deux vieilles demoiselles, quêtant le pain sans plus de peine qu'elles le distribuaient jadis aux mendiants portant la hotte...

Partout, ainsi, dans les régions les plus atteintes : au sud, dans le triangle dévasté de Virton-Florenville-Habay-la-Neuve, sur la



La Semois

ligne fatale de Villance, Maisin, Porchesse, Graide, Noirefontaine — dans les villages touchés entre vingt, comme un perdreau dans une compagnie, Manhay, Briscole, Rosières

— aussi bien que dans les régions où pas une tige d'avoine ne fut foulée et où toutes les hirondelles retrouveront leur nid dans quelques jours — partout la même vaillance, la même vertu brave et simple.

Votre passage régulier la confirmait d'ailleurs chaque jour.

Car, de même que dans l'horloge de ma grand'mère, à la sonnerie de l'heure, une locomotive sortait ponctuelle du tunnel et traînait ses voitures sur la rive d'un lac norvégien, de même votre voiturette mathématique passa pendant des mois des bords de l'Ourthe à ceux de la Lesse et de la Semois. Vous apportiez des courriers volumineux, des livres de comptes et des bordereaux impressionnants aux chefs-lieux des dix-huit zones qui découpent notre province au mépris de ses frontières administratives, politiques ou diocésaines... La ligne d'un tram, la courbe d'un ruisseau, une côte abrupte, les habitudes capricieuses des campagnards les avaient seules délimitées.

Vous avez ainsi vu Wellin, Forrières et Marche aux portes de la plaine de Famenne; Saint-Hubert dressant sa basilique au cœur d'un admirable massif forestier; Laroche, Houffalize, Bouillon avec leurs ruines, leurs échoppes de guingois aux bords de leurs rivières, écumant ici sous la roue des tanneries, indolentes là-bas sous le vieux pont bombé; Durbuy, Florenville et Vielsalm, sœurs lointaines auxquelles vous avez également partagé la farine immaculée du Canada, le lard de Chicago, les haricots, le riz, le maïs, les conserves, les réserves inépuisables de votre nouveau monde...

Parfois, au sortir d'une forêt où des croix de bois revêtues d'un képi vous signalaient seules la route dans la neige, une troupe d'enfants revenant de l'école s'alignait sur votre passage. Le froid rougissait leurs figures, mais ils avaient des gants de laine, des polos et des cabans qui descendaient aux genoux des plus jeunes. «Vivent les Américains!» criaient-ils et des petites voix tendres vous disaient notre reconnaissance aussi bien que le magistrat, le notaire, le médecin, le doyen, chez lesquels vous attendait le « Comité régional » autour de « la dernière » bouteille de bourgogne.



Village d'Ardennes

Est-ce bien ainsi, mes amis, que vous reverrez cette province? Et est-ce tout? J'oubliais la gare de Libramont où l'un de vous siégeait en permanence pour procéder à la réception et à l'emmagasinement des marchandises. J'oubliais surtout Roumont, dont votre séjour inaugure l'Histoire et au maître providentiel de qui nous devons de si belles veillées au retour de tant de courses... Les

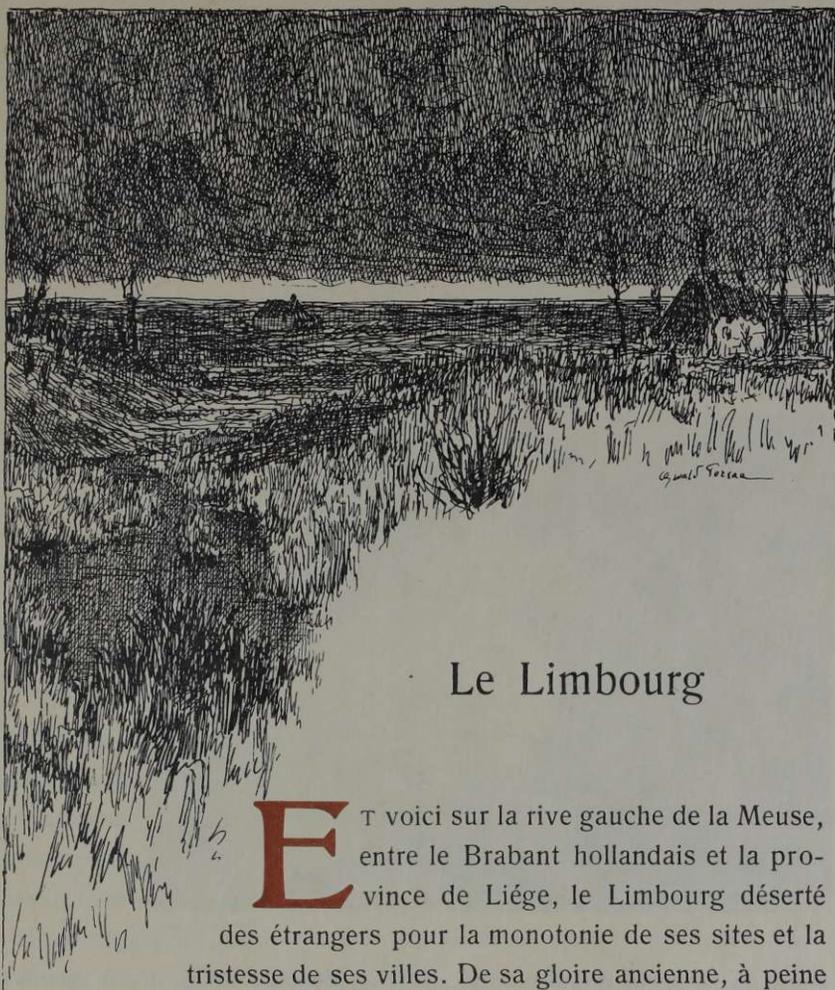
grandes bûches flambaient sous le manteau où saint Hubert nous dit : « *Et plus ne soye incrédule* », vous fumiez du tabac jaune et mielleux dans de courtes pipes, vous balanciez vers la flamme vos pantalons retroussés sur des souliers à forte semelle, on dosait la farine, on réglait les expéditions, on organisait les convois, et, fatigués du vent qui vous avait fouettés au retour de Marbehan et de Neufchâteau, vous luttiez bientôt contre le sommeil...

Dans vos rêves vous deviez traverser des sapinières, passer des ponts, dérapier sur le verglas, pénétrer dans des petites villes par des ruelles tortueuses, vous arrêter devant le perron des notables et des hôtels municipaux, manger du jambon fumé, escalader des côtes, et par des éboulements de briques au-dessus desquels ne s'élève même plus de clocher, passer dans un silence mortel...

*
* *

Quand vous reviendrez au Luxembourg, mes amis, en voyage de noces, comme vous l'avez promis, il y aura encore les rivières et les bois, les fougères, les pins sylvestres... Il y aura aussi les petites maisonnettes avec, au-dessus de la porte, dans une pierre blanche, 1915 et un phénix doré sortant de ses cendres. Il y aura surtout un peuple que vous aurez sauvé et qui n'aura cessé de vous bénir.





Le Limbourg

ET voici sur la rive gauche de la Meuse, entre le Brabant hollandais et la province de Liège, le Limbourg déserté des étrangers pour la monotonie de ses sites et la tristesse de ses villes. De sa gloire ancienne, à peine quelques vestiges subsistent, car, sur ce sol ingrat, pendant des siècles, le flot des invasions a passé.

Tongres la Romaine n'a jamais retrouvé sa splendeur antique ; Brusthem offre-t-elle à nos imaginations d'autre spectacle que le souvenir de la bataille fameuse qui, sous Charles le Téméraire, décida du sort du pays de Liège ; Saint-Trond elle-même a-t-elle plus de charmes ? Saint-Trond qui a oublié l'art de fabriquer les dentelles et qui contemple, mélancolique, du haut de son beffroi, les ruines de Curange et les restes de la célèbre abbaye de St-Trudon ?

Au centre de la province, avec sa ceinture de jardins et de fleurs, Hasselt seule, par ses abords riants, mentirait au caractère général des cités limbourgeoises, si l'intérieur de la ville ne présentait le même aspect désolé.

Tandis que dans les Flandres, à l'angle de chaque rue, au fronton de chaque monument, l'histoire de la race demeure inscrite en lettres d'or, ici, en somme, le temps a tout effacé d'un passé glorieux. Les qualités de courage et de fierté qui distinguèrent les habitants de ces contrées au cours des âges, on en saurait sans doute peu de chose



En Campine

si on ne les retrouvait toujours vivaces au cœur de la population d'aujourd'hui.

Mais ces détails trop sommaires ne dépeignent pas la province.

Pour en saisir la physionomie, il faut jeter un coup d'œil sur les campagnes. Au sud, s'étendent la vallée du Démer et la vallée du Jaer. Là se déroulent à perte de vue les champs cultivés, coupés de vastes prairies où ne manquent que les silhouettes des moulins à vent pour ressembler aux paysages de Hollande. D'abondantes récoltes constituent la principale richesse de cette région. Mais le nord est pauvre et sa population clairsemée. A part quelques centres agricoles prospères dont le développement a été favorisé par le canal de la Campine, le travail incessant de l'homme n'a pas pu, ici, fertiliser la nature.

Ce n'est partout qu'horizons de pins, étendues de bruyères, collines sablonneuses qui ont la mobilité des dunes de Gascogne. Au milieu de ces landes, l'eau des pluies a creusé des étangs et des marécages où végètent des saules rabougris. De loin, sous le ciel nuageux et tourmenté de la Campine, ces larges flaques d'eau semblent des barres d'acier bleui, bordées d'ajoncs et de roseaux. Dans le rouge des bruyères, le jaune des sables, le vert des prés qui revêtent comme d'un riche manteau ce pauvre sol, Genck apparaît, joyau du Limbourg, assise entre les dunes, et, plus à l'est, Maeseck, dans la plaine sillonnée de routes contre la Meuse fécondante.

En dehors de cela, ce n'est que maisonnettes espacées au sein des solitudes, et nulle part en Belgique, la morne sévérité des terres incultes ne s'étale avec un caractère plus poignant et d'une beauté plus complète.

*
* *

Mais que deviennent les contrées que seul un labeur acharné préserve, où la population ne trouve le moyen de vivre qu'au prix d'un travail jamais interrompu, que deviennent ces contrées quand tout à coup l'agriculture vient à manquer de bras, quand, sur le passage d'une armée en marche, les réquisitions s'abattent sur tous les greniers, sur toutes les granges, quand le paysan doit désert sa terre, l'étable garder fermée sa porte et qu'on ne respire dans l'air qu'une atmosphère de poudre, de terreur et de sang ? Alors la guerre a des effets terribles. Ce n'est pas seulement le pillage, l'incendie, la ruine qu'elle apporte dans les plis de son manteau, non, ce qu'elle fait apparaître tout d'abord aux yeux des habitants épouvantés, c'est le spectre de la famine. Et c'était en même temps que la population agricole, toute la population ouvrière sans moyens d'existence. Car du jour au lendemain, par suite du chômage général de l'industrie, tous ceux qui travaillaient comme manœuvres, soit dans le bassin houiller de Liège, soit en Hollande ou en Allemagne, se virent privés de gagne-pain et de ressources.

On le voit, partout, c'était la même situation lamentable à laquelle il fallait remédier ; partout, c'étaient les mêmes malheurs à secourir. Mais nulle part ailleurs qu'ici, la situation ne fut aussi critique. Isolé complètement dès les premières heures de la guerre par suite



Marais campinois

de l'occupation militaire, sans communication avec l'extérieur, soumis à d'incessantes réquisitions, ayant vu s'arrêter complètement la production et l'importation, le Limbourg avait épuisé au bout de quelques

jours presque toutes ses ressources. Le prix des denrées montait dans des proportions effrayantes et il fallait pourvoir non seulement aux besoins de la population, mais à la misère de tous ceux qui, venus des environs de Liège, chassés de leurs villages en cendres, avaient espéré trouver dans la province un asile secourable. Déjà au mois de septembre, Hasselt, qui ne compte pourtant que 18,000 habitants, fournissait l'alimentation à 2,500 de ces malheureux, et les dames, les jeunes filles de la bourgeoisie se dévouaient seules à cette tâche de préparer la soupe et de distribuer les rations de pain.

A quoi bon dépeindre une fois de plus les spectacles de désolation dont chaque ville, chaque village, chaque route, chaque rue était tour à tour le théâtre. Le décor changeait. Les blessures ouvertes, les plaies saignantes n'étaient-elles pas partout les mêmes ?

C'est dans ces pénibles circonstances qu'on vit reflourir dans les âmes, les qualités de courage et de résistance par lesquelles jadis s'était illustrée la race. La résignation stoïque aux épreuves, mais mue par une volonté énergique de les vaincre, voilà le spectacle

moral que présentait la province, admirable d'héroïsme au sein de ses malheurs. La charité y eut des élans magnifiques et si elle fut sublime, elle le fut d'autant plus que, par suite du manque de ressources, ses moyens d'action se trouvaient, malgré elle, paralysés.

Mais l'intervention du Comité National de Secours et d'Alimentation remédia heureusement à ces difficultés matérielles. La promptitude et l'habileté avec lesquelles les dirigeants du Limbourg organisèrent le Comité provincial de secours et d'alimentation, l'esprit de méthode qui présida à l'organisation de ce comité, permirent bientôt à celui-ci d'exercer son influence dans les villages les plus reculés. En quelques jours le spectre de la famine se dissipa. Secours aux sinistrés, secours aux indigents, soupes populaires, section du vêtement, toutes ces œuvres, grâce aux subsides dont elles disposèrent, furent bientôt en pleine voie de prospérité et à même de soulager d'innombrables misères. A ceux qui par suite de la guerre sont dépourvus de ressources, aux familles privées de leur soutien, spécialement aux victimes de l'incendie et du pillage, à tous ceux-là on leur vient en aide de la façon la plus large et la plus généreuse. On leur procure non seulement les vivres, les vêtements, mais des abris, des meubles et même parfois des têtes de bétail.

Dans une province essentiellement agricole, où l'élevage constitue la principale source de revenus pour l'agriculture, il y avait un problème pressant à résoudre. Par suite de manque d'aliments, les cultivateurs ne pouvant plus nourrir leurs bêtes, étaient obligés de les vendre à vil prix plutôt que de les laisser mourir de faim. Il fallait donc prendre des mesures spéciales pour la préservation du bétail. Ce fut une section du comité qui se consacra à cette tâche importante.

D'autres initiatives encore furent prises. Le comité s'occupe notamment de provoquer la création d'un organisme de crédit, de manière à permettre aux sinistrés d'emprunter les sommes nécessaires à la reconstruction de leurs maisons détruites.

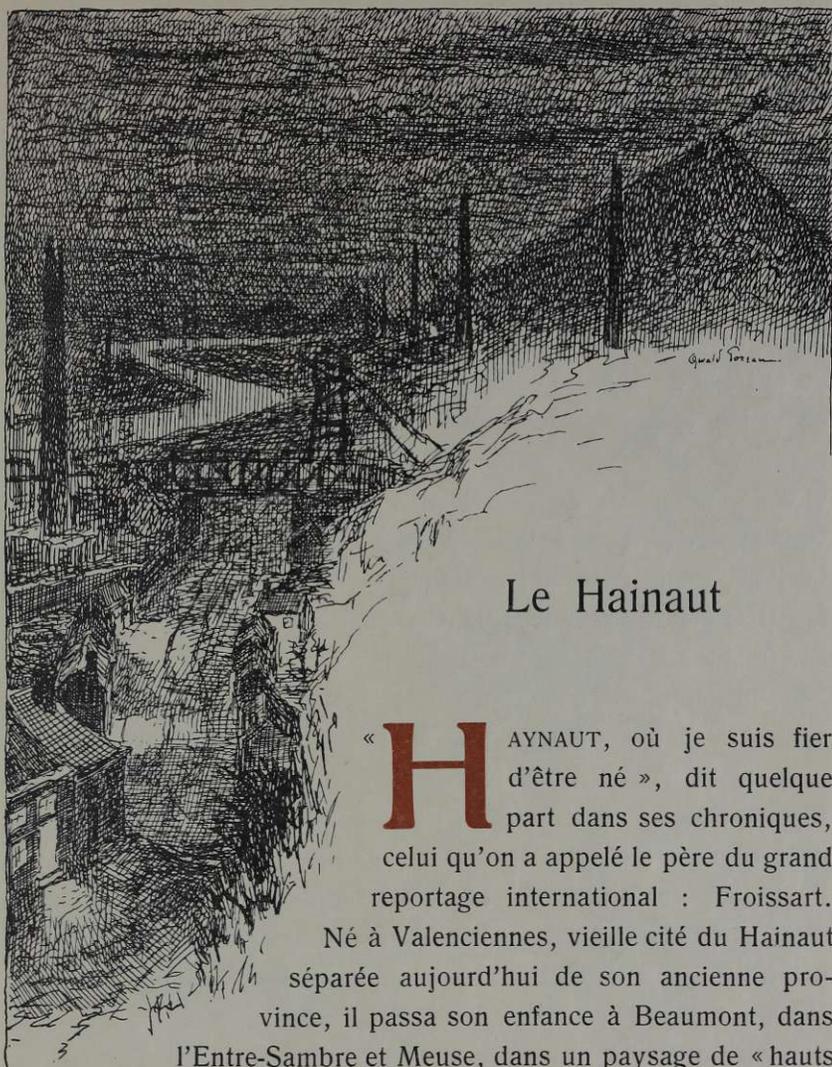
Enfin, les communes ont été priées de faire exécuter d'urgence les travaux publics qui pourraient présenter quelque utilité, et là où

il y a lieu, de procéder au défrichement des terres improductives afin d'augmenter ainsi la récolte prochaine.

Toutes ces mesures, tous ces efforts sont de nature à produire les plus heureux effets. Aussi quand une population témoigne d'une telle énergie, elle se hausse au-dessus de son malheur. Mais de telles dispositions ne préservent, à certaines heures, ni du découragement ni quelquefois du désespoir. Les grandes œuvres de l'homme ne s'exécutent pas sans ressentir les atteintes de son abattement et de sa lassitude. Que dans ces moments, un stimulant le fouette, alors ses ardeurs se raniment, ses forces sont décuplées, un sang rajeuni bouillonne dans ses veines.

Ces réflexions feront juger de l'effet que durent produire dans le Limbourg la venue des délégués américains et quelques jours après, le 18 décembre, l'arrivage des premiers vivres envoyés par l'Amérique. Non seulement la population se sentait soutenue de la fraternité de ses compatriotes, mais cet événement lui apportait la certitude réconfortante qu'au loin, au delà des mers, des nations étrangères s'étaient émues de la grandeur de ses maux et se solidarisaient avec elle pour adoucir sa détresse et raviver ses espérances. Aussi quel accueil les délégués reçurent, quel enthousiasme, quelle popularité! Leur activité et leur complaisance leur conciliaient tous les cœurs et, quand ils parcouraient les routes, visitant chaque ville, chaque village, à ceux qui les regardaient passer, ils apparaissaient comme des sauveurs.





Le Hainaut

« **H**AYNAUT, où je suis fier d'être né », dit quelque part dans ses chroniques, celui qu'on a appelé le père du grand reportage international : Froissart.

Né à Valenciennes, vieille cité du Hainaut séparée aujourd'hui de son ancienne province, il passa son enfance à Beaumont, dans l'Entre-Sambre et Meuse, dans un paysage de « hauts bois, de diverses et estranges vallées, de roches et de montagnes ». Beaumont était alors un centre intellectuel.

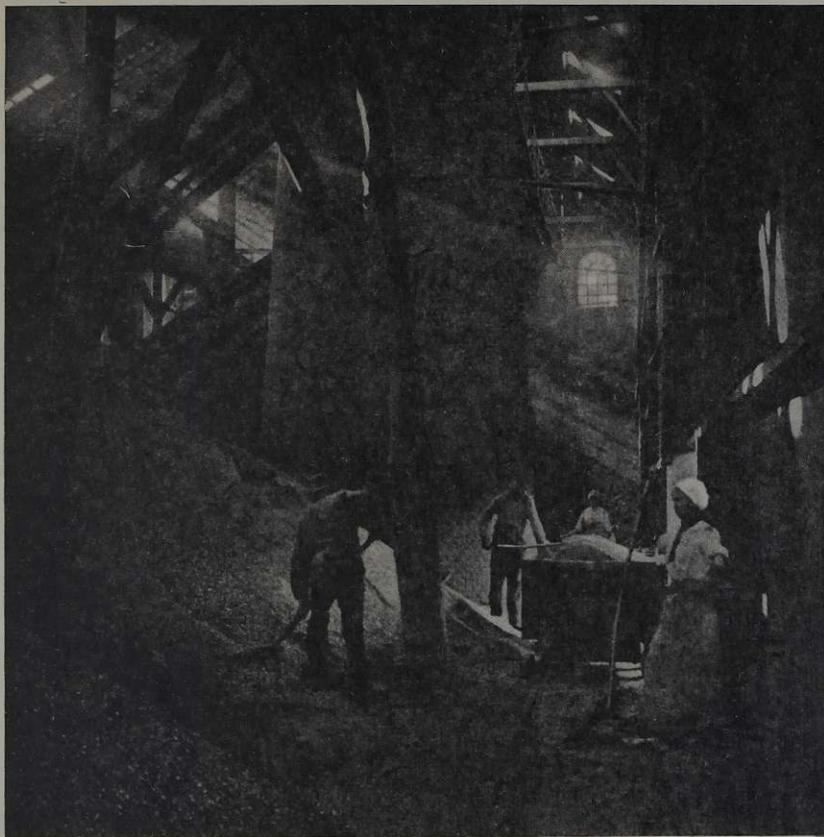
C'est là qu'il rencontra celui qui devait être son maître, l'historien Jean le Bel, chanoine de Liège qui, au dire de Jean d'Outremeuse, menait une vie joyeuse au milieu des chasses et des banquets et qui, savant dans l'art de composer des chansons et des virelais, n'était pas moins fameux par les coups redoutables de son épée.

Thibaud de Bar, qui composait des vers, fut reçu à Beaumont par Beaudoin d'Avesnes, historien. A trois lieues de là se trouvait la vallée de la Sambre, qu'on appelait alors *Vallis Scientiae*, à cause de la grande renommée de l'abbaye de Lobbes, célèbre dans tout l'Occident.

Il fut curé à Estinnes-au-Mont, ancienne résidence du roi d'Austrasie, non loin de Binche, que la reine Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint, choisit plus tard comme résidence. Gérard d'Obies, précepteur des bâtards du duc de Brabant, Wenceslas, y prodiguait au château de la Salle une généreuse hospitalité aux princes et aux chevaliers qui suivaient la route de Bruxelles, ainsi qu'aux ménestrels errant de ville en ville. Avec lui, Froissart écoutait des virelais, des récits de guerre ou d'amour, tout en savourant les venaisons des Ardennes, les poissons de la Sambre et les œufs de Lestines assaisonnés de gingembre, de cannelle ou de safran dont il fallait noyer la chaleur appétissante dans des flots de vins de Bourgogne, de Saintonge ou d'Alsace.

Sans doute, le Hainaut d'aujourd'hui n'est plus le Hainaut de Froissart, mais ses enfants peuvent concevoir la même fierté de leur origine. Si Tournai, berceau de la première dynastie des rois de France, avec sa cathédrale qui est le plus grand édifice que l'Occident ait élevé à la gloire de son Dieu, rayonne dans l'histoire de l'Art pour avoir fait éclore une splendide école de sculpture où apparut le réalisme septentrional, pour avoir donné naissance au peintre Roger de la Pasture, surnommé Van der Weyden; si Valenciennes a donné au monde le grand Froissart, André Beauneveu, l'imagier du roi Charles V et du duc de Berri, le délicieux Antoine Watteau et Carpeaux, le gracieux auteur de *La Danse*; si Mons a produit une école d'art parmi laquelle on cite le peintre Lucidel et le sculpteur Jacques du Brœucq, chez qui Jean de Bologne vint faire son apprentissage et dont l'une des œuvres, au dire de Brantôme, faisait honte aux sept merveilles du monde tant renommées dans l'antiquité; si le Hainaut donna un de ses comtes pour roi à Constantinople, s'il suscita des généraux illustres comme le comte

de Bucquoy, qui fut l'une des plus glorieuses figures de la guerre de Trente ans et sauva de la ruine le Saint Empire et la dynastie des Habsbourg, le Hainaut d'aujourd'hui n'est pas indigne de son passé. Par son effort gigantesque, il a mis la Belgique en bonne place parmi les pays industriels. Entre deux bouteilles de bour-



Le triage de la houille

gogne, les industriels du Hainaut ont conçu de vastes entreprises à la réalisation desquelles ils ont apporté une ténacité qui a fait dire que le Belge est une race d'accomplisseurs.

Des rives de l'Escaut aux bords de la Sambre, les hautes cheminées des usines innombrables échevèlent dans le ciel leurs fumées noires ; le Borinage, le Centre, le pays de Charleroi se hérissent

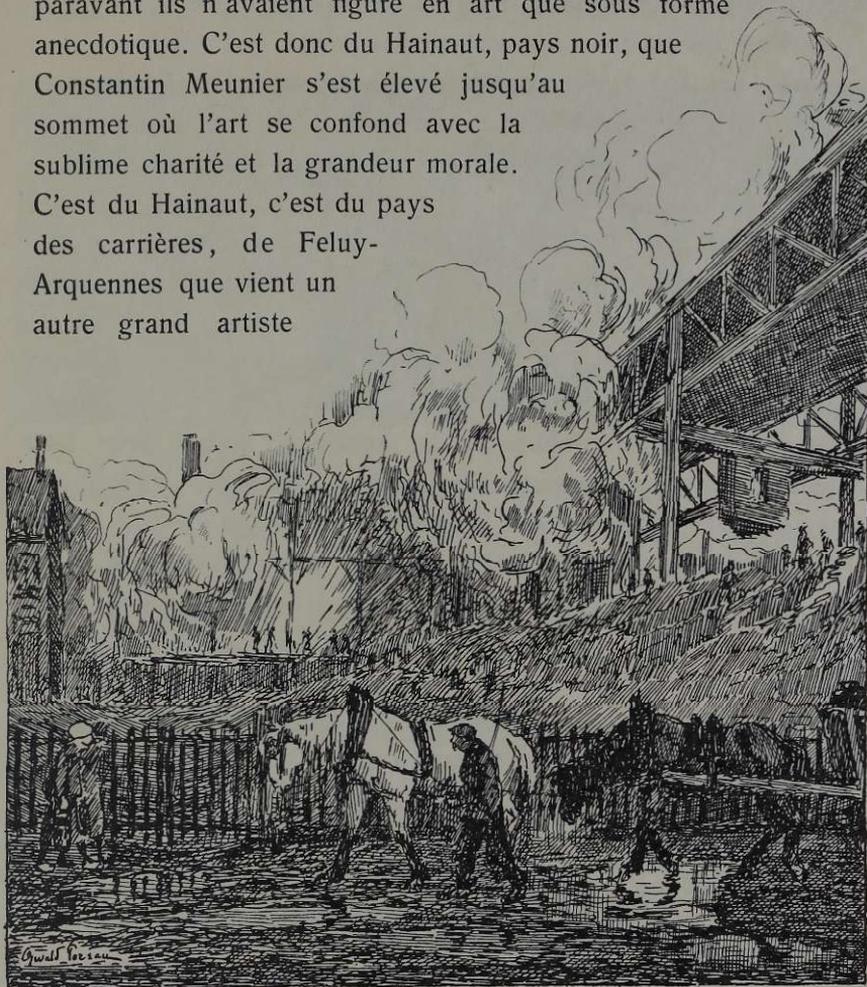
de charbonnages aux silhouettes fantastiques, de terrils pareils à d'énormes bêtes au repos, ou de formes coniques évoquant, dans les lointains, des pyramides; de hauts fourneaux avec leurs panaches de flammes, de laminoirs où coulent les laves ardentes de forges; de fonderies, de verreries, de glaceries; des wagonnets sillonnent les airs allant par-dessus routes et canaux déverser les scories sur des collines; partout l'on entend le halètement d'un formidable labeur. L'unité nationale en Belgique est formée de diversités très



marquées dues au sol et surtout aux occupations, aux mœurs, aux caractères des habitants. La centralisation administrative n'a pas eu de prises sur les particularités ethniques et locales. C'est ce qui fait l'originalité des Belges, c'est ce qui constitue l'originalité du Hainaut en particulier. Le Hainaut est pour ainsi dire un État dans l'État. Son administration provinciale a créé, avec l'aide généreuse de grands maîtres d'industrie, des écoles de tous genres : École des Mines, École Commerciale, Écoles Industrielles, Université du Travail, etc., etc. L'enseignement technique et professionnel y fait l'objet de soins incessants, il est à la hauteur des derniers perfectionnements.

C'est cette activité grandiose, c'est le spectacle pathétique du Borinage avec ses coronas aux toits

rouges, ses hiercheuses, ses houilleurs, de Couillet avec ses hauts fourneaux, ses marteleurs, ses puddleurs qui inspira Constantin Meunier ; ce visionnaire du travail industriel contemporain projeta d'abord, en des tableaux qui firent sensation, la grandeur jusque-là inconnue de l'ouvrier en fonction de son labeur ; puis vinrent ses sculptures animées d'un souffle vraiment épique où les formes nouvelles de la vie étaient exprimées dans la langue sacrée de l'éternelle beauté. Le débardeur, le houilleur, le puddleur, le semeur et l'aôte-ron étaient désormais fixés en des attitudes définitives alors qu'au- paravant ils n'avaient figuré en art que sous forme anecdotique. C'est donc du Hainaut, pays noir, que Constantin Meunier s'est élevé jusqu'au sommet où l'art se confond avec la sublime charité et la grandeur morale. C'est du Hainaut, c'est du pays des carrières, de Feluy- Arquennes que vient un autre grand artiste



belge, Victor Rousseau, dont la sculpture s'idéalise jusqu'à devenir, en quelque sorte, la forme visible d'une harmonie pure. Portant en lui le sentiment musical de sa race, il crée des formes qui éveillent en nous des sonorités ineffables, c'est un sculpteur d'âmes.

Le sol du Hainaut est semé de champs de bataille célèbres : Presles, où les Nerviens tinrent en suspens la fortune de César ; Seneffe, qui ajouta un fleuron à la couronne de gloire du grand Condé ; Fontenoy, qui resta un modèle de « la guerre en dentelles » où toute la grâce chevaleresque du XVIII^e siècle apparut dans ce court dialogue suivi bientôt du fracas de la mousqueterie :

— Tirez les premiers, messieurs des Gardes Françaises.

— Messieurs les Anglais, nous ne tirons jamais les premiers.

Il y a encore Fleurus, qui connut trois batailles et Jemappes où la Belgique vit poindre l'aurore de son indépendance, sans parler de nombreux sièges de villes.

La Sambre fut, de tout temps, comme la Meuse, un grand chemin des armées. Ses contrées riveraines supportèrent héroïquement les plus rudes épreuves ; elles subirent l'invasion, les incendies, les rapines, les viols, mais elles souriaient encore au milieu de leurs larmes. Leur vaillance ne faiblit jamais et, après chaque orage, elles se redressaient oubliées des misères passées, pour faire entendre le bon rire frais et sonore de leur prospérité, étaler l'opulence de leurs moissons et la beauté de leurs paysages.

La tourmente récente a moins dévasté le Hainaut que d'autres provinces de la Belgique. La vallée de la Sambre a cependant fort souffert, la ville de Charleroi et quelques villages ont été cruellement éprouvés. Si le fer et le feu ont épargné Thuin, Lobbes a été sérieusement endommagé ; mais la vénérable église romane est heureusement restée intacte ainsi que la ferme, dernier vestige de l'antique abbaye cistercienne.

Une sanglante bataille s'est déroulée de Thuin à Gozée. Cette dernière commune a un hameau détruit, ainsi que la belle ferme de Baudribus, qui avait été reconstruite au XVIII^e siècle par les moines d'Aulne à qui elle appartenait.

Plus loin, à Merbes-le-Château, par exemple, le siège de Maubeuge a occasionné d'importants dégâts.

La bataille de Mons a aussi dévasté le centre de la province. Les Anglais s'y défendirent avec une ténacité que l'histoire retiendra ; mais il fallut céder devant le nombre. L'engagement commença entre Casteaux et le mont Panisel ; le passage du canal, à Nimy, fut vaillamment disputé par une poignée d'hommes. Bientôt, la Grand'Rue de Nimy ne fut plus qu'un brasier. Mons ne souffrit que de quelques volées de shrapnels et de l'incendie de six maisons dans la rue de Bertaimont. Mais les ruines s'accumulèrent dans le



Distribution de soupe

Borinage. Jemappes entendit encore le tonnerre des canons ; beaucoup de ses maisons volèrent en éclats, de même qu'à Quaregnon, Flénu, Hornu, etc.

Le fléau passé, on se mit à l'œuvre pour organiser les secours et l'alimentation. Là comme ailleurs, le difficile problème fut résolu avec une rapidité, une méthode et une précision qui font l'admiration universelle. L'entreprise prit la forme d'une société coopérative au capital de 1,803,300 francs.

En peu de temps on recueillit pour plus de cinq millions de souscriptions. Les services furent installés à l'Institut des Industriels du Hainaut où le délégué des États-Unis et les administrateurs siégèrent en permanence pour être en communication constante avec les comités régionaux.

Il fallait pourvoir à la subsistance de 1,254,114 habitants se répartissant comme suit d'après les arrondissements administratifs :

| | | | |
|--------------|---------|---------------|---------|
| Mons . . . | 265,036 | Ath . . . | 89,912 |
| Soignies . . | 163,428 | Charleroi . . | 433,053 |
| Tournai . . | 162,540 | Thuin . . . | 140,145 |

On y ajouta encore la région de Maubeuge, d'une population de 90,000 habitants environ. Ce qui porta le total des bouches à nourrir à 1,344,000.

Les arrondissements de Mons et de Charleroi, pour ainsi dire exclusivement industriels, avaient épuisé leurs réserves de céréales dès le début de novembre, les autres pouvaient vivre des blés indigènes jusqu'à peu près vers la fin de décembre.

Les blés indigènes étaient jalousement gardés ou faisaient l'objet de la spéculation. Les populations industrielles étaient réduites à deux cent cinquante grammes de pain gris par jour, tandis qu'ailleurs on mangeait du pain blanc à discrétion. L'égalité s'imposait dans le malheur public. Pour y arriver, il n'y avait qu'un moyen : monopoliser le commerce des céréales, des farines et du pain et soumettre à la même ration tous les habitants de la province. En même temps, la Députation permanente décida la fermeture momentanée des petits moulins où les accapareurs faisaient moudre leur blé, échappant ainsi à tout contrôle et à toute mesure coercitive. Devenu maître de la situation, le comité de secours dicta la règle aux communes encore récalcitrantes : elles ne seraient pourvues de farine que si elles se conformaient aux prescriptions relatives à la fabrication du pain, à son prix de vente, à la ration uniformément imposée.

Ainsi prirent fin le gaspillage et l'inégalité. On connut néanmoins de mauvais jours. Pendant les trois dernières semaines de décembre ce fut la disette presque complète ; aussi, dit le rapport, il faut admirer le stoïcisme et l'endurance avec lesquels la population ouvrière supporta cette privation d'autant plus cruelle que le pain est son aliment essentiel.

Il fallut aussi organiser les moyens de transport et même les

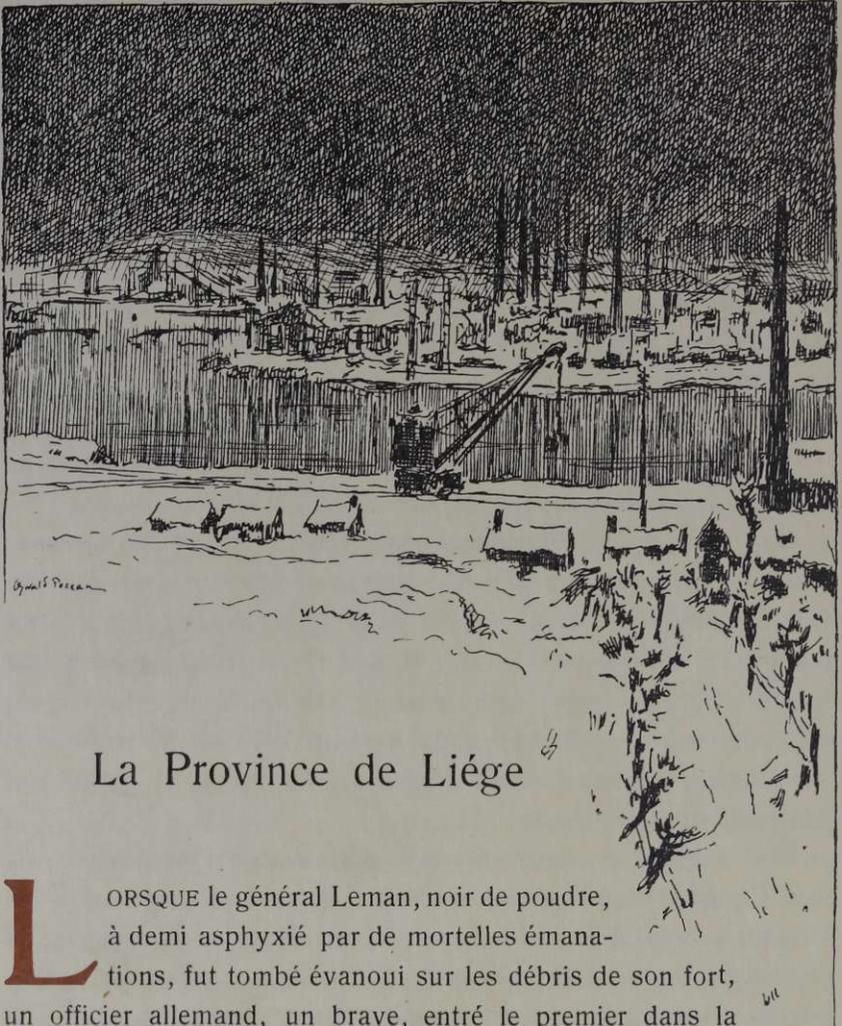
improviser, car une partie de la province étant voisine de la ligne de combat, les dispositions concernant le charriage sont souvent modifiées du jour au lendemain ; les grandes lignes de chemins de fer sont retenues pour les besoins de la guerre et rien que pour les traverser il faut parfois négocier longtemps.

Grâce à l'initiative du délégué du ministre des États-Unis pour le Hainaut, il y fut bientôt pourvu. La Commission for Relief in Belgium obtint que les céréales destinées au Hainaut partiraient de Rotterdam à Mons, en bateaux, par Terneuzen, Gand et Tournai. Les allèges arrivent donc de Rotterdam à Mons. Elles déchargent en cours de route les provisions nécessaires à Péruwelz, Ath et Tournai. Au bassin de Mons, on les transborde pour La Louvière, Hayettes et Charleroi.

De la sorte on a pu constituer dans chaque région des réserves pour quelques semaines. C'est ainsi que, depuis le mois de janvier, la situation extrêmement difficile de la fin de décembre n'a cessé d'aller en s'améliorant, bien que la misère s'accroisse toujours, car les usines métallurgiques, les ateliers de constructions, les verreries, les glaceries, les fabriques de porcelaine, les carrières, etc., chôment pour ainsi dire complètement. Presque seuls, les charbonnages travaillent à demi-temps.

Plus que jamais, la charité et le dévouement doivent s'exercer, la commission américaine nous a donné un exemple que nous n'oublierons jamais. Elle nous a montré que, dans un moment où la civilisation paraissait s'anéantir, une humanité sublime s'érigait, telle une fleur aux couleurs suaves parmi les décombres.





La Province de Liège

LORSQUE le général Leman, noir de poudre, à demi asphyxié par de mortelles émanations, fut tombé évanoui sur les débris de son fort, un officier allemand, un brave, entré le premier dans la place, l'ayant aidé à se relever, étreignit les mains du héros qui avait repris connaissance, et balbutia, d'une voix qu'étranglait l'émotion :
— Mon général, c'est sublime !

Après ce mémorable fait d'armes, une heure à peine s'était passée que, dans les jardins de Potsdam, un aide de camp à bout de souffle courait au devant de Guillaume II et lui tendait, d'une main fébrile, la courte dépêche lui annonçant la reddition du dernier fort qui arrêtât encore ses troupes devant la position de Liège. Et l'on peut

croire qu'à cette nouvelle, un sourire de fierté glissa sur les lèvres de l'empereur allemand.

Orgueil d'ailleurs bien légitime. La superbe résistance de Liège avait ému le monde entier d'étonnement et d'admiration. Et les Allemands, qui savent l'histoire, n'ignoraient point à quelle bravoure, sans cesse nourrie et exaltée par des siècles de luttes communales et de guerres contre l'envahisseur, leurs armées allaient se heurter sur les riantes rives de la Meuse : l'aspect de la vieille citadelle couronnant les collines liégeoises, leur remémorait l'héroïsme de ces six cents Franchimontois qui se haussèrent à leur insu à la taille des trois cents Spartiates ; et peut-être les mieux informés se souvinrent-ils, arrivés là, que l'étendard de Saint-Lambert, don de Charlemagne à sa ville, ne fut jamais pris par l'ennemi.

Un grand passé oblige les « valeureux Liégeois », et la défaite d'un peuple qui compte de tels ancêtres, ne peut être que glorieuse. L'événement démontra que son brevet de valeur n'était point périmé. Sauver l'honneur, c'était beau déjà ; mais nul ne doutait qu'il le serait : Liège, cette fois, a sauvé la gloire ; on lui demandait de tenir quatre jours, — elle résista pendant deux semaines. Le Coq wallon a poussé là une de ces fanfares triomphales dont le Chantecler gau-lois lui-même ne désavouerait point l'éclat (*).

Aussi bien, les leçons d'héroïsme se dégagent-elles naturellement de ce sol que des guerres sans nombre ont bouleversé au cours des âges et baigné d'un généreux sang. Liège, marche suprême de l'Est et boulevard avancé de la culture latine — le moyen âge l'appelait la *Fontaine de sapience*, — dut à cette position dangereuse, mais dont elle sut se montrer digne, de subir, depuis qu'elle existe, des assauts toujours renouvelés. Il y avait quatre ans seulement que le saint évêque Monulphe avait élevé une chapelle sur les bords de la *Légia*, lorsqu'en 562 vint mourir près de Dalhem, contre les Francs

(*) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer au lecteur que la défense des forts de Liège est exclusivement assurée par les soldats du pays même, les nécessités impérieuses d'une mobilisation rapide imposant aux zones frontières le recrutement régional.

de Sigebert, la dernière marée des Huns. Et depuis cette date reculée où commence l'histoire de la ville, que d'invasions et que de sièges, que de sacs et que de massacres, dans cette large et fertile vallée qui offre aux armées conquérantes une route si belle et si commode ! Tour à tour, Brabançons, Bourguignons et Français essuient de



Usines liégeoises

lourds revers ou remportent des victoires dans les plaines de Hesbaye. Et quand l'ennemi du dehors, d'aventure, les laisse en paix, incapables de rester cois, les Liégeois se battent entre eux : les bourgeois sont aux prises avec leur prince-évêque ; de manoir à manoir, les seigneurs se défient, s'affrontent gaillardement en de sanglantes querelles, dont quelques-unes (guerre de la Vache, guerre des Awans et des Waroux) sont près d'anéantir, tant elle y met d'ardeur, cette bouillante chevalerie ; le peuple de la *cité ardente* dépense son inquiète turbulence en des révoltes et des émeutes que les princes étrangers, en vain, tâchent à noyer dans des flots de sang : à peine éteinte, la mutinerie reprend, se rallume de plus belle, et les plus cruelles représailles ne brisent pas l'indomptable élan de cette race consciente de ses droits et qui, si elle sait s'assouplir à une discipline tutélaire, reste impatiente d'un joug injuste et le secoue d'un geste décidé, dût-elle y courir les pires risques. Devant une telle obstination, le Téméraire et Louis XI demeurent confondus de stupeur.

Mais aussi, dans nulle terre au monde les racines de la liberté ne

se sont enfoncées plus vite et plus profondément que là. Bien que nul orgueilleux beffroi ne proclame, aux bords de la Meuse, la conquête des franchises civiques, quelle autre cité pourrait, comme Liège, se glorifier sans forfanterie d'avoir eu, en plein moyen âge, une grande charte devançant de loin les constitutions libérales réservées au XIX^e siècle ? Cinq cents ans avant Waterloo, la fameuse *paix de Fexhe*, datée du 18 juin 1316, octroyait et garantissait les droits divers des trois « états », clergé, noblesse et bourgeoisie : sans leur commun assentiment, nulle taxe ne pouvait être votée ; les citoyens n'étaient jugés que selon les lois en vigueur ; on prohibait confiscations et arrestations arbitraires, et le domicile du plus pauvre était déclaré inviolable. Magnifiques franchises, en effet, et que n'a jamais possédées la plus libre des républiques grecques ! Mais cette victoire pacifique, le peuple liégeois, bon enfant, n'a eu garde de s'en gonfler : une simple colonne de granit, surmontée d'une pomme de pin, signe d'indéfectible union, la commémore sans fracas en face de l'hôtel de ville ; et c'est le *Perron liégeois*.

*
* *

Asseyons-nous au pied de ce fût symbolique, ouvrons l'œil et l'oreille. Des gamins pétulants, des maraîchères accortes, des ouvriers flâneurs, circulent autour de nous, échangent des quolibets, des rires, des gestes plaisants, des injures patoisantes qui lutinent sans blesser. Chez tous ces gens du peuple, l'allure est dégagée, exempte de toute contrainte, indépendante et libre, gracieuse sans afféterie, digne sans morgue et sans pose. Dans les gestes, les paroles, une élégance innée, une sûre délicatesse, marques de l'esprit latin, corrigeraient à propos ce qu'aurait d'excessif une spontanéité trop prompte à l'expansion, presque méridionale. On lit, sur les faces riantes, très mobiles et expressives, une finesse un peu narquoise et une bonne humeur gaillarde qui tout à l'heure, au café, devant une chope de *saison* ou une *goutte de péket*, se dépenseront facilement en gauloiseries innocentes et en facéties sans fiel : car le

fond même de l'âme liégeoise, c'est une gaieté où mousse encore un pétilllement de vin français, une gaieté qui garde de l'esprit, de la gouaille et de la fronde. Sous ces dehors de légèreté, l'artisan de Liège est honnête, actif, ingénieux et adroit. Son accent traînard et chantant de sentimental prompt au rêve semble dénoncer quelque paresse; mais cette nonchalance apparente cache de grandes forces d'initiative et de brusques sursauts d'héroïsme. On dirait qu'un souffle du Midi circule dans l'air vif de cette ville; et les *crâmignons* liégeois ne se rattachent-ils pas aussi, par l'anneau intermédiaire que forment les rondes du Valois, aux farandoles provençales ?

Gérard de Nerval sentait cela, lui qui, après avoir ouï les incantations de Loreley, crut reconnaître, dans la bouche rose des jeunes chanteuses de *crâmignons*, la voix pensive et délicate de sa Sylvie de l'Île-de-France : « C'est une chose, en effet, dit-il, qui frappe vivement le voyageur, qu'à sept ou huit lieues de la frontière prussienne, on rencontre toute une province où le français se parle beaucoup mieux que dans la plupart des nôtres ».



Campagnes liégeoises

Liège retient ainsi par sa séduction, faite de bonne humeur et d'alerte franchise, quiconque s'y arrête. Mais depuis les grands

express, bien rares sont les voyageurs qui, sur leur itinéraire, marquent encore cette étape : tout le monde à peu près traverse Liège, plus personne n'y descend. Qu'on aille de Paris à Berlin ou de Constantinople à Londres, qu'on aille de Lisbonne à Stockholm ou de Pétrograd à Madrid, la voie la plus courte passe par là : la

roue ailée qui symbolise les chemins de fer sillonnant l'Europe, si nous la posions sur une carte, Liège en formerait le moyeu ; et de même qu'au Forum se dressait, à l'endroit où convergeaient les routes rayonnant vers l'Empire, une borne milliaire dorée, on voudrait qu'il y eût, dans la gare de Liège, un excentrique d'or. Au coin extrême de cette Belgique qu'on nomme le « carrefour des nations », la coquette capitale wallonne demeure la grande croisée des chemins : elle n'est plus la bonne halte à l'ombre dont la fraîcheur plut à Mandeville, à Dumas, à Victor Hugo ; et les cosmopolites qu'emportent les trains rapides se contentent de regarder, par les fenêtres du wagon, les méandres de la Vesdre, les collines de la Meuse, les flammes des hauts fourneaux, les panaches monstrueux des cheminées d'usines qui, entre Liège et Huy, vomissent comme des Vésuves la cendre et la fumée.

Certes, ce pays mériterait mieux, avec ses jolies routes toutes blanches, qui vous invitent si gentiment à des promenades sentimentales et, par leurs détours serpentins, vous mènent vers des sites accueillants. Laissons la rive gauche de la Meuse, où le gras limon de Hesbaye nourrit d'opulentes céréales, du lin et des betteraves à sucre : cette terre plate et morne est sans grâce. Mais que de charmes sur la rive droite, que de claires et chantantes rivières partagent en régions bien distinctes ! Entre la Meuse et l'Ourthe, le Condroz, parsemé de roches calcaireuses, groupe, à côté de fermes cossues, des châteaux aux parcs giboyeux. Entre la Vesdre et la Meuse, c'est le pays de Herve, aux pâturages de velours, dont le fromage fameux — l'odorant « *remoudous* » — délecte d'une forte saveur les palais indigènes. Entre l'Ourthe et la Vesdre, aux confins de l'Allemagne, l'âpre et sauvage Ardenne déroule ses landes incultes et ses marais fangeux d'où monte, aux soirs d'été, l'âtre odeur de la tourbe : ses pauvres champs schisteux ne payent de longues sueurs que d'une avoine avare et d'un seigle maigrelet. Mais sa forêt immémoriale, depuis Eupen jusqu'à Bouillon, masse ses frondaisons magnifiques, hantées des plus grandioses souvenirs. Aux murmures de ses chênes, la légende et l'histoire mêlent

des rumeurs épiques : c'est dans ses profondeurs que le grand Ambiorix, vaincu par les Romains, s'enfonça farouchement, ainsi qu'un loup blessé, pour ne plus reparaitre ; c'est par son ombre épaisse que le cheval Bayard portait vers l'aventure les quatre fils Aymon, dont les châteaux d'Amblève, de Montfort et de Logne racontent les fiers exploits.



Paysage liégeois

*
* *
*

O nos bons amis d'Amérique ! vous étiez quelques-uns déjà à chérir ces contrées paisibles, ces grands panoramas boisés, ces belles routes qui s'en vont tout droit, bordées de sorbiers aux baies rouges, vers l'immensité des Hautes Fagnes, ces routes où vos autos ronflantes pouvaient filer à toute allure,

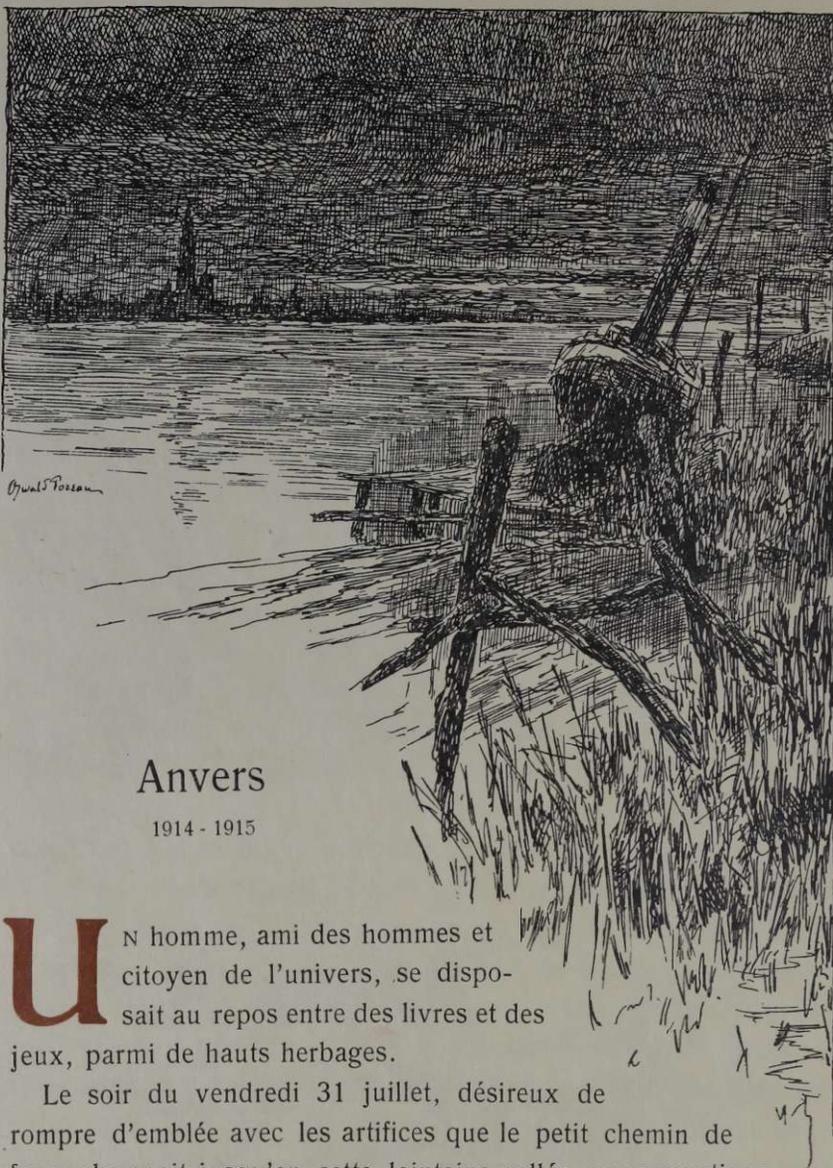
tandis que, les poumons gonflés d'un air salubre et vivifiant, vous chantiez le *Yankee doodle* ou vous emplissiez les échos de vos retentissants « *Cheer up!* » ; vous aimiez ces naïves auberges, où l'on mange des omelettes au lard, des grives et des truites de l'Amblève. Et dans ce pays d'énergie, on goûtait votre joie saine et forte, la franchise de votre libre allure et la vigueur de vos *shake-hands* ; et l'on vous savait gré, à vous qui avez le Niagara, l'Erié et le Michigan, de ne point sourire de pitié devant la cascade de Coö et le lac de la Gileppe. Tout de même, vous passiez trop vite, chez ces bonnes gens qui exigent, de qui veut les bien comprendre, un commerce plus familier et cette sympathie de cœur qu'ils prodiguent si aisément...

Mais depuis, ce fut la guerre, et les routes de Wallonie ont vu filer des autos portant, non plus des casquettes et des voiles de

mousseline bleue, mais des képis et des casques : sur le pays de Herve, sur la vallée mosane, sur le riant Condroz, une trombe de feu passa, qui faucha les moissons, déracina les arbres, incendia les chaumières, chassa comme des fétus les destinées humaines. Alors, les pauvres gens d'Ardenne, à qui tout est peine et misère, apprirent que l'on pouvait devenir encore plus pauvres qu'ils ne l'étaient. Alors, vous êtes revenus, vous autres, non plus en voyageurs pressés, mais en amis compatissants, en bienfaiteurs et en sauveurs. Devant la maison du bourgmestre et le presbytère du curé, devant les auberges des villages, devant les masures des plus humbles, vos autos se sont arrêtées, toutes surprises de ces haltes si longues ; et vous avez donné du pain aux affamés, vous avez donné des vêtements aux enfants qui tremblaient de froid, vous avez reconstruit un toit pour ceux-là qui n'en avaient plus, vous avez pansé les blessures, vous avez essuyé les larmes, vous avez consolé les deuils, vous avez ouvert votre bourse et, don plus précieux, votre cœur.

Infatigables d'énergie et de générosité dans l'œuvre de miséricorde que vous aviez entreprise, vous avez montré, à cette terre qui vit des miracles de bravoure, que la paix, elle aussi, peut avoir ses héros.





Anvers

1914 - 1915

UN homme, ami des hommes et citoyen de l'univers, se disposait au repos entre des livres et des jeux, parmi de hauts herbages.

Le soir du vendredi 31 juillet, désireux de rompre d'emblée avec les artifices que le petit chemin de fer prolongeait jusqu'en cette lointaine vallée, nous montions au Faulhorn pour saluer au jeune matin d'août le soleil levant des claires vacances. Le cou tendu, le groupe alerte avait traversé d'abord les prairies inclinées, toutes moites de ces vapeurs de tourbe qu'enfièvre davantage encore la sueur vanillée des orchis et que

ravigotait à peine quelque pimprenelle froissée au passage ; le sentier serpenta bientôt dans la zone des pins toute bienfaisante de fraises, d'airelles et de giroldes. Deux heures plus tard nous dépassions les dernières « alpes » où des vaches au muflé embué piétinaient dans la fagne les tiges creuses des populages. Le firmament, enfin, était à nous, étendu sur le cirque ocre et neige des pics.

Le ciel était lisible comme un ciel de Chaldée. Une étoile fila. « Que celle qui m'aime soit celle que j'aime ! » formulai-je vivement dans le fond de mon âme avant que la fusée ne fût tombée dans le Bachalpsee. Mais de grandes coulées de vent glacial m'invitèrent du coup à une angoisse plus générale. Je reconnus ce courant d'air delphique qui présume les cataclysmes. C'était bel et bien la féerie qui visitait les hauts lieux. Les étoiles bouillonnaient comme des fontaines qui vont jaillir. Les météores en feu se poursuivaient maintenant dans la nue, prestes et imprévus comme ces poissons volants qui effleurent une mer phosphorescente. Une poussière d'or criblait le ciel. Les astres errants s'en revenaient de partout du fond des âges, pour un concile ou quelque sabbat. Lequel est-ce qui visita les mages ? Voici les signes de l'an mille ! Une parabole majestueuse sillonna l'horizon comme si le char d'Élie roulait sur un arc-en-ciel. Mes fillettes me prirent la main : « Est-ce que les mondes se bombardaient entre eux ? » Nous frissonnions d'émoi. Il devenait évident que cette nuit accouchait de destins.

Serait-ce que les Olympiens se disputent encore une fois le trépied ? Je vois d'ici leur assemblée, conforme à ce que les hommes imaginent. Les démiurges qui font de la politique ont pris place, à droite et à gauche, comme sur la frise du Trésor de Cnide, selon leurs préventions et d'après leurs compromis et les intrigues des déesses. Déjà ils en viennent aux mains. Eh quoi ! Zeus ne va-t-il pas séparer les Grecs et les Troyens ? Dites-moi qui l'emporte ? Est-ce Hercule ou sera-ce Apollon ? Je sentis que l'équilibre des astres se déclanchait : la partie vraiment se jouait au ciel ; la guerre irait se consommer demain sur la terre.

Mon premier cri fut pour Anvers. L'Ile-de-France, parbleu, j'y

songe bien, puisque c'est notre Arcadie! et, par surcroît, je m'inquiète de ces ruisseaux du Rhin où les géants en roulant leurs rochers pourraient bien écraser la petite fleur bleue... Mais l'angoisse physique immédiate rallie le lieu natal comme l'instinct de la bête surprise est dardé du coup vers le nid. Anvers! — l'Escaut,



L'Escaut

la cathédrale, Rubens — qu'advient-il d'Anvers? En quel coin du ciel mes yeux peuvent-ils chercher le sort de ma ville? Où est-elle, son étoile, que je l'atteigne, dans ce labyrinthe qui tourne; que

j'intervienne vite, de tout mon désir, de toute ma foi, avant que la fatalité ait dépassé les limbes... Il va être trop tard... Peut-être la lumière est-elle déjà en route...

Zeus, recueille la planète d'Anvers sur tes genoux — ou plutôt, Dieu, mon Père, puisque ces divagations sont des jeux à peine dignes d'Hésiode et que c'est votre souffle qui a mû les mondes avant l'aurore du temps, puisque vous avez prévu la mécanique et tenu compte, il y a des millions de siècles, des déviations de votre grâce et de notre arbitraire et de la portée aussi de ma fervente présente prière, puisqu'il ne tombe ni un empire ni un cheveu de ma tête sans votre agrément, je remets le sort de la ville entre vos mains et je salue les rapports des astres et cette nuit heureuse qui est comme un volcan qui éclate et comme une mère qui enfante, et dont il va sortir un ordre nouveau parmi la musique des sphères et les gémissements des femmes.

Le firmament s'était éteint; les marmottes grattaient la neige autour des touffes de gentiane et sifflaient de crête à crête comme des vigies. Des horizons roses et violets s'interposèrent comme dans les changements de décor à vue. Nous étions verts et trempés de sueur glacée. La boule du soleil apparut comme une orange qui bout. On voyait le feu ronger le globe dans lequel il était enfermé. Cette incandescence travaillait à se dilater. L'oppression se précipitait. Je songeai aux nègres qui jouent du tam-tam pour venir en aide à la parturition de l'astre. Quelques éclats jaillirent comme ceux d'une lanterne Morse à éclipses. Les rayons enfin se réfractèrent et la lumière se délivra. « Je n'ai jamais vu le soleil souffrir comme ce matin », dit la gouvernante suisse, familiarisée pourtant avec tous les phénomènes de la montagne.

Quand nous fûmes redescendus dans la vallée, des bandes de jeunes hommes s'en allaient en chantant vers la station voisine. La mobilisation était décrétée. La révolution du ciel se réalisait sur le plan de la terre.

*
* * *

J'arrivai à Anvers, dans le temps où la plantureuse Pucelle, si souvent

violée, souriait aux apprêts de son sacrifice. La métropole était loyale comme sa Bourse. Un vent de fierté nationale avait chassé les miasmes et faisait claquer les drapeaux; les filles blondes avaient l'œil franc; les hommes, séparés de longtemps par une concurrence commerciale si âpre, par de si retorses intrigues politiques, des appétits sentimentaux si exigeants, se donnaient de larges poignées de mains; les cafés envahis par le colportage de



Le Port, jadis

journaux, les pâtisseries appétissantes, les étalages pavoisés de bibelots patriotiques, les hangars bondés de marchandises, tout donnait confiance, et le carillon répandait avec bonhomie sur la cité ses éclats de cristal, tandis que des dames en linon à brassard de la Croix rouge, des officiers de garde-civique rengorgés, des yachtmen en cheviotte bleue attachés à l'état-major de la rade, roulaient dans des autos à toute allure vers on ne sait quelles futilités confidentielles et urgentes, tandis que les derniers trains de Bruxelles amenaient la Cour, les ambassades, le Gouvernement, les ministres d'État et les gratte-papier et que la fumée des sapes dénudait autour de l'enceinte le rayon des servitudes militaires.

*
* * *

Le siège d'Anvers, ce n'est pas l'assaut d'un bourg; ce fut l'investissement d'une province. Le mercredi 19 août, la petite armée belge, fourbue par quinze jours de campagne héroïque en Hesbaye et dans le Hageland, et renonçant à compter sur une liaison avec les armées alliées, se retirait sous la protection des forts de notre réduit national.

Dès le lendemain, tandis que toute une nation en armes — le junker avec son chien, l'aumônier à cheval, le campagnard jouant de l'harmonica sur le siège d'un chariot à bâche, les limousines des banquiers, les camions de Tietz, les omnibus de Berlin — commençait à descendre à travers Bruxelles vers le Midi par les chaussées de Charleroi, de Mons et de Ninove, l'état-major impérial prenait soin de masquer Bruxelles et de couvrir les communications par Louvain vers l'Allemagne contre les sorties et les pointes de l'armée d'Anvers. Des patrouilles de uhlans rabattaient la Campine, et de Wolverthem à Haecht l'infanterie de marine creusait des tranchées. L'encercllement d'Anvers commençait, et la Capitale, où depuis l'occupation la vie s'était faite timide dans une atmosphère étanche, ne respira plus qu'à l'unisson de la Métropole.

Six semaines de trances, de journaux venus par Gand et Ninove

et vendus sous le manteau, de nouvelles maladroites rapportées par des maraîchers ou des laitières et chuchotées de groupe en groupe à l'Avenue, six semaines de hauts et de bas, où la pensée ne pouvait se détacher un instant des événements possibles ou probables dont on percevait l'écho tout proche mais dont on ne tenait pas le sens.

Le réveil, c'était le plus souvent un bruit de mâchefer broyé dans l'air; les pigeons affolés tournoyaient au-dessus des jardins : quelque aéroplane s'en allait en reconnaissance.

Voici que le son aigret, souple et tenu des fifres — couleur de jeune osier, — se propage dans la campagne et perce les vapeurs matinales qui annoncent les dernières journées d'un été qui se prodigue : des compagnies allègres, au pas appuyé, s'en vont prendre position dans les vergers de Coppendries, les prairies d'Eppeghem, les bosquets d'Elewyt ou les champs de Campenhout.

Quelles nouvelles ? Les femmes du peuple rôdent autour des hôpitaux pour voir arriver les autos de la Croix rouge; les bourgeois montent en ascenseur à la terrasse de l'« Élite » et les vagabonds grimpent sur les fours à briques d'Evere pour épier le déplacement du ballon d'observation, suivre le panache d'un train de renfort, ou regarder éclater les grenades sur Malines. Et le dimanche après-midi toute la population assise sur le gazon du parc de Saint-Gilles observe les trombes de fumée noire qui s'élèvent de la région de Termonde ou se répand sur les collines d'Uccle-Saint-Job pour conjecturer d'où vient la canonnade.

Et de l'aurore au crépuscule et du soir au matin, de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute, de seconde en seconde, l'on entendait gronder la poudre.

L'on eût d'ailleurs entendu voler une mouche : les voitures ne roulaient plus et les trains avaient fui; plus un rire de fillette ni un sifflet de gamin dans les rues; plus même les écœurantes bouffées de gramophone ni les accords brisés des répétitions de piano dans les dolents faubourgs.

Vrrroummm... Échos quadruplés des tirs de batterie. Les balles

crépitent comme des pommes de pin qui pètent au soleil ; le claquet des mitrailleuses moule la rafale de plomb qui écorche les murs comme la grêle balaye un vitrage ; des obus coupent longuement l'air en sifflant comme des harpies qui emportent une âme.

Des fois, la nuit, un fantôme indécis inquiétait le sommeil déjà désemparé. Est-ce mon oreille qui bourdonne ou que j'entends le battement de mon cœur ? Un moustique insiste. Non, des ondes régulières et rythmées m'encerclent. Je me pince la peau, je ne rêve pas. Elles me circonviennent ; elles m'obsèdent ; elles s'obstinent à vouloir me pénétrer dans le cerveau... C'est un Zeppelin couleur de ciment clair qui nage au loin dans la nuit vide...

Mais la chose anxieuse, ce fut, par certains soirs paisibles, le bombardement monotone. Non plus ces explosions déréglées auxquelles rispostait, par à-coups, quelque autre salve, mais la chute, à intervalles précis, de lourds coups isolés. Boum... Boum... Boum... On comptait les mesures. Le mortier de 42 détendait régulièrement le silence, comme le feu d'un phare qui, méthodiquement, fauche l'obscurité. Chronomètre de guerre, qui marquait les pulsations de l'agonie d'Anvers.

*
* *

Quel automne ! Ces insomnies tragiques, plus tard, quand je m'en souviendrai, ce sera comme de ces belles nuits tièdes où l'on entend voluptueusement choir les fruits avec un bruit mou dans l'herbe du verger.

Jamais saison ne fut aussi généreuse. Le lait de la terre gonflait les fruits : le suc candidé du soleil dégouttait par les prunes gercées et les guêpes ardentes cherchaient à s'assoupir dans la pulpe glaciale des poires. Mais le sol fructifiait en vain, car l'homme renversait la corne d'abondance. Il bousculait pêle-mêle les hottes de légumes et les lingots des banques, les sacs de ses greniers et les munitions des arsenaux. Il piétinait dans le sang comme le vigneron danse dans sa cuve.

Plus jamais je ne pourrai dissocier la prodigalité stupide de la nature au dernier automne, de la rage aveugle des nations à jeter au vent un si long héritage et à répandre au ruisseau la sève de la race.

*
* *

Le dimanche 4 octobre, par une après-midi radieuse et faite pour les kermesses, tandis que les autos d'ambulance rompaient les groupes de promeneurs, un émoi circula : un convoi d'artilleurs prisonniers avait traversé Schaerbeek ; ils avaient crié : « Waelhem ». Le lendemain, en se serrant les mains, on avait les larmes aux yeux. On envisageait la capitulation, le roi prisonnier au milieu de son armée, le Gouvernement défait, la fin de tout... Quelqu'un certifiait que la garnison d'Anvers se retirait par le Pays de Waes. Bah ! Qui pouvait prévoir alors la fortune de cette manœuvre insigne du commandement belge ?

Le « Gouvernement militaire allemand » fit afficher le communiqué laconique :

« Bruxelles, 10 octobre. — Les troupes allemandes sont entrées à Anvers hier à midi. »

« ANTWERPEN UNSER. — FAHNEN HERAUS ! » portait en manchette le premier journal rhénan qui arriva à 4 heures à l'aubette de la rue de la Loi.

« Tu dois être bien triste, mon petit papa, que les Allemands aient pris Anvers », m'écrivait à la même heure une écolière d'un lycée de France...

L'armée du général von Besseleer traversa la Place de Meir du pas lourd de soixante mille hommes, cadencés et chantants. Les bouches à feu étaient bourrées de feuillage et les fusils mouchetés de fleurs. Mais c'était le chevalier ténébreux de Dürer qui chevauchait à leur tête, triste d'une ville aux volets clos où des chats abandonnés miaulaient dans quelques rues fumantes.

*
* *

Dans sa retraite du Brabant sur le Rupel et la Nèthe, l'armée

belge avait replié devant elle la population des villages, tout d'abord vers les Flandres pour ne pas entamer les provisions de la place forte, ensuite, après la rupture de la ligne Breendonck-Duffel-Lierre, vers le nord.

Ah ! les pitoyables convois !

« Après tout ce que j'ai appris, la joie ne me reviendra pas de
» sitôt. Et qui pourrait raconter une telle variété de misères ? De
» loin, avant que de descendre dans la prairie, nous voyions
» s'élever des flots de poussière. De colline en colline la troupe des
» émigrés s'étendait à l'infini, et on ne la distinguait pas entièrement.
» Mais, quand nous fûmes sur la route qui traverse la vallée, nous
» trouvâmes encore un grand nombre de voyageurs et de chariots,
» et malheureusement nous n'en avons que trop vu, de ces pauvres
» gens. Tous nous ont appris combien il est douloureux de fuir, et
» quel sentiment de joie cependant l'homme éprouve d'avoir saisi à
» la hâte le moment de sauver sa vie ! C'était triste de voir sur des
» charrettes, sur des tombereaux, pêle-mêle entassés, tous ces
» meubles qu'une maison renferme, et que le propriétaire soigneux
» a rangés chacun à sa place, selon l'usage qu'il en doit faire : car
» dans une maison tout est utile et nécessaire. Mais, dans la précipi-
» tation de la fuite, on a jeté la couverture en laine et le crible sur
» l'armoire, le lit dans la huche, les draps sur le miroir ; et, comme
» nous l'avons éprouvé il y a vingt ans, quand l'incendie éclata dans
» notre village, le danger ôte à l'homme le sentiment de ce qu'il fait.
» On sauve les choses les moins importantes et on laisse ce qu'il y a
» de plus précieux. Ainsi ces malheureux avaient chargé leurs
» chariots d'objets sans valeur, de vieilles planches, de tonneaux,
» de cages d'oies. Puis les femmes et les enfants se traînaient pénible-
» ment avec des hottes et des paniers remplis de choses complè-
» tement inutiles. Car l'homme a tant de peine à abandonner la
» dernière parcelle de son bien ! Ainsi s'en allait tout le monde, sans
» suite et sans ordre, à travers la route couverte de poussière. L'un
» voulait conduire lentement ses chevaux affaiblis ; l'autre cherchait
» à aller plus vite. Puis c'était un mélange de bruits confus : des

» femmes et des enfants qui se plaignaient d'être meurtris ; des
» troupeaux qui mugissent ; des chiens qui hurlent ; des vieillards
» et des malades qui gémissent de se sentir vaciller dans leurs lits
» au sommet des voitures surchargées... » (*)

N'est-ce pas ainsi, en effet, que parlait le pharmacien à l'aubergiste et à sa femme, au premier chant de *Hermann et Dorothee* ?

Les gens de la campagne ont toujours accepté les malheurs de la guerre comme un phénomène naturel, mais le paysan de la banlieue d'Anvers, comme le vigneron du Vésuve, est préparé au sauve-qui-peut par une hérédité de déboires. Le passage de l'envahisseur, c'est une tradition nationale en Belgique, tradition qui a fourni aux XVI^e et XVII^e siècles son affligeante matière à toute une école de peinture, animé depuis certains romans historiques, et que nous espérons oublier. Le rustre qui voit déboucher une patrouille de hussards de la mort devant la maison du bourgmestre retrouve le navrant hochement de tête par lequel son ancêtre accueillit le piquet de lances espagnoles, les habits-blancs des Impériaux ou les grenadiers de Napoléon.

*
* * *

Mais plus sinistre encore fut l'exode des citadins.

Tranquillisé par des bulletins qui persistaient à déclarer la situation « inchangée », remonté par de brillants épisodes, par la vertu du Roi et par le spectacle de quelques canons anglais, l'Anversois avait fini par croire en ces forts dont sa politique anti-militariste s'était, depuis Brialmont, si longuement défiée. Quelle désillusion le secoua tout à coup, quand il apprit que la ville : cathédrale, musées, entrepôts, quatre cent mille habitants, son bureau, sa femme, ses enfants, pouvait être prise sous le feu. Le Muncipe d'Anvers se montra stoïque : le 4 octobre, le Conseil communal vota, à huis clos, un ordre du jour portant que « la population entendait que la défense de la position fortifiée d'Anvers fût poussée jusqu'à sa

(*) Goethe, trad. X. Marmier.

dernière limite, sans autre souci que celui du bien public et de la défense, et sans se laisser émouvoir par le danger que courraient la vie ou les propriétés des habitants ». Cette attitude patriotique permit à l'autorité militaire de donner le change à l'ennemi, en simulant les préparatifs d'une résistance à toutes fins jusqu'aux portes de la ville, tandis qu'elle évacuait l'armée par delà l'Escaut.

La population, avisée par les journaux du matin 7 octobre, que le bombardement était imminent et qu'on sacrifierait la ville, et invitée à se retirer par les routes de Hollande, laissa tout en plan et s'enfuit les mains vides.

La façon fut tout autre que celle de l'émigration des villages : celle-ci tenait encore du pèlerinage et de l'expulsion locative : le gros fermier emmenant sa famille dans une carriole bondée ; la femme pauvre brouettant le vieux père paralytique ou se désolant près d'une vache maigre qui ne sait plus avancer.

Mais la sortie d'Anvers fut un déplacement en masse de la plèbe : les yachts de plaisance appareillèrent et les allèges de fugitifs en vrac semblaient remorquées vers quelque marché d'esclaves ; les autos échappées à la réquisition gagnèrent la chaussée, entraînant dans leur poussière des équipes de bicyclettes ; les derniers trains de Stuyvenberg qui allaient se faire interner en Hollande, après que le pont tournant du Dam eut été détraqué, emportaient les bourgeois anxieux de leurs valises abandonnées sur le quai. Alors il ne resta plus que la route. Ce fut une ruée compacte, l'engouffrement dans le faubourg de Merxem, la cohue des grandes manifestations populaires où des enfants sont piétinés, où des femmes prennent une crise de nerfs, où un homme, tout à coup hagard, s'évanouit contre un mur, la poitrine défoncée par un coude ; puis, la fatigue aidant, le lent piétinement du troupeau : les pieds qui traînent n'obéissent plus au corps ployé en avant ; les têtes sont bloquées les unes contre les autres comme des pavés, ainsi que sur les lamentables aspects de foule de Laermans.

La démence collective, favorisée par la mise en feu des tanks à pétrole qui asphyxie la province, par le bombardement qui fait rage



LES AFFAMÉS

PAR FIRMIN BAES

dernière limite, sans autre souci que celui du bien public et de la défense, et sans se laisser émouvoir par le danger que courraient la vie ou les propriétés des habitants ». Cette attitude patriotique permit à l'autorité militaire de donner le change à l'ennemi, en simulant les préparatifs d'une résistance à toutes fins jusqu'aux portes de la ville, tandis qu'elle évacuait l'armée par delà l'Escaut.

La population, avisée par les journaux du matin 7 octobre, que le bombardement était imminent et qu'on sacrifierait la ville, et invitée à se retirer par les routes de Hollande, laissa tout en plan et s'enfuit les mains vides.

La façon fut tout autre que celle de l'émigration des villages : celle-ci tenait encore du pèlerinage et de l'expulsion locative : le gros fermier emmenant sa famille dans une carriole bondée ; la femme pauvre brouettant le vieux père paralytique ou se désolant près d'une vache maigre qui ne sait plus avancer.

Mais la sortie d'Anvers fut un déplacement en masse de la plèbe : les yachts de plaisance appareillèrent et les allèges de fugitifs en vrac semblaient remorquées vers quelque marché d'esclaves ; les autos échappées à la réquisition gagnèrent la chaussée, entraînant dans leur poussière des équipes de bicyclettes ; les derniers trains de Stuyvenberg qui allaient se faire interner en Hollande, après que le pont tournant du Dam eut été détraqué, emportaient les bourgeois anxieux de leurs valises abandonnées sur le quai. Alors il ne resta plus que la route. Ce fut une ruée compacte, l'engouffrement dans le faubourg de Merxem, la cohue des grandes manifestations populaires où des enfants sont piétinés, où des femmes prennent une crise de nerfs, où un homme, tout à coup hagard, s'évanouit contre un mur, la poitrine défoncée par un coude ; puis, la fatigue aidant, le lent piétinement du troupeau : les pieds qui traînent n'obéissent plus au corps ployé en avant ; les têtes sont bloquées les unes contre les autres comme des pavés, ainsi que sur les lamentables aspects de foule de Laermans.

La démence collective, favorisée par la mise en feu des tanks à pétrole qui asphyxie la province, par le bombardement qui fait rage





dans le dos, par la rencontre désespérante des garnisons des forts du secteur Nord-Est, cette démence galvanisait néanmoins la tourbe épuisée, au passage des bourgades : « Fuyez, les Allemands sont là ! » Et les fermes, les couvents, les pensionnats, les laiteries, les boutiques, les chaumières se vidaient sur la route au milieu de la nuit, tandis que le curé, agenouillé devant son prie-Dieu, consommait la réserve des espèces consacrées.

La marée se gonflait toujours et roulait vers le Nord. Et le long de la chaussée, elle déposait un ourlet d'écume et d'épaves : les traînards fourbus, assis sur le talus, qui entaillent leurs chaussures avec leur canif ; une mère qui sanglote parce qu'elle a perdu deux de ses sept enfants, qu'elle ne comptait pas alors retrouver quelques semaines plus tard, grâce au dénombrement du « Comité central des réfugiés » ; une carmélite hydropique, qui n'avait plus franchi la clôture depuis quarante ans et que deux novices soutiennent au moyen d'une serviette passée sous les aisselles ; un vieillard abattu de tout son long par une congestion et cette femme pâle, appuyée contre un arbre et tordue par une fausse couche.

J'ai vu tout cela, lorsque huit jours après je retrouvai sur l'accolement de la route de Cappellen une pauvre petite poupée décolorée par les pluies. De quelles tragédies ne faisait-elle pas foi ?

*
* *

Un demi-million de las-d'aller, les genoux brisés à l'idée du galop d'une patrouille, ne respirèrent qu'après Putte ou Esschen. Si vous passez par ces communes de la frontière, vous y lirez encore des milliers de graffiti jusqu'ici inconnus dans l'épigraphie. Obéissant à cet instinct qui porte les chemineaux à tracer leur nom, à formuler des cryptogrammes sur les murs proches des maisons de refuge et des colonies de bienfaisance, les réfugiés s'avertissaient les uns les autres au moyen d'inscriptions griffonnées sur les palissades et les façades des premières maisons de Hollande. Ce fut la post restante des familles démembrées, la criée des inquiétudes.

Cette irruption du malheur trouva, aux premiers jours, une administration compatissante : l'armée hollandaise coupait des tartines et les commissaires du Gouvernement de la Reine près le Brabant septentrional et la Zélande parquaient les rescapés turbulents et mal lavés dans des salles d'attente et des lazarets, sous des tentes et des hangars, dans des cirques et sur des chalands.

Secourus par la bienfaisance locale, par des comités improvisés, par l'Armée du Salut, par le Canada et l'Australie, ces infortunés purent peu à peu se décrasser, se renipper, regagner leurs foyers refroidis, aller s'engager comme volontaires au Havre, ou trouver à gagner leur vie comme débardeurs à Liverpool, artisans à Manchester, employés à Paris ou garçons de ferme au Transvaal. Je sais même des paysans de chez nous, n'entendant pas un mot de français, qui ont été amenés à reconstituer une communauté jusque dans un hameau des Pyrénées.

Certes, un petit nombre de gens qui ne connaissent aucun métier utile et n'ont jamais rien eu à perdre, agents de publicité et book-makers, pseudo-intellectuels et femmes sans vertu, des paresseux, des ratés, des escrocs et de faux ménages, jouent aux « réfugiés » à Londres, Folkestone ou Cambridge et ne rougissent pas d'abuser jusque dans les domaines des grands lords de la plus délicate des hospitalités ; ce sont trop souvent ces nouveaux Polonais de table d'hôte qui s'encouragent dans des meetings alarmistes à ne pas lâcher leur aubaine, qui acceptent les compliments destinés à la plus digne des nations et font tort à des savants dont la bibliothèque a brûlé, à des commerçants dont le négoce est arrêté, à de pauvres vieux timides et à bout de ressources dont les fils meurent au front.

Plusieurs, par contre, attachés à des professions libérales, inaptes à travailler de leurs mains et plus en âge de prendre du service, mais qu'un légitime scrupule d'« émigré » retient encore dans des villes de Hollande, y payent de leurs dernières rentes le pain de l'exil devenu plus amer.

Ces Belges de l'extérieur s'efforcent de reprendre les habitudes nationales ; ils lisent leurs journaux et fréquentent leurs cafés ; mais

ils refont aussi, hélas, des castes et reconstituent leurs partis, redeviennent flamingants ou fransquillons, libéraux ou cléricaux; ils opposent la défense héroïque de Liège à la retraite stratégique d'Anvers; ils créent la ligue de ceux qui restent contre ceux qui rentrent; ils s'aigrissent, maudissent Woeste, suspectent Franck, critiquent Stijn Streuvels; ils potinent; ils font de la neurasthénie.

Combien elles sont navrantes, mon Dieu! les lettres que des amis anversoïses m'écrivent de Hollande :

« Il nous manquait cette sensation : l'exil. C'est un mot bien
» littéraire. Mais c'est une rude discipline. Ce qu'on voit de tempes
» blanchies; ce qu'on entend de propos ramollis! Nous avons trop
» voyagé avec Épicure. Je connais maintenant la nostalgie, les
» appréhensions, les phobies. Et j'ai en même temps une sorte de
» satisfaction d'avoir été rudement secoué. J'espère sortir de là,
» dépouillé de niaiseries, plus fort et, je l'espère, meilleur. J'essaie
» d'être utile. Il ne s'offre que des occupations de vieille femme;
» comité de secours, caisse de prêts... Si loin de son objet habituel,
» le travail est coup de pied dans le vide. Champs de tulipes et îles
» du Zuyderzée, dunes aux œufs de vanneaux et pêcheries de saumon,
» tableaux des hospices et fresques des églises, tout cela,
» oui, j'ai revu tout cela, mais comme une corvée. Le cœur n'y est
» pas. Je ne lis rien; rien que tous les journaux. On vit ou non,
» selon les communiqués de la guerre. *It 's a long way to Tipperary*...
» La cigogne est au Singel. Les bulletins sont affichés au
» Vyzel. Les réfugiés belges parlottent à l'« Harmonie ». Le temps
» s'en va, Madame... On se demande où l'existence recommencera
» demain. En rentrant, j'ai fait vingt minutes pour lire le dernier
» *Toestand* au « *Rotterdammer* »... »

D'un autre, et qui est Max Elskamp — lui, tout rêve et qui tient actuellement les registres de la population des réfugiés à Bergen-op-Zoom — :

« Nous avons eu un hiver noir et terriblement long et dur et le
» froid humide de ce climat nous a fait tous souffrir. Pour quelques
» heures roses, il y en a tant « violet gros-bleu », comme disait le

» pauvre Laforgue. Quand le mauvais vent souffle sur nous, nous
» sommes tous tristes à pleurer, et le curieux est que c'est comme
» une épidémie; nous sommes tous tristes ou moins tristes en même
» temps. Quand vous reverrai-je tous, quand, et vous reverrai-je
» jamais? J'aimerais pourtant mourir dans mon lit; mais j'en suis,
» hélas, bien loin aujourd'hui. J'aspire à la fumée de mon toit,
» comme on dit dans Homère; il me semble parfois que je fais un
» mauvais rêve. Et ici la mer monte et la mer descend, comme dans
» l'Ecclésiaste... »

Pauvres chers amis, quand sera-ce que nous reparlerons de
cadrans solaires, de miniatures persanes ou de l'âme complexe de



Sur l'Escaut

l'Atalante de
Tégée? Très
chers, si mal-
heureux, aussi
malheureux
vraiment que
nous...

*
* *
*

Le train-bloc
avait mis na-
guère Anvers
à trente-trois
minutes de
Bruxelles.

Jusqu'à la réparation du pont de Duffel et la mise en circulation
de quelques trains militarisés, aller d'une ville à l'autre redevint
comme il y a cent ans un voyage. Le curieux ou le trafiquant, muni
d'un passeport et de vivres pour un jour, a le choix entre le canal
et la chaussée.

A l'Allée-Verte, traditionnelle, à l'endroit même où nos arrière-
grands-parents prenaient le coche d'eau, le petit vapeur *L'Union*
embarque à nouveau les passagers. Par le canal de Willebroeck, le

Rupel et l'Escaut, c'est tout un film du siège d'Anvers qui se déroule au long des rives pendant cinq à six heures de navigation. En croisant les deux tabliers relevés de Pont-Brûlé, qui ne songe au lieutenant Cloetens, tombé alors qu'il allait réussir à les abaisser pour livrer passage à une poursuite? Puis ce sont les berges labourées d'obus, les peupliers brisés où traîne encore le fil d'un téléphone de campagne, les passerelles gauchies et les maisons grêlées de Humbeek, la grande ferme de Hoxdonck en cendres, la longue et double rangée de ruines à l'ombre du pont tournant de Cappelle-au-Bois, que l'on répare avec un bruit de chaudrons, Thisselt et tout le rayon dévasté du fort de Breendonck, — autant d'étapes vers la domination de la ville. Le vapeur descend le Rupel, dominé par le pont du chemin de fer dont le génie belge a fait sauter une travée : les longerons tordus trempent dans la rivière parmi un emmêlement de fils télégraphiques et de branches de signalisation. Le vent s'élargit : voici enfin le fleuve. Devant Cruybeke et Hemixem pointent quelques chalands coulés, épaves du premier pont allemand rompu par la



Soir sur l'Escaut

marée ; le bateau ralentit bientôt, cherche le chenal à travers un balisage provisoire renforcé de drapelets rouges, et, en vue du nouveau pont de bateaux accroché par les pontonniers allemands des quais du Sud au polder de Sainte-Anne, il va accoster, à hauteur du Kiel, contre le débarcadère à moitié consumé des « instal-

lations pétrolifères » sur lequel le voyageur se hisse à l'aide d'une échelle, comme à l'arrivée dans un médiocre hameau fluvial, sous l'œil amusé d'un poste de landsturm.

*
* *

La voie de terre est plus fréquentée. Au terminus du tram électrique de Bruxelles, la place de Vilvorde a pris l'aspect des anciennes cours à diligences. Les voituriers hèlent du fouet, se précipitent, vous prennent par le bras pour proposer à l'écart un prix inférieur au tarif convenu avec les concurrents et vous poussent dans un ci-devant omnibus d'hôtel ou un tram-car réformé, dans des carrioles dont ne veut plus aucun vétérinaire de campagne ou, à prix d'or, alors, dans quelque landau retiré de l'ombre moisie d'une remise et avec lequel Monseigneur faisait il y a trente ans sa tournée de confirmation dans le doyenné. Et quels chevaux ! de ceux qui ont affronté sans risques tous les contrôles, toutes les inspections, toutes les révisions, toutes les réquisitions des intendances successives qui ont écumé la région.

Cette cavalcade d'entrepreneurs de transport de fortune encombre la chaussée de Vilvorde à Malines, et quelle débandade s'y met quand l'appel impératif de ces quatre notes de cornet : ré-la-do-fa ! exige le milieu de la voie pour une auto grise qui arrive en trombe : les attelages, en voulant se ranger précipitamment, entraînent dans la boue des bas-côtés deux ou trois pavés qui vacillaient déjà en bordure ; une des roues s'enfonce dans la fondrière, et, tandis que les occupants chavirent les uns sur les autres, on voit passer dans un éclair une torpédo affectée à la « Festung Antwerpen » ou quelque autre machine peinte en uniforme de campagne et marquée aux initiales « G. G. (General Gouvernement) in Belgien ».

La route revivait après ces deux longs mois où la population avait été consignée à l'intérieur de la ville. Des processions de désœuvrés et de maraudeurs s'essaimaient le long des tranchées où pourrissent dans la vase les cartonnages de boîtes à cartouches et à travers les

villages détruits, sentant le bois brûlé, le chou corrompu et la charogne et où traînent des sacs militaires béants sur leur armature en osier ; ces excursionnistes se bourraient les poches de douilles ou portaient comme un ciboire un obus non éclaté, cependant qu'une dame en deuil accompagnée d'une gouvernante s'inclinait pour prier sur les tombes dispersées dans les parcs ou aux carrefours des routes : quelque shako de chasseur coiffant un piquet comme un épouvantail, plus rarement une croix de bois : « Hier ruhet ein belgische Krieger »...

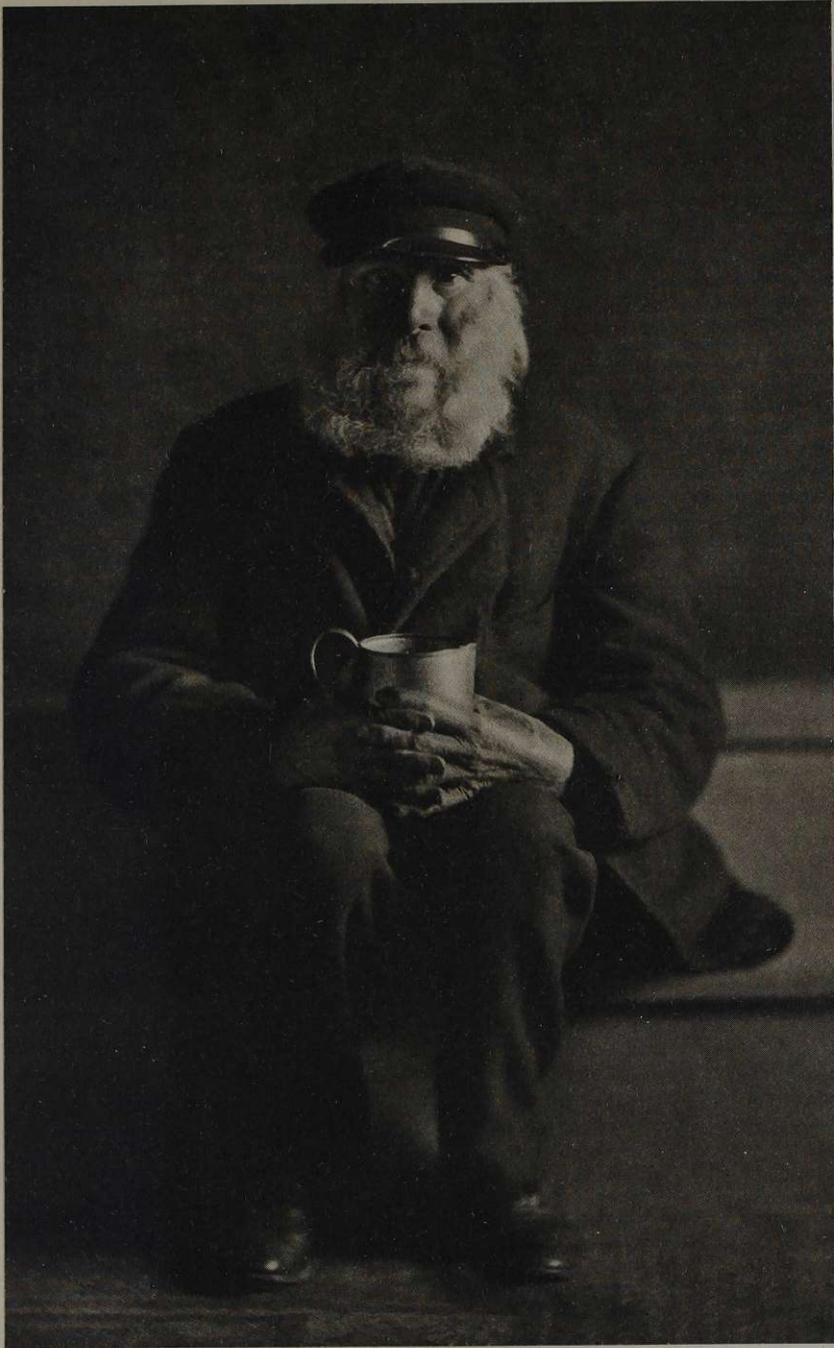
D'autres n'avaient pas le loisir à pareille piété ni à ces distractions. La vie a ses exigences ! Les grands courriers de la route, c'étaient des pirates venus du Nord, ou des commis-voyageurs de chez nous, voire des garçons de café, improvisés spéculateurs en denrées, qui, sous le couvert d'un passeport gratuit de ravitaillement, rapportaient, à qui le premier, de Hollande à Bruxelles, le sel redevenu aussi précieux qu'en Abyssinie, le poisson dont le manque avait fait lever le précepte du maigre, les bougies et le carbure, des allumettes fabriquées en Grèce, l'ail qu'on colporta sur le boulevard comme une rareté : huit sous la gousse, le fromage qui se vendit d'abord dans un magasin de chaises en rotin et le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* qui fut déposé les premiers jours chez un fabricant de malles. A ces commissionnaires ingénieux, la vie redevenue normale dans le territoire d'occupation n'offre déjà plus de champ suffisant ; c'est sur Givet ou Maubeuge qu'ils liquident depuis les fonds de magasins de conserves, ou de la région Lille-Roubaix-Tourcoing qu'ils drainent les pièces de cent sous.

Quel grouillis, ces premières semaines ! Et quand votre patache débouchait, par une rue où pas une maison n'est intacte, sur la place de Malines, c'est comme si un paquebot stoppait en rade dans une anse de la Méditerranée : une nuée d'importuns s'agrippe au marche-pied, grimpe sur les roues, s'empare de votre parapluie et tire votre sacoche de dessous la banquette. « Malines-Anvers, direct », glapissent les camionneurs. Les gamins racolent : « Par ici, Monsieur, on part de suite. A combien êtes-vous ? Tenez, celui-ci n'attend

qu'un sixième pour se mettre en route. » Des fillettes morveuses mendient une « cens » ou se disputent une tartine prélevée sur votre viatique ; les marchands de quatre-saisons tiennent maintenant des échoppes d'artillerie : « Ce shrapnell, Monsieur, celui-ci qui n'a pas éclaté, c'est un belge ; là, ce culot de fonte, avec une raie bleue, c'est un allemand ; cette tête d'obus, en fer battu, en forme de calotte, avec des cercles de cuivre incrustés, c'est un anglais... très rare, 40 francs... Trop cher ? Tenez, alors, voici des pastilles incendiaires, six pour 10 centimes... » et il vous tend une poignée de ces allume-feu, noirs comme les petits disques de réglisse et troués comme nos sous de nickel. Assez ! nous repartons.

La carriole se trimbalait maintenant sous la portée immédiate des forts éteints de première ligne. Nous étions tassés sur des banquettes de toile cirée rouge enlevées à quelque salle de danse et le froid montait dans les jambes à travers la paille répandue sur le fond mal rejointoyé de la voiture. De temps à autre on risquait une tête en dehors de la bâche, dégouttante de neige fondue, pour signaler dans les prairies ou les champs bordant la route quelque cratère creusé par un brisant et tout rempli d'eau ou une loque rouge jalonnant un obus encore chargé. Le fort de Waelhem est un plateau éboulé de ciment, de terre et de gazon. Voici le village. Un couvreur étend le carton bitumé sur le bas-côté écroulé de l'église ; parmi les décombres des maisons se contournent les ferrailles d'une machine à coudre à pédale et d'un cadre de vélo ; des lambeaux de stores claquent au vent hors des fenêtres brisées d'une auberge ; la statue de madone préservée dans la façade piquée de l'école des Sœurs encourage un vieillard qui, en face, ramasse ses briques en tas, tandis que le poste qui garde le pont de la Nèthe et contrôle les passeports se chauffe devant une grosse poutre de chêne qui charbonne lentement.

A mesure qu'elle se rapproche d'Anvers, la campagne est imprévue. Depuis le temps que je l'étudie sur les images, cette banlieue renommée, à travers Brueghel, Grimmer, Wildens jusqu'à Linnig, Schaefels ou Lamorinière ! Je savais comment elle s'était transformée





après les ravages des bandes de van Rossum comme en suite du déplacement de l'enceinte en 1859 ; mes vacances ont flâné dans toutes ces avenues de manoirs, dans tous les sentiers de ces bosquets. Quelle palingénésie nous réserve ce nouveau sacrifice : décapités à la tonite les clochers de Mortsel; Emblehem, Santhoven, Pulle, Viersel ; déchiquetés les églises de Kessel ou Broechem, les châteaux de Gestel ou Ranst, et encore, et encore...; sapées les ridicules villas des rentiers du dimanche; rasés les drêves, les quinconces et les gloriettes; tout autour de Vieux-Dieu comme d'Hoboken ou de Schooten, ce n'est plus qu'une lande circulaire attristée d'arbres abattus et enchevêtrée de fils de fer d'où émergent les mamelons dégonflés des fortins.

Vain décor! Les tranchées qui barraient la route sont comblées, les herses à pointes de fer bousculées dans le fossé, les sacs des barricades laissent couler la terre par leurs déchirures, les pas de loups hérissés de piquets servent de poches à la pluie. Sous la trajectoire des houwitsers cette deuxième ligne de forts n'exista que pour mémoire.

Dans le désarroi de tout, ce sont les anciens abus auxquels les édiles recourent tout d'abord : sur le pont du canal à Malines, comme au carrefour des chaussées de Luythaegen, des porteurs de carnets à souche perçoivent le péage. Aux portes de l'enceinte d'Anvers, est-ce l'octroi, cette fois, qui est rétabli? Non : interdiction de faire sortir des vivres. Les sentinelles vérifient. « Halt! » Précisément, voilà qu'elles découvrent une pile de pains sous la banquette d'une voiture qui s'en retourne. Elles interpellent. « De quoi voulez-vous, répond-on, qu'on vive à Malines, à Lierre, dans les villages? » On ne se comprend pas. Mais le ton convaincu a paru péremptoire. « Fort! » Fouette cocher...

Qu'est-ce que je m'attarde, au débarqué, à ces musardises administratives? Mes deux mains sur mon cœur... Le drapeau noir, blanc et rouge flotte sur la tour de la cathédrale!

*
* * *

Impression tout de même anodine en entrant dans la ville. Visite de condoléances, au premier abord, sans émotion. Le tram électrique roule comme devant par la chaussée de Berchem. Beaucoup de maisons fermées, quelques façades zébrées, de rares immeubles détruits. Aucune ruine touchante. Anvers l'a échappé belle, quand la grenade qui traversa la verrière du transept de Notre-Dame a éclaboussé la courtine de serge verte de derrière laquelle les fabriciens avaient décroché la *Descente de Croix* de Rubens pour la mettre à l'abri dans les caves du Musée. Le seul quartier anéanti va du pont de Meir à la place Verte, mais l'Anversois zwanzeur et pratique s'en est vite consolé, en remarquant que cette démolition imprévue tranchait la question si longtemps débattue de l'élargissement et de la rectification du Marché-aux-Souliers, et je sais un archéologue qui ne s'intéresse à cette dévastation que pour autant qu'elle a dégagé la svelte tourelle à belvédère qui restait tapie derrière l'imprimerie Bellemans.

C'est par Malines et Lierre, par de vieux et bons villages que la province est mutilée. Qu'il y ait huit cents maisons atteintes à Anvers, qu'importe si de l'argent peut les rebâtir. Mais qui nous rendra nos moulins? Comment reconstruira-t-on nos clochers? Ce que nous pleurons, c'est telle lourde tour trapue de Wommelghem ou le plaisant bulbe en poivrière d'Oeleghem... Vous qui saviez tout de ces tours, saviez-vous seulement ce qu'est un « poste d'observation » et quel est son destin? vous, Walter Vaes, qui reportiez sur vos eaux-fortes le soleil qui tamise de la poussière dans la soupente aux grosses poutres où est le mouvement de l'horloge; vous, Monsieur Fernand Donnet, qui grimpez en redingote sur les échelles pour prendre un frottis des dédicaces des cloches. Ces cloches — *mortuos plango!* — qui sonnera sur elles? J'en ai ramassé un lingot, scories de bronze pistachées de charbon de bois...

Lierre a mérité d'endurer le sort réservé aux villes d'art flamandes : Louvain, Termonde, Nieuport, Dixmude, Ypres, Furnes. Bourgades patientes et douces, nos stigmatisées! Au touriste méthodique à constater l'écroulement de l'antique chapelle Saint-Pierre

ou de la maison Renaissance de la Grand'Place, à enregistrer la perte de quelques verrières de la collégiale ou celle de la charmante imposte en fer forgé : « Aux quatre Fils Aymon », de la rue de Berlaer ; mais, quand le peintre Opsomer sera rentré d'Angleterre, Dieu sait, peut-être apprendrons-nous que c'est dans une ruelle de dentellières, dans une arrière-maison à pignon, une petite salle d'estaminet carrelée de faïence, ou même un salon bourgeois tout rempli encore de l'atmosphère de l' « Ernest Staes », de Tony Bergmann, que la pauvre ville a le plus douloureusement saigné.

Mais le martyr héroïque, c'est Malines qui l'a subi pour la défense d'Anvers. C'est pour elle que se sont ébouléées les Bailles de Fer, ce marché pittoresque entouré de pignons où trois siècles avaient associé leur fantaisie, et que s'émiettent sous les décombres fleurons flamboyants, vases à l'antique et chicorées Pompadour ; c'est pour elle que s'écaillent les fresques de l'hôtel Busleyden, grisailles calcinées d'où s'envolent les derniers sourires de la cour de Marguerite d'Autriche ; c'est pour elle ces façades arrachées comme des rideaux, ces galetas mis à nu, ces meubles empêtrés dans les planchers qui cèdent, ces balcons écroulés, ces portes découpées, ces volets éventrés, toute cette ruine, ces incendies, ce pillage... Bagatelles néanmoins, face à la prodigieuse tour de la cathédrale Saint-Rombaut qui domine le bouleversement de toute sa majesté pathétique ! Les murs des bas-côtés sont troués de brèches ; les meneaux des fenêtres se déchirent comme un filet de dentelle ; l'ébranlement de l'air a disloqué les boiseries des autels ; l'immense cadran de l'horloge pend comme une toile d'araignée rompue par le vent ; mais la tour des ancêtres a résisté où se fendaient les coupoles des forts. Les obus se sont aplatis contre cette pierre à miracles. Platch ! la boule de fonte s'étend comme du papier mâché et ses bavures lèchent la patine ainsi que des rayons de soleil. Arrière, cette fois, les restaurateurs empressés qui effacèrent d'urgence les traces de la malencontreuse bombe de la cathédrale d'Anvers ; de telles cicatrices, il est juste que Malines les préserve. Tour de Saint-Rombaut, qui avez souffert pour la vraie foi patriotique, me

voici à genoux devant vous. Blessures étoilées, je vous vénère ; ce sont baisers tombés du ciel sur le front d'un martyr.

*
* * *

Mais Anvers, alors ? Des monuments en ruine ? un site dénaturé ? Non pas. Il s'agit tout uniment de la débâcle de la plus ancienne firme commerciale de l'Europe.

Quand du haut des perrons de Roosendaël, de Breda, de Bergen-op-Zoom, les émissaires eurent prêché la fin de la sécession et exhorté la population à rentrer, l'horreur ce ne fut pas, en rouvrant les volets, de voir sa maison tamisée par un shrapnell à travers trois étages, de réintégrer une épicerie dévalisée ou une boucherie puante de viandes en décomposition ; ce qui tira des larmes, ce ne fut même pas tant l'énervement subit devant le canari en boule mort dans sa cage, mais de se dire, tout à coup, la tête dans les mains, que les quais sont vides, les frontières fermées, les entrepôts sous séquestre, le crédit coupé. Que faire, que devenir ? Les armateurs, les affréteurs, les expéditeurs, les assureurs, les commissionnaires et les courtiers, commis, employés, dactylographes et saute-ruisseau, eux et ceux qui en vivent — tout Anvers enfin — vont-ils vendre des cartes postales illustrées aux militaires ou aller à la soupe ?

Les premiers jours la ville vécut sur ses restes. Le commerçant ruiné épuise d'abord son fonds ; et tandis qu'à Bruxelles on mangeait du pain mélangé de féculé de pomme de terre et de pulpe de betterave et qu'il ne circulait plus que des billets émis sur comptes courants à la Banque Nationale, on retrouvait à Anvers du pain blanc et de la monnaie blanche, des gâteaux et des écus. Mais ensuite, le lendemain fut soucieux ; aujourd'hui est angoissant.

Car tandis qu'à Bruxelles, une vie artificielle et malsaine renaît, à Anvers la dépression augmente. Sur le pavé de la capitale, L.-S. Mercier retrouverait tous les comparses du « Nouveau Paris » de l'an VII, tous les parasites des heures troubles de la nation : de jeunes muscadins, réfractaires à l'appel de leur classe, « qu'un coup

de tambour métamorphose en femmes », promènent leurs mains inutiles gantées de chamois paille; les filles lancent des modes civiques : tuniques, bonnets de police, bottines lacées sur le côté; les agioteurs qui font la rafle de l'or et l'escompte des bons de réquisition, sablent du champagne dans les cabarets.

Cependant, dans la métropole, encore aux trois quarts vide de ses habitants, règne une fronde sourde abattue par la contrainte morne de l'état de siège. Sur le coup de 8 heures, c'est comme si le couvre-feu, le « tap-toe » des anciens mauvais jours, arrêtait la circulation des tramways, fermait la devanture des cafés et poussait les familles au lit. De coin en coin, des « gardes bourgeois » ou agents de police, doublés de soldats allemands, font la ronde, dévisagent le suspect qui s'est attardé à une partie de cartes, tandis que de lourdes patrouilles battent les grandes rues vides et sonores !

Ailleurs, dans le territoire d'occupation, l'administration du Gouvernement général affecte une condescendance émolliente, mais sur toute la province d'Anvers s'étend l'ombre des remparts. Malines tombe sous le coup de l'interdit à chaque fois qu'une équipe d'ouvriers déserte l'arsenal; les villages acculés entre la ligne des forts et la frontière des Pays-Bas sont tassés sur eux-mêmes; des piquets de uhlands galopent au long du Canal et font des rafles dans les sapinières de la zone interdite; des coups de feu ébranlent la nuit les bruyères et les marais de Campine près du fil de fer électrifié qui clôture la frontière, et le lendemain matin une escorte de landsturm ramène vers la Kommandantur un convoi pêle-mêle de fraudeurs de pain ou de pétrole, de courriers de correspondance clandestine, de colporteurs du *Times* ou de journaux parisiens, de collégiens qui ont tenté de se dérober à l'engagement de ne pas porter les armes ou de femmes éplorées qui espéraient pouvoir aller embrasser leur mari interné en Hollande.

*
* * *

C'est dans cette province épuisée et cette cité dolente qu'il a fallu stimuler la vie et réorganiser les échanges.

Dans une crise est chef celui qui prend la peine de l'être.

La Belgique, en contact avec l'envahisseur, au fur et à mesure que les organes du pouvoir central se repliaient, éprouva la souplesse des institutions locales et les ressources de l'autonomie communale : le bourgmestre Max négocie avec le commandant Sixt von Arnim les conditions de l'occupation de Bruxelles, le bourgmestre Braun marchande avec le commandant von Boehm les réquisitions exigées de Gand.

A Anvers, il parut que le régime de la zone fortifiée qui englobait soixante et dix-sept communes et les désavantages que celles-ci en éprouvaient, devaient entraîner la solidarité de la métropole avec la périphérie suburbaine, mais, d'autre part, le magistrat municipal ne se reconnut pas l'autorité suffisante pour assumer la tutelle de ce plus grand Anvers. Une commission de notables se présenta spontanément pour gérer l'affaire. Dans l'empêchement où se trouvaient les autorités centrales et locales, en ces circonstances de force majeure, la Commission Intercommunale recueillit, pour parler droit, le dépôt nécessaire du pouvoir. La magistrature de la position d'Anvers fut ainsi exercée par une sorte de conseil d'administration, agissant par la grâce de Dieu, mais pouvant apporter un réconfort, des opinions éclairées, le crédit de noms connus et prendre des responsabilités au milieu de l'anarchie que la conquête d'Anvers étendait sur la moitié de la province. Le président de la Commission, M. Louis Franck, se posa en régent de la ville, d'accord avec le bourgmestre en titre, M. De Vos. Introuvable du droit administratif, évidemment ; — serait-ce une boutade, pourtant, que de chercher un précédent dans les anciennes institutions d'Anvers et de rappeler qu'elles comportaient un bourgmestre « du dedans » et un bourgmestre « du dehors » ? De l'avis de la Commission, ce furent ces deux mandataires, effectif et faisant fonction, qui, en l'absence de tout représentant de l'état-major, prirent l'initiative des pourparlers de la capitulation.

L'Intercommunale avait à veiller sur le sort des 800,000 habitants de la zone. A Anvers, il était resté à peine 15,000 personnes dans

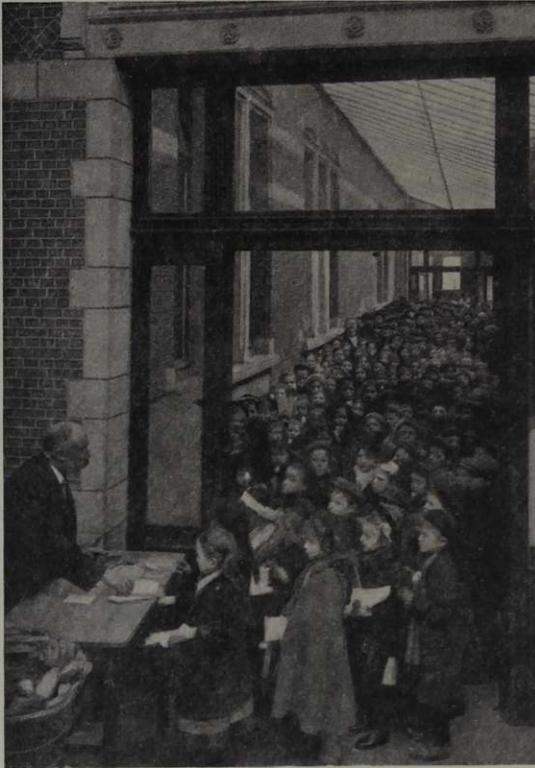
les caves : le meilleur et le pire ; citoyens intrépides, soucieux de leurs meubles et de la chose publique ; concierges fidèles et vieux domestiques ; puis, les pêcheurs en eau trouble. Dans la plupart des communes prises sous le feu, villageois et autorités avaient émigré, sans personne pour veiller au logement des troupes ou pour répondre aux réquisitions. La Commission dut prendre, en conséquence, des mesures pour le maintien de l'ordre et la réorganisation des services publics ; dans vingt-deux communes elle installa des citoyens de bonne volonté dans les fonctions de bourgmestre provisoire ; elle assura les finances et fit face aux réquisitions, même celles imposées aux communes rurales ; elle organisa le retour de Hollande de près de 600,000 réfugiés, puis elle garantit leur sécurité et leur entretien par des précautions d'hygiène, par l'organisation du ravitaillement et l'institution d'œuvres de secours.



La Soupe communale

Dès le début des hostilités, un comité d'assistance aux victimes de la guerre s'était constitué à Anvers et y avait recueilli des fonds importants ; une commission des vivres y avait emmagasiné, de son côté, un stock considérables de marchandises. Ces mesures de prévoyance permirent à Anvers d'entretenir, après le bombardement, à l'aide de ses propres ressources, ses concitoyens et les soixante et dix-sept communes de la zone. Dès le 22 octobre, la Commission fut à

même d'étendre son action aux autres communes de la province, mais, à partir du 19 novembre l'autorité allemande s'opposa à la sortie des marchandises en dehors de la position fortifiée. Depuis, les ressources locales continuèrent à défrayer quinze cantines assurant journallement la soupe et le pain à environ 20,000 indigents anverso-



Distribution de bons de soupe

sois, et à pourvoir, à concurrence de 5,000 francs par jour, à la distribution de secours en nature à des nécessiteux en dehors de ceux inscrits sur les rôles du Bureau de bienfaisance. L'allocation aux chômeurs est contrôlée de façon à ne pas donner prise à l'exploitation. La répartition d'indemnités aux familles privées de leur soutien par suite de la guerre fonctionne dans toutes les communes de la province et jus-

qu'au 31 janvier 1915, 1,910,314 francs y avaient déjà été affectés.

Le 11 décembre, le Comité National de Secours et d'Alimentation, devenu le Gouvernement provisoire de la bienfaisance en Belgique, absorba l'organisme anversoïse et appropria les Commission de ravitaillement et Comité d'assistance en Comité provincial de la province d'Anvers. La gestion du Comité provincial porte sur toute la province, et, en outre, sur les communes de la position fortifiée situées sur la rive gauche de l'Escaut — 13 communes avec 67,980 habi-

tants, — soit en tout sur 165 communes avec 1,087,456 habitants. Le Comité provincial se subdivise en Comités d'arrondissement d'Anvers, de Malines, de Turnhout, administrant la branche : alimentation, et la branche : secours. Pendant le seul mois de janvier, le Comité National alloua 262,277 francs de subsides à des communes éprouvées, en dehors d'Anvers.

Depuis le 15 décembre, tout le froment que la population a consommé provient uniquement du Comité National et de la Commission for Relief in Belgium. Toutes les denrées importées par celle-ci à Anvers sont emmagasinées dans une partie de l'entrepôt Saint-Félix, que la ville a mise à sa disposition ; la réception, garde et



Œuvre du vêtement

délivraison des marchandises se font par un groupe de membres du comité anversoïis qui ont commercialisé ce service comme un département d'une maison de négoce et qui songent à lui donner la forme d'une société coopérative.

La Commission Intercommunale, en somme, réorganisa le chaos, rétablit l'administration dans les ruines et détourna la population de l'émigration sans esprit de retour ; les Comités d'assistance et de ravitaillement d'Anvers sauvèrent de la famine la province qui avait souffert en l'honneur de la ville ; depuis que les ressources urbaines

s'épuisent et que les stocks ont fondu sous les besoins et devant les réquisitions, le Comité National est intervenu pour consolider les œuvres de miséricorde : donner à manger à ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus !...

Et c'est bénédiction sur la chaussée, quand passe la grande tapis-



Ouvroir

sière automobile de la Commission for Relief in Belgium qui va déposer quelques piles de linge dans le cabaret réouvert au milieu des décombres d'un village ou quand le délégué vient installer dans une grange un dépôt de vivres sur lequel il hisse le drapeau du C. R. B.

*
* *

O compatissant étranger, ma ville est confuse de te recevoir dans la condition où tu la vois réduite. En d'autres temps, elle eût célébré ta visite en disposant devant toi les produits loyaux et pondéreux de ses fermes, champs et jardins et les vins capiteux et les fruits rares par quoi les nations rémunéraient son entremise ou payaient tribut à sa situation géographique.

Tu eusses entendu ruisseler le grain en vrac dans le flanc des allèges et s'entrechoquer les rails et les poutrelles descendus dans

les cales ; tu eusses vu les balles de laine s'empiler comme des blocs cyclopéens et l'ivoire s'écrouler en tas sous les hangars.

Où veux-tu que je te conduise ?

Le long des quais déserts, vois, le maïs, jadis répandu, germe sous les grues paralysées ; les élévateurs se rouillent dans les bassins comme ces orgues hydrauliques démantibulées dans les vieux parcs ; les docks sont vides comme des maisons touchées par la contagion ; tout ce beau fleuve est vain comme une prairie inondée.

Là-bas, aux confins de la rade, une dernière équipe fait timidement les gestes du travail. Elle roule dans un bateau plat du Rhin quelques tonneaux de colophane, le solde de ces formidables réquisitions de décembre et janvier, évaluables à Berlin, payables à l'avenir, qui ont épuisé les entrepôts et les tanks, les caves et les greniers, et qui voguent maintenant au loin par les canaux vers les fabriques d'Allemagne. Le premier port du monde s'assoupit comme un passage d'eau en Zélande...

La ville que tu entretiens aujourd'hui, étranger bienveillant, souviens-toi qu'elle était il y a quelques mois encore la nourricière de l'Occident. Détournons-nous, je t'en prie, de ce passant neutre, qui fredonne avec ironie l'apostrophe du barde flamand :

*O! Koningin der Schelde,
Wat overschoone dag
Toen ik u laatsmaal zag... (*)*

Que veux-tu que je réponde ? Je suspends ma lyre aux saules de la rive...

*
* *

Et pourtant, elles reviendront, les hirondelles, et aussi les steamers...

Anvers en a vu bien d'autres ! Siège de 1585 par Farnèse, bombardement de la citadelle en 1832, « Furie espagnole », « Furie

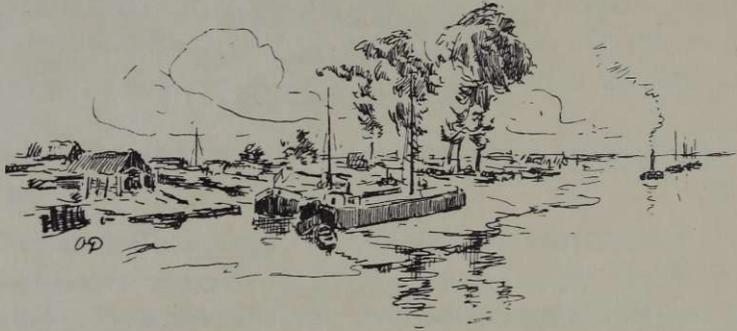
(*) « O ! Reine de l'Escaut, qu'il était beau ce jour récent où je vous vis... » (LEDEGANCK : *De drie Zustersteden* [Les trois Villes sœurs]).

française », gouvernement autrichien, régime hollandais... La ville garde sa place dans l'histoire.

Au temps heureux du LXXV^e anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, alors que la ville était gonflée de grains et sonore de métaux, j'ai pu, suivant ce goût un peu parvenu qu'elle apprécie, rédiger son « Éloge » en périodes haussées d'un ton, à grand renfort de métaphores déversées comme des marchandises et avec ces dissonances qui conviennent dans une symphonie commerciale. A cette heure, quoique mon esprit raisonne les motifs lucides de sa confiance, et si mon cœur éperdu déborde d'espoir quand même, je trouve décent, dans l'ombre de l'occupation, de terminer ces écritures en sourdine.

Plaise à Dieu que je sois là ce jour où les enfants d'Anvers entonneront un nouveau cantique...

Bruxelles, printemps 1915.



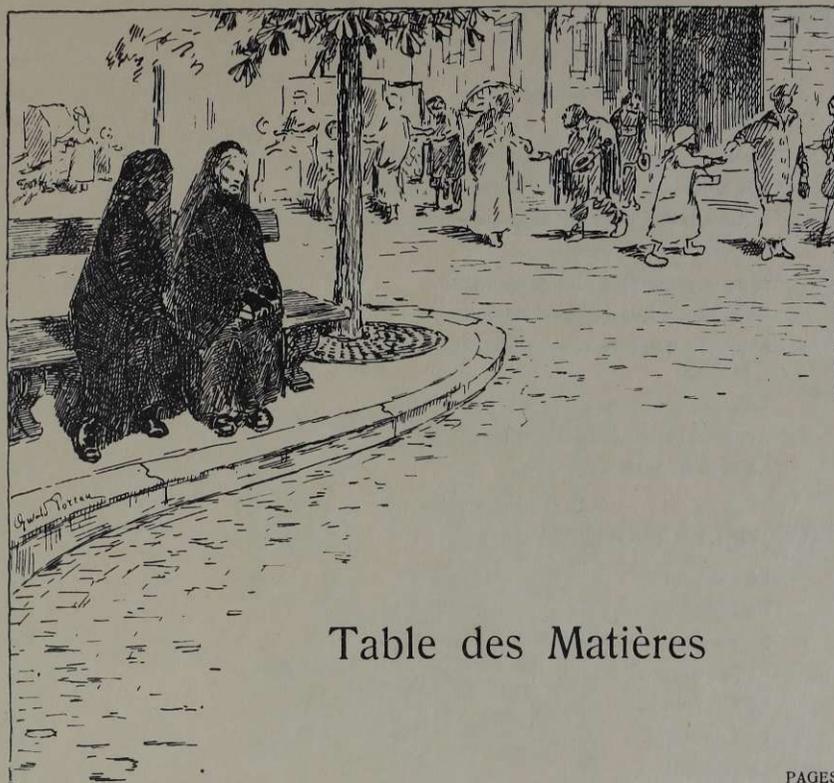


Table des Matières

| | PAGES |
|---|-------|
| Avis au lecteur | V |
| Les collaborateurs | VII |
| Les hauts protecteurs de l'Œuvre. — Le Comité | IX |
| Préface. | XI |
| ORGANISATION GÉNÉRALE. | |
| La Belgique en danger | 3 |
| La détresse | 15 |
| Les secours | 19 |
| Le ravitaillement | 23 |
| ALIMENTATION. | |
| L'alimentation des pauvres. — La soupe | 33 |
| L'alimentation des enfants. — Les Petites Abeilles | 43 |
| L'alimentation générale | 50 |
| Les repas économiques. — Les restaurants bruxellois | 56 |

française », gouvernement autrichien, régime hollandais... La ville garde sa place dans l'histoire.

Au temps heureux du LXXV^e anniversaire de l'Indépendance de la Belgique, alors que la ville était gonflée de grains et sonore de métaux, j'ai pu, suivant ce goût un peu parvenu qu'elle apprécie, rédiger son « Éloge » en périodes haussées d'un ton, à grand renfort de métaphores déversées comme des marchandises et avec ces dissonances qui conviennent dans une symphonie commerciale. A cette heure, quoique mon esprit raisonne les motifs lucides de sa confiance, et si mon cœur éperdu déborde d'espoir quand même, je trouve décent, dans l'ombre de l'occupation, de terminer ces écritures en sourdine.

Plaise à Dieu que je sois là ce jour où les enfants d'Anvers entonneront un nouveau cantique...

Bruxelles, printemps 1915.



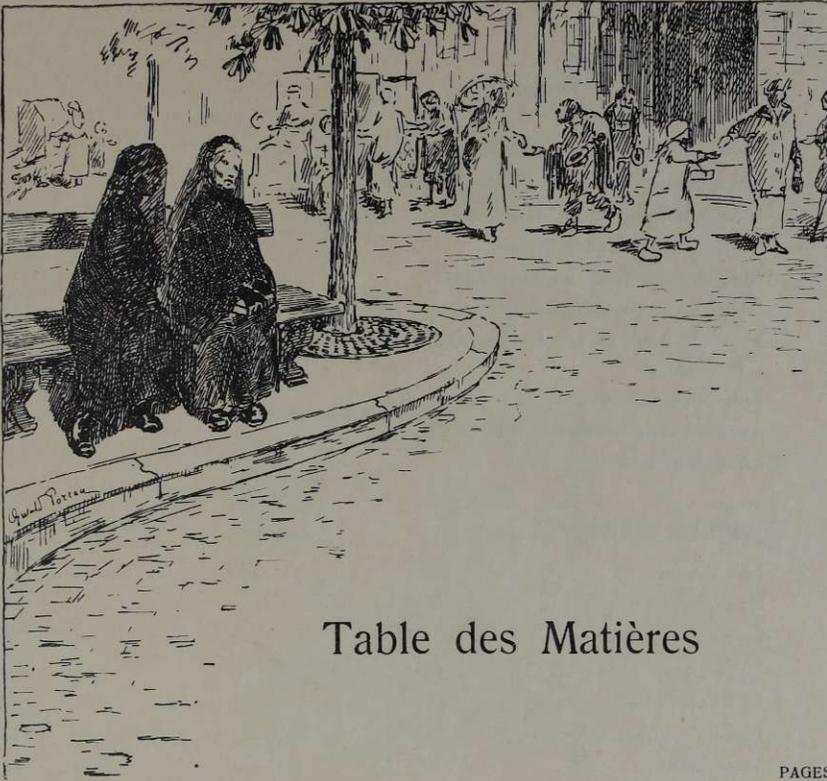


Table des Matières

| | PAGES |
|---|-------|
| Avis au lecteur | V |
| Les collaborateurs | VII |
| Les hauts protecteurs de l'Œuvre. — Le Comité | IX |
| Préface. | XI |

ORGANISATION GÉNÉRALE.

| | |
|---------------------------------|----|
| La Belgique en danger | 3 |
| La détresse | 15 |
| Les secours | 19 |
| Le ravitaillement | 23 |

ALIMENTATION.

| | |
|---|----|
| L'alimentation des pauvres. — La soupe | 33 |
| L'alimentation des enfants. — Les Petites Abeilles | 43 |
| L'alimentation générale | 50 |
| Les repas économiques. — Les restaurants bruxellois | 56 |

LES SECOURS.

| | PAGES |
|---|-------|
| L'Œuvre du vêtement | 65 |
| Comité central des réfugiés | 74 |
| L'Œuvre du logement | 79 |
| Aide et protection aux Œuvres de l'enfance | 85 |
| Les abris provisoires et l'Union des villes | 91 |
| L'Association pour secourir les pauvres honteux | 97 |
| Les secours aux sans-travail | 102 |
| Aide et protection aux dentellières. | 111 |
| L'Office central d'identification. | 117 |
| L'agence belge de renseignements pour les prisonniers de guerre et les internés | 121 |
| Aide et protection aux églises sinistrées | 125 |
| Avances et subsides aux communes | 131 |
| La section agricole | 134 |

L'ŒUVRE EN PROVINCE.

| | |
|----------------------------------|-----|
| Le Brabant | 143 |
| La Flandre Orientale | 148 |
| La Flandre Occidentale | 158 |
| La province de Namur | 164 |
| Le Luxembourg | 169 |
| Le Limbourg | 175 |
| Le Hainaut | 181 |
| La province de Liège. | 190 |
| Anvers (1914-1915) | 198 |



IMPRIMÉ PAR
L'IMPRIMERIE J.-E. GOOSSENS
Société anonyme
BRUXELLES

CLICHÉS DES
ÉTABLISSEMENTS JEAN MALVAUX
Société anonyme
BRUXELLES

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

